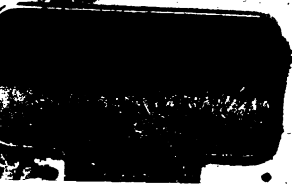


Ex Libris

Petri Adamoli

Regi à Consiliis, à portubus, pontibus, transitibus que urbis Lugdunensis ac veteris Provinciæ Summi.

·17 33·




CONSOLATION
DE BOECE

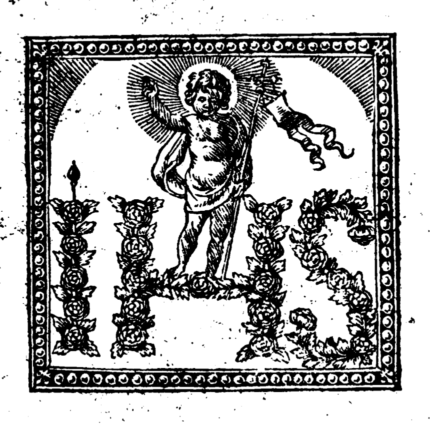
BOËCE

CONSOLÉ

PAR

LA PHILOSOPHIE.

TRADUCTION NOUVELLE.



A PARIS,
Chez ESTIENNE LOYSON, au Palais, à l'entrée de la Gallerie des Prisonniers, au Nom de Jesus.

M. DC. LXXVI.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.



A MONSEIGNEUR LE PREMIER PRESIDENT.



ONSEIGNEUR,

Lors que l'on sçaura que je n'ay pas mesme l'honneur d'estre connu de Vous, & que ma Profession & mon Ministere me renferment dans les bornes d'une vie retirée qui m'éloigne de toutes les veuës du Siecle, on croira aisé-

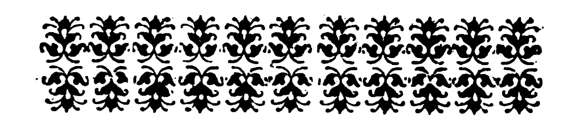
ment que la seule venération que j'ay pour vostre Vertu est ce qui m'a porté à vous dédier cet Ouvrage. Vn autre auroit pû y estre porté ou par ce qu'il auroit crû devoir à vostre Naissance, l'une des plus Illustres de la Robe; ou par ce qu'il auroit crû devoir à vostre Dignité, la plus grande & la plus auguste du Premier Sénat du Royaume. Mais pour moy, MONSEIGNEVR, je n'ay consideré en Vous que ce qui vous appartient veritablement, que ce que vous n'avez point reçeu de vos Ancestres, & que ce qui vous a rendu si digne de l'estime & du choix du plus Grand Monarque du Monde. I'ay consideré en

Vous tant de Vertus Chreſtiennes que vous devez à la Grace du Ciel, tant de Vertus Morales que vous tenez de la Nature conduite par la Raiſon, & tant de diverſes Sciences que vous avez acquiſes par une longue Etude & par une Expérience conſommée. Ce ſont, MONSEIGNEVR, ces grandes Qualitez par où vous avez tant de reſſemblance avec l'Autheur de la Conſolation de la Philoſophie, *qui m'ont fait concevoir le deſſein de vous offrir la Traduction que j'en ay faite. Mais ce qui m'en a donné principalement la confiance, c'eſt cette Bonté qui vous eſt ſi naturelle, & qui ſemble faire voſtre Caractere par-*

ticulier ; cette Bontè si sage & si judicieuse, que ny les Occupations continuelles, ny l'embarras des Affaires les plus difficiles, ne peuvent jamais alterer. Ie vous la demande pour l'Ouvrage que je vous presente ; & j'espere que la faisant paroistre envers tout le Monde, vous ne la refuserez pas à celuy qui est avec toute sorte d'estime & de respect,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble & tres-obeïssant Serviteur,
F. N. REGNIER, Ch. Reg.



PREFACE.

SI l'on eſt obligé d'avoir de l'eſtime pour tous les Ouvrages des Grands Hommes, on doit avoir du reſpect & de la venération pour ceux qu'ils ont compoſez les derniers. L'Eſprit ne fait jamais de plus nobles efforts, que lors qu'il eſt pres d'obtenir la liberté qu'il a tant de fois deſirée, parce qu'il agit d'une maniere plus conforme à la vie dont il va joüir, qu'à celle qu'il va quitter. Boëce qui ſe montre également ſubtil, éloquent, & ſolide en tous ſes Traittez, ſe ſurmonte luy-meſme dans le Livre de ſa Conſolation, que les Sçavans ont toûjours conſideré comme ſon chef-d'œuvre. Il n'y pa-

roiſt malheureux, qu'afin de prouver que l'Homme ſage ne le peut eſtre. Il n'accuſe la Fortune d'injuſtice à ſon égard, que pour faire voir qu'on doit regarder & ſes faveurs, & ſes diſgraces, avec la meſme tranquillité d'Eſprit; & il n'y repreſente la force, l'éclat, le triomphe, & les plaiſirs des Méchans, que pour nous convaincre de leur foibleſſe, nous montrer la vanité de leur grandeur, nous faire voir que leur pompe qui nous éblouït n'eſt qu'imaginaire, & nous rendre témoins de leur véritable malheur.

Tout ce qui peut ſervir à l'eſtime d'un Livre, ſe trouve dans le ſien. Le ſujet en eſt extrémement bien choiſy; celuy qui le traitte eſt recommandable par ſa Vertu, par ſa Dignité, par ſa Nobleſſe, & par ſa Science; & la maniere dont il écrit eſt tout-à-fait agreable par la ſolidité de ſes raiſonnemens en Proſe, & par la délicateſſe de ſa Poëſie.

Cet Illuſtre Perſonnage eſtoit ſorty

des Aniciens & des Manlies, qui ſelon Saint Hieroſme, ou furent tous Conſuls, ou méritérent de l'eſtre. La prudence & la pieté du Grand Anicius Probus, un des Anceſtres de Boëce, parût dans le choix qu'il fit de S. Ambroiſe pour le Gouvernement de trois Provinces ; & lors qu'il luy recommanda d'agir plutoſt en Eveſque qu'en Juge, il fit voir que l'amour de la Juſtice Chreſtienne le touchoit plus vivement que celuy de la Juſtice Civile. Son Fils de meſme nom que luy, fut ſi renommé par tout l'Univers, que deux Seigneurs Perſans vinrent des extrémitez de l'Orient pour avoir le bonheur de le connoiſtre ; & que ceux que le deſir de voir la grandeur de Rome n'avoit pû faire ſortir de leur Patrie, la quitterent avec plaiſir pour voir un Citoyen de Rome. S. Auguſtin ſe ſert de l'exemple d'un Theodore Manlie, qu'il appelle un Homme tres-relevé par ſon Eſprit, par ſon

Eloquence, par son Jugement, & par sa Noblesse, pour prouver que la Posterité n'auroit pas sujet de mépriser le Siecle auquel il vivoit, puis qu'il avoit produit une Personne Consulaire qui possedoit tant de rares qualitez. Enfin les Ouvrages des Peres Latins du 4. & du 5. Siecle sont remplis des loüanges de ces deux grandes Familles, & particulierement de celle des Aniciens, de laquelle sont sorties les Probes, les Faltonies, les Juliennes, & les Demétriades, encore plus illustres par leur pieté que par leur naissance.

Mais Boëce qui dit que s'il y a quelque chose qu'on doive priser dans la Noblesse, c'est l'étroite obligation qu'elle laisse aux Personnes nobles de ne point dégenerer de la vertu de leurs Ancestres, n'a jamais prétendu tirer son éclat de la gloire de ceux qui l'ont précedé. On ne luy doit point chercher un sujet de loüange hors de luy-mesme, puis

qu'il a des avantages qui luy ſont propres: Et s'il croit que l'Homme ſage doit mépriſer les honneurs qu'on luy rend avec le plus d'équité, comme eſtant ſatisfait du témoignage de ſa propre conſcience, il refuſera ſans doute ceux qui ne luy ſçauroient véritablement appartenir.

Ce Grand Homme nâquit environ quarante ans apres que Rome fut priſe par Alaric. L'Ecole d'Athenes admira la vivacité de ſon Eſprit dés ſa plus tendre jeuneſſe: Les plus habiles Orateurs de la Grece furent contraints de luy ceder le Prix de l'Eloquence; & ce qu'il y avoit de plus difficile dans la Philoſophie des Académiciens & des Stoïques, ne ſervit qu'à faire davantage éclater la force & la netteté de ſon jugement. Les ſentimens de Platon qui n'avoient rien de contraire aux Enſeignemens du Chriſtianiſme, furent ceux qu'il embraſſa, comme les plus conformes à ſon Eſprit entierement

dégagé des choses de la Terre. Il suivit en cela l'exemple de S. Augustin, dont il avoit leu les Oeuvres avec une tres-grande application, selon qu'il l'écrit à son Beaupere Symmaque.

Il ne fut pas plutost retourné dans sa Patrie, que les premiers du Senat desirerent son Alliance. Elpis fut celle qu'il jugea la plus digne de son affection, quoy qu'elle fût étrangere, parce qu'égalant les Filles Romaines en tous les avantages du Corps & de la Fortune, elle les surpassoit infiniment en toutes les perfections de l'Esprit. On chante encore aujourd'huy l'Hymne qu'elle fit à la loüange des deux plus Illustres Deffenseurs de l'Eglise; & celle que Rome jugeoit heureuse par le choix de Boëce, honora aussi ce Grand Homme par l'estime que l'on fit des Ouvrages qu'elle avoit composez.

Il eut d'elle deux Enfans, Hyppace

& Patrice ; & lors qu'il les vit élevez apres luy à la Dignité Consulaire, il reconnut qu'Elpis estoit véritablement l'espérance de sa Famille, puis que ses deux Fils estoient celle de la Republique.

Ce fut en cette occasion qu'apres avoir fait le Panégyrique des Vertus de Theodoric, il surpassa l'attente du Peuple par une telle profusion de richesses, que Rome n'en avoit jamais veu de plus grande dans ses anciens Triomphes ; & que Saint Fulgence s'y rencontrant, s'écria que si la pompe de Rome estoit si grande, celle de la Jérusalem Celeste devoit estre inconcevable.

Le Senat dont Boëce avoit si bien maintenu l'autorité durant son premier Consulat, & le Peuple duquel il avoit toûjours conservé les Privileges, l'ayant élû Consul pour la seconde fois, il soûtint leurs intérests avec la mesme vigueur qu'auparavant. Il ne sortoit du Senat que pour

entrer en cette fameuſe Biblioteque de laquelle il parle dans le premier Livre de ſa Conſolation. Ce fut là qu'il compoſa ſes doctes Commentaires ſur Ariſtote, dont il euſt accordé la Doctrine avec celle de Platon, comme il le promet en un de ſes Ouvrages, ſi la mort ne l'euſt empeſché de faire ce que tant d'autres ont entrepris inutilement apres luy. Ce fut en cette heureuſe Solitude qu'il fit entendre à ſes Citoyens (comme dit Caſſiodore) les Nombres de Pytagore, l'Arithmetique de Nicomaque, l'Aſtronomie de Ptolomée, la Geometrie d'Euclide, les Mathématiques d'Archimede, la Philoſophie d'Ariſtote, & la Theologie de Platon.

Pendant cet employ laborieux, il ſe vit privé de la fidelle Compagne de ſes ſoins & de ſes études; & n'en trouvant point qui le puſt mieux ſoulager en une affliction ſi ſenſible, que Ruſticienne Fille de Symmaque,

il la choisit pour Epouse au contentement de tous les Gens de bien. Il comprend en peu de paroles toutes ses rares perfections, quand il dit qu'elle estoit semblable à son Pere, qu'il appelle un Homme formé par les mains de la Sagesse & de la Vertu, qui n'avoit point d'autres Ennemis que les Méchans, ny d'autres Amis que les Gens de bien.

Ces deux premiers Hommes de l'Univers estant étroitement unis par une alliance si sainte & si sacrée, Dieu qui vouloit éprouver leur constance pour la couronner, les fit désigner Consuls par les suffrages des Senats de l'ancienne & de la nouvelle Rome. Les deux Empires n'avoient jamais fait un choix si légitime en un mesme temps, ny dans une occasion si nécessaire. Theodoric commençoit à dégenerer de cette premiere vertu qui l'avoit rendu si recommandable au commencement de son Regne. Les Eglises

interdites aux Arriens par le commandement de l'Empereur Justin, l'avoient aigry contre les Catholiques. Les Livres que Boëce composa dans son troisiéme Consulat pour la deffense de la Foy, firent qu'il le soupçonna de quelque intelligence secrette avec son Ennemy, qu'il sçavoit estre allié de la Famille des Aniciens dont il avoit pris le nom ; Et les Barbares qui ne pouvoient souffrir la puissance d'un aussi Homme de bien que Boëce, ne cessoient d'irriter le Prince contre luy par leurs impostures.

Tant de sujets d'appréhension ne furent pas toutefois capables d'ébranler la constance de Boëce. Il empescha le Préfet du Prétoire de profiter de la misere publique dans un temps de famine. Il deffendit avec un courage invincible l'innocence du Consulaire Paulin, que les Goths avoient injustement accusé pour luy ravir ses richesses,

& l'autorité de son crédit jointe à la force de son Eloquence, triompha des calomnies du Délateur Cyprien, qui prétendoit convaincre en la Personne d'Albin tous les autres Senateurs, & les enveloper avec luy dans le crime de leze-Majesté, dont il le vouloit faire passer pour le principal Auteur.

Une liberté si genéreuse déplût à des Vainqueurs insolens, qui ne demandoient qu'une honteuse servitude de leurs Vaincus; & celuy qui protégeoit l'innocence des autres, vit la sienne chargée de tous les crimes dont ses Accusateurs estoient eux-mesmes coupables. Opilion, Gaudence, & Basile, Arriens, furent les Ministres d'une trahison si détestable. Les deux premiers ayant receu commandement d'aller en éxil, & s'estant jettez dans l'azile sacré d'une Eglise, sans vouloir obeïr à la volonté du Roy, furent condamnez à porter sur le front la mar-

que des Esclaves, si dans le jour qui leur estoit prescrit ils ne sortoient de la Ville de Ravenne; & le dernier ayant esté chassé de la Cour, fut aussitost rappellé pour objecter à Boëce des crimes que la crainte luy mettoit en bouche, & que ses Creanciers prenoient en payement de ce qui leur estoit deû.

Ces infames Délateurs furent jugez innocens, parce qu'on les trouva capables d'opprimer la Vertu par leurs faussetez. La nécessité qui rend les autres malheureux, fut le commencement de leur bonheur; & la connoissance que l'on avoit de leurs mauvaises actions, au lieu de leur nuire, leur devint utile. Ils supposerent des Lettres de Boëce à l'Empereur Justin pour le rétablissement du Senat, & pour la ruine de Theodoric. Ils le dépeignirent aux yeux du Roy comme un Homme ambitieux, que sa noblesse & sa trop grande puissance luy devoient ren-

dre suspect. Ils adjoûterent à cela mille autres accusations qui se détruisoient d'elles-mesmes ; & la passion les aveugla tellement, qu'ils l'accuserent d'avoir desiré la conservation du Senat, dont sa Charge & la justice des Loix l'obligeoient de soûtenir la Dignité.

Ces impostures furent écoutées comme des véritez ; le Prince considéra leur haine comme un témoignage de leur fidelité ; & celuy duquel il avoit autresfois publié les loüanges dans ses Lettres, devint l'objet de son indignation. Le Senat que Boëce avoit si souvent deffendu, prononça l'Arrest de son bannissement, ou par crainte, ou par complaisance ; & l'exemple de son courage ne fut pas assez fort pour l'obliger à le suivre.

Pavie fut le lieu de son éxil, & de la production de cet excellent Ouvrage, où la Sagesse le console de la perte de ses Biens & de ses Dignitez.

Theodoric qui s'imaginoit tirer de luy dans un eſtat ſi déplorable quelque connoiſſance de ce qu'il ignoroit, & le faire conſentir à ſon impieté, le voyant infléxible à ſes menaces, & toûjours ferme dans la Foy, commanda qu'on luy tranchaſt la teſte; & ce Grand Homme l'ayant genéreuſement courbée ſous l'épée du Boureau, ſouffrit la mort avec une fermeté digne d'un Philoſophe & d'un Martyr.

Le Livre qu'il avoit compoſé durant les derniers mois de ſa vie, ne mourut pas avec luy. Les Grecs qui n'ont jamais eſté prodigues de loüanges envers les Latins, en ont fait une eſtime ſi particuliere, qu'ils l'ont traduit en leur langue. Philippes le Bel n'a pas crû que la Verſion Françoiſe qui luy en fut dédiée par Jean de Meun, fuſt un préſent indigne de la Majeſté Royale; & S. Thomas en a jugé l'intelligence ſi néceſſaire, qu'il a pris la peine de luy ſervir d'Inter-

prete en un docte Commentaire qu'il a fait dessus.

Boëce a divisé son Ouvrage en cinq Livres. Il se plaint dans le premier du changement de sa fortune, & fait une comparaison naïve de l'estat où l'injustice l'a réduit, avec le bonheur dont il avoit autresfois joüy.

La Sagesse luy prouve dans le second, que c'est à tort qu'il blâme la Fortune, qui luy redemande seulement les Biens qu'elle avoit eu la bonté de luy prester, & dont il avoit eu l'usage si longtemps, sans qu'elle en eust reçeu ny de récompense ny de remerciment.

Elle employe dans le troisiéme des remedes plus puissans pour le soulagement de sa douleur; & luy faisant reconnoistre la différence qu'il y a entre la fausse & la véritable Beatitude, elle luy trace un portrait des imperfections de l'une, pour luy faire en suite voir avec plus de plaisir &

de facilité les perfections de l'autre.

Le quatriéme enſeigne que les Méchans ſont toûjours foibles & malheureux, quelques heureux & quelques puiſſans qu'ils ſemblent eſtre au dehors. Qu'au contraire, quoy que les Bons ſoient apparamment dans l'oppreſſion & dans la miſere, ils ſont toûjours puiſſans & heureux, puis que la Sageſſe Divine préſide aux actions des Hommes. Il fait voir en ſuite les différens effets du Vice & de la Vertu; du Vice, qui réduit les Hommes à la condition des Beſtes; de la Vertu, qui les rend participant de la Nature Divine; & il montre enfin ce que c'eſt que la Providence, comment elle peut eſtre diſtinguée du Deſtin, & pourquoy la mauvaiſe Fortune dont on a tant d'horreur, ne peut eſtre deſavantageuſe à l'Homme, en quelque eſtat qu'il puiſſe eſtre.

Le dernier Livre traitte du Hazard, du Libre Arbitre, & de la Préſcience

ſcience Divine qu'il accorde avec la franchiſe de noſtre volonté, d'une maniere ſi ſubtile & ſi preſſante, qu'on ne ſçauroit rien deſirer de plus accomply dans ce genre. Il eſt impoſſible de conſiderer attentivement la ſuite de tout cet Ouvrage, ſans admirer ſa beauté. L'enchaînement de ſes raiſons ne l'empeſche point d'eſtre agreable; ſes charmes n'en affoibliſſent point la vigueur; & la priſon dans laquelle il fut conçû, n'y rend point la Verité captive par la crainte de la mort, ou par l'eſpérance d'une meilleure fortune.

Quoy que ce Livre ſoit remply des Véritez les plus ſolides & les plus importantes, ces Véritez neantmoins peuvent n'eſtre pas conſiderées de tous ceux qui les liront avec la meſme diſpoſition d'Eſprit, & avec l'attention qui eſt neceſſaire pour en profiter. S'il y a ſujet d'appréhender que ceux qui n'ont point (comme dit le Sage) la Science de Dieu, ne

considerent cet Ouvrage qu'avec les yeux de la chair, & qu'ils n'employent les plus belles Maximes qui s'y rencontrent à flatter l'orgueil de la Nature corrompuë; il y a sujet aussi de craindre que ceux-mesmes qui sont dans les sentimens d'une humilité toute Chrestienne, mais qui n'apportent pas ou assez de connoissance, ou assez d'attention à la lecture de ce Livre, n'en ayent pas des sentimens assez avantageux, & qu'ils ne regardent la Consolation de Boëce, comme celle d'un Socrate, ou d'un Seneque.

Mais si les uns & les autres examinent les choses selon qu'elles sont en elles-mesmes, & non pas selon la disposition différente de leur Esprit, ils reconnoistront que Boëce n'a point de Maximes qui puissent favoriser nostre orgueil, & qu'il parle plus souvent avec les Philosophes Chrestiens (c'est à dire avec les Peres de l'Eglise) qu'avec les Philosophes

Payens, ou avec ceux dont l'Apostre nous avertit de nous défier, lors qu'il dit : *Prenez garde que quelqu'un ne vous séduise, en vous enseignant une vaine Philosophie.*

Quoy qu'il n'ait rien ignoré de ce qui peut faire estimer un Homme sçavant entre les Hommes, il peut neantmoins dire avec le Sage, *Qu'il est le plus ignorant de tous les Hommes, qu'il n'a point la Science des Hommes, qu'il n'a point appris la Sagesse du Monde, & qu'il ne sçait que la Science des Saints;* parce qu'il a suivy la maxime de S. Hierosme, qui veut que l'on n'apprenne la Science du Siecle, que pour la faire servir à la Science Divine, comme la Servante à la Maistresse.

Les Ouvrages qu'il a composez pour la deffense de la Foy, pour laquelle il a répandu son sang, sont une preuve avantageuse de cette verité; & l'on peut, dans la pensée d'un Pere de l'Eglise, les comparer

à Salomon, que la Reyne de Saba (c'est á dire la Science profane) vient trouver non pas pour l'enseigner, mais pour estre enseignée.

Boëce qui s'est proposé S. Augustin pour exemple dans son Livre de la Trinité (comme il le dit luymesme) exprime avec une netteté merveilleuse les sentimens de ce Pere dans les Livres de sa Consolation. Il s'y rend sa doctrine si familiere, que presque tout ce qu'il dit de la puissance des Bons & de la foiblesse des Méchans, de la Providence & du Hazard, de la Présciencé Divine, & du Libre Arbitre de l'Homme, se rencontre en divers endroits des Ouvrages de ce grand Docteur.

Tout ce que la Sagesse dit de la différence de la fausse & de la véritable Beatitude, est solidement étably dans le Livre de la Vie bienheureuse de S. Augustin. Boëce avoit appris de la lecture de cet Ouvrage; *Que celuy qui n'a pas ce qu'il desire, ne*

peut estre heureux; Que celuy mesme qui l'obtient, ne le sera jamais, s'il ne desire & s'il ne possede le Bien; Que celuy qui desire le Mal, est malheureux, quoy qu'il voye ses souhaits accomplis; Que l'Esprit de l'Homme ne doit point desirer les choses périssables, dont il ne joüira pas lors qu'il le voudra; mais qu'il doit soûpirer apres les Biens éternels, qui sont toûjours présens à ceux qui les desirent, & qu'on ne doit point appréhender de perdre, parce que celuy qui craint quelque chose, ne sçauroit estre heureux; Que Dieu donc doit estre le seul objet de nos desirs, parce que celuy qui le possede est bienheureux; mais que pour le posseder il faut vivre saintement, il faut faire ce qu'il commande, & purifier son Ame des soüillures du peché.

Ce que la Philosophie dit de la foiblesse des Méchans, est fondé sur un Passage de S. Augustin, qui assure *que l'iniquité ne vient que de l'impuissance de celuy qui la commet.* Elle emprunte de luy les raisons dont elle se

sert pour faire voir que Dieu préside à tous ses ouvrages, que sa Providence embrasse toutes choses, & que ce qu'elle fait à l'égard des Bons & des Méchans, est un effet de sa Justice, qui ne souffre pas que les Méchans se retirent de sa conduite, lors mesme qu'ils semblent s'en éloigner davantage par la rebellion de leur volonté. Voicy les paroles de ce Grand Docteur. *Toute la vie des Méchans, quoy qu'elle n'ait rien de constant ny de reglé en elle mesme, est neantmoins renfermée par la Providence Divine dans l'ordre que Dieu prescrit à toutes les Creatures, & souvent il arrive que celuy qui ne la considere pas avec une assez grande étenduë d'Esprit, n'en remarquant que les defauts, en détourne les yeux comme d'une chose qui luy fait horreur; mais s'il les éleve jusques à cette Providence qui renferme & qui comprend tout, il trouvera qu'il n'y a rien dans le Monde qui ne soit reglé par la Sagesse Divine, qui a mieux*

aimé tirer le Bien du Mal, que de permettre qu'il n'y eust aucun Mal.

La Philosophie ne parle qu'avec S. Augustin, lors qu'elle traitte ou de la punition des Méchans, ou de la patience avec laquelle Dieu les souffre dans leurs plus énormes crimes: *Ne vous imaginez pas*, dit ce Grand Saint, *que les Méchans soient inutiles dans le Monde, & que Dieu ne fasse aucun Bien par leur moyen. Il les souffre, ou parce qu'il les attend à penitence, ou parce qu'il les veut faire servir d'exercice aux Bons. Il ne les punit pas au milieu de leurs crimes, afin que leur malice fortifie la foy de ses Elûs par les persécutions; & quelquefois il arrive*, comme il dit en un autre endroit, *qu'il punit l'iniquité par l'iniquité mesme, ou qu'il employe les Méchans au secours des Gens de bien.*

L'Homme Sage que Boëce represente dégagé des choses de la Terre, & qui devient immobile par l'union qu'il a avec Dieu, est celuy

dont S. Auguſtin parle en ces termes. *Le Sage qui connoiſt ce que c'eſt que Dieu, s'unit tellement à luy, que quoy qu'il ait encore le mouvement du corps, le mouvement des ſens, le mouvement de la mémoire, il n'a plus celuy de l'entendement, qui devient tellement immobile, qu'il ſemble ne plus agir, qu'il ne regarde que Dieu ſeul, & qu'il eſt incapable de voir autre choſe que luy.*

Si la Sageſſe aſſure que les Méchans ne ſont point du tout, lors que l'éclat de leur puiſſance apparente nous ébloüit davantage les yeux, c'eſt qu'elle ſuit le ſentiment de S. Auguſtin, qui dit *que celuy qui ne connoiſt que les choſes corporelles & ſenſibles, non ſeulement n'eſt pas avec Dieu, mais qu'il n'eſt pas avec luy-meſme.*

Si l'on conſidere encore ce que Boëce enſeigne de la Providence & du Hazard, du Temps & de l'Eternité, on le trouvera conforme à ce qu'en dit S. Auguſtin dans ſon ſecond Livre contre les Académiciens, dans

ses deux Livres de l'Ordre, & dans le dixiéme de ses Confessions, & l'on jugera qu'il possede si bien sa Doctrine, que sans se servir de ses paroles en aucun endroit, il exprime par tout ses pensées.

Enfin Boëce reconnoist que la principale cause de la difficulté que nous avons dans l'accord de la Préscience Divine avec le Libre Arbitre, vient de la foiblesse de nostre Esprit, qui ne se connoist pas luy-mesme: Et S. Augustin nous enseigne *que la source de l'erreur de l'Homme qui croit qu'il y a de la confusion dans les choses qu'il ne conçoit pas, c'est qu'il ne se connoist pas luy-mesme*; Et il adjoûte, *que s'il veut se connoistre, il faut qu'il accoûtume son Esprit à ne point s'aider du ministere des sens, mais à rentrer en luy-mesme, pour y découvrir plus facilement les Véritez qu'il ignore.*

Je ne diray point que tout ce que Boëce enseigne de l'Unité & des Nombres, se trouve en beaucoup

d'endroits de S. Auguſtin ; parce que l'un & l'autre ayant ſuivy la Doctrine de Platon dans ce qui n'eſt point contraire aux Veritez Chreſtiennes, peut l'avoir puiſé dans la Source, c'eſt à dire dans Platon meſme, dont Boëce a emprunté tout ce qu'il dit dans la neuviéme Poëſie du troiſiéme Livre de ſa Conſolation.

Je remarqueray ſeulement à l'honneur de ce Grand Homme, qu'il fait voir dans ce dernier de ſes Ouvrages, qu'il eſt un parfait Diſciple de Saint Auguſtin, dans l'Egliſe duquel ſon Corps repoſe, & qu'il ſuit ſes ſentimens auſſi-bien dans les matieres de la Grace, que dans les autres.

Quoy qu'il n'ait point traitté particulierement cette Queſtion, l'on eſt neantmoins obligé de reconnoître qu'il eſt tres-éloigné de ces ſentimens orgueilleux dont les Livres de Seneque, & de tous les Philoſophes Payens, ſont remplis ; qu'il a reconnu la foibleſſe de la Nature cor-

rompuë, ſon impuiſſance pour faire le Bien ſans le ſecours de la Grace, & ſon inclination puiſſante à faire le Mal, lors qu'elle n'eſt pas ſoûtenuë de cette meſme Grace.

Il aſſure en un endroit, *Que l'Ame n'a jamais d'autre ſanté que la Vertu, ny d'autre maladie que le Vice; qu'elle n'a point d'autre Medecin que Dieu, qui luy conſerve les biens qu'elle poſſede, & qui la délivre des maux qu'elle endure*, c'eſt à dire des péchez qu'elle commet. Il dit en un autre, *Que l'Homme le plus juſte & le plus fort, eſt toûjours ſujet aux infirmitez de ſa nature; & qu'il ceſſera d'eſtre juſte & d'eſtre fort, lors que Dieu ceſſera de le ſoûtenir & de le favoriſer de ſon ſecours.*

Il implore ſur la fin de la neuviéme Poëſie du troiſiéme Livre l'aſſiſtance de la Grace Divine. Il reconnoiſt *qu'il ne peut ſans elle s'élever à Dieu; que ſa lumiere ſeule luy peut découvrir le ſouverain-Bien dont elle ſeule luy peut donner la joüiſſance; que ſon Ame de-*

meurera dans l'aveuglement tant qu'elle ne sera pas èclairée de ses rayons; qu'enfin c'est elle qui luy sert en mesme temps de Char pour la porter à Dieu, de Guide pour la conduire, & de chemin dans lequel elle doit marcher, selon ce Passage de S. Prosper. *C'est la Grace qui conduit tous ceux qui la trouvent; & si l'on ne marche avec elle, on ne va point vers elle: Ainsi c'est la voye qui mene à la voye; on ne peut voir la lumiere que par la lumiere; & qui cherche la vie sans le secours de la vie, trouvera la mort au lieu de la vie.*

Voila ce que j'avois à dire pour donner une intelligence plus facile de cet excellent Ouvrage, & pour exciter ceux qui le liront, à le considerer d'une maniere toute Chrestienne, & non pas comme ceux dont parle S. Paul, qui apprennent toûjours, & qui n'arrivent jamais à la connoissance de la Vérité, parce qu'ils ne la cherchent pas avec l'Esprit qu'ils la doivent chercher.

Je ne croy pas qu'il ſoit beſoin de juſtifier Boëce ſur ce qu'il dit de l'origine de l'Ame, de la Réminiſcence, & des Idées; l'air dont il traitte les choſes, fait voir qu'il propoſe plûtoſt les ſentimens de Platon que les ſiens: Il eſt ſeulement néceſſaire d'avoir quelque connoiſſance de ces matieres pour entendre ce qu'il dit, & pour déveloper des penſées qui ſont d'elles-meſmes aſſez obſcures.

Quoy que je me ſois efforcé de rendre par tout le ſens de l'Auteur que j'ay traduit; j'ay neantmoins eſté quelquesfois obligé de l'étendre & de le déveloper; parce que la briéveté qui peut avoir de la grace, & qui ſouvent exprime beaucoup dans la Langue Latine, devient obſcure, & ne ſe ſouffre guéres dans la Langue Françoiſe, particulierement en une Traduction, qui doit ſervir à rendre ce qu'on traduit encore plus intelligible qu'il ne l'eſt en luy-meſme. C'eſt ce que je me ſuis propoſé

de faire dans toute la ſuite de cet Ouvrage ; & j'ay tâché de m'y rendre encore plus éxact dans les endroits les plus difficiles, comme dans la neuviéme Poëſie du troiſiéme Livre, & dans la troiſiéme & la quatriéme du cinquiéme, qui demandent une plus grande application que les autres, & qu'on ne peut preſque tourner dans un ſens juſte & naturel, en conſervant ce qu'on doit à la Poëſie Françoiſe, qui ne s'accommode pas aiſément avec les Queſtions qui y ſont traittées.

Ceux qui liront ces endroits, en faiſant une refléxion ſi raiſonnable, n'y chercheront pas le meſme air & le meſme caractere des Vers qu'on a droit d'attendre de la plûpart des autres, dont la matiere peut recevoir un tour plus agreable & plus propre à la Poëſie. Ils ne demanderont de moy que ce qu'on peut juſtement demander de tous ceux qui ſe meſlent d'écrire, à ſçavoir, que la ma-

niere dont j'écriray ſoit conforme au ſujet que je traitte ; & ils ne feront pas comme ceux qui ne ſe connoiſſant pas à la Peinture, veulent par tout des couleurs également vives, ſans conſidérer qu'il y a des endroits où celles qui ſont plus ſombres & plus enfoncées, ſont plus propres & plus naturelles, que celles qui ſont éclatantes.

NOus Superieur General des Chanoines Reguliers de la Congregation de France, & Abbé de Sainte Genevieſve de Paris, Avons permis au P. Nicolas Regnier, Preſtre, Chanoine Regulier de noſtredite Congregation, de faire imprimer un Livre qu'il a composé, intitulé *Boëce consolé par la Philoſophie*. En foy dequoy nous avons ſigné. Fait en noſtre Abbaye de Sainte Genevieſve de Paris, le 2. Decembre 1675.

Signé, F. P. BEURRIER.

Par mon Reverendiſsime Pere Superieur General,
F. DU MOLINET.

Extrait du Privilege du Roy.

PAr Grace & Privilege du Roy, Donné à Versailles le 4. jour d'Avril 1675. Signé, Par le Roy en son Conseil, D'ALENCE'. Il est permis à ESTIENNE LOYSON, Marchand Libraire à Paris, d'imprimer, ou faire imprimer, vendre & debiter un Livre intitulé, *Boëce consolé par la Philosophie*, traduit du Latin en François: Et defenses sont faites à toutes personnes, d'imprimer, faire imprimer, vendre & debiter ledit Livre sans le consentement de l'Exposant, ou de ceux qui auront droit de luy, pendant le temps & espace de dix années entieres & accomplies, à compter du jour que ledit Livre sera achevé d'imprimer pour la premiere fois, à peine de mil livres d'amende, confiscation des Exemplaires contrefaits, & de tous despens, dommages & interests, ainsi que plus au long il est porté audit Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 25. Novembre 1675. suivant l'Arrest du Parlement du 8. Avril 1653. & celuy du Conseil Privé du Roy du 27. Fevrier 1665. Signé, D.THIERRY, Syndic.

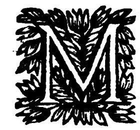
Achevé d'imprimer pour la premiere fois, le 12. Decembre 1675.



BOËCE CONSOLÉ PAR LA PHILOSOPHIE

LIVRE PREMIER.

POESIE I.



Oy qui fis autresfois des Vers si pleins de charmes
En ma prosperité,
Je n'en compose plus que baignez de mes larmes
En mon adversité.

Ma Muse me dictant ce que je veux écrire
Pour plaindre mon malheur,
Fait voir en ses habits, qu'elle-mesme déchire,
L'excés de sa douleur.

Les pleurs que j'apperçois couler sur son visage,
Ne sont pas empruntez;
Et quiconque les voit, voit la naïve image
De mes calamitez.

La crainte pour le moins ne l'a point détournée
D'accompagner mes pas;
Et l'estat où m'a mis l'injuste Destinée,
Ne l'épouvante pas.

Réduit à soulager les maux de ma vieillesse
Par le ressouvenir,
Je rappelle l'éclat d'une heureuse jeunesse,
Qui ne peut revenir.

Ce Corps qui ne m'est plus qu'un sujet de suplice,
Viellit avant le temps;
Et la douleur en moy fait le cruel office
Qui n'estoit deû qu'aux ans.

Les ans me respectoient; & la longue tristesse,
Moins pitoyable qu'eux,
Ride seule mon front, fait seule ma foiblesse,
Et blanchit mes cheveux.

Que la Mort qui survient, quand les belles années
Ont achevé leurs cours,
Est douce aux Malheureux, qui voyent terminées
Leurs peines pour toûjours!

Mais j'ay beau la prier de clore mes paupieres,
Pour finir ma langueur;
La cruelle n'oppose à mes justes prieres,
Qu'vne injuste rigueur.

Lors que le Sort m'offroit d'une main liberale
Ce qu'il a de plus doux,
Je fus presque conduit à cette heure fatale,
Où tout meurt avec nous.

Mais lors que la Fortune infidelle & changeante,
Commence à m'affliger,
J'invoque le trépas, & le trépas s'absente,
De peur de m'obliger.

Pourquoy me flattiez-vous d'un bõheur véritable,
Favoris dangereux?
Celuy que vous voyez aujourd'huy misérable,
Ne fut jamais heureux.

PROSE I.

PEndant que je repassois ces choses en mon esprit, & que je traçois ces plaintes sur le papier ; une Femme d'un visage venerable se vint presenter à moy. Ses yeux estoient extrémement brillans, & avoient quelque chose de plus perçant que ceux du commun des Hommes. Elle estoit d'une couleur vive, & qui marquoit une complexion robuste, quoy qu'elle parust si âgée, que l'on voyoit bien qu'elle n'estoit pas de nostre temps. La grandeur

de sa taille estoit difficile à discerner ; car tantost elle n'estoit pas plus grande que le sont ordinairement les Hommes, & tantost elle sembloit toucher le Ciel de la teste, & mesme, lors qu'elle la vouloit élever encore plus haut, elle l'y cachoit toute entiere ; en sorte qu'elle se déroboit aux yeux des Hommes. Sa Robe estoit faite d'un tissu tres-délié ; l'ouvrage en estoit délicat & si subtil, & la matiere si forte & si serrée, qu'il sembloit impossible de la rompre, & comme je sçeûs depuis d'elle-mesme, elle l'avoit faite de ses propres mains. Cet ouvrage se ressentoit un peu de l'injure des ans, & il estoit chargé d'un certain brun obscur, semblable à celuy que le temps donne aux Tableaux & aux Statuës. On pouvoit neantmoins encore lire à la bordure d'en bas un *Pi*, & à celle d'enhaut un *Theta* bien figuré sur la broderie : & l'on voyoit entre ces deux Lettres quelques degrez par lesquels on pouvoit monter de l'une à l'autre. Cette Robe paroissoit toutefois déchirée en beaucoup d'endroits ; & comme plusieurs Personnes avoient esté jalouses d'une si riche dépoüille, chacun en avoit emporté ce qu'il avoit pû. Enfin cette Femme portoit des Livres dans la main droite, & tenoit un Sce-

ptre dans la gauche, pour faire voir qu'elle estoit la Reyne des Sciences. Aussi-tost qu'elle apperçeut, aupres de mon Lit, les Muses qui me dictoient les paroles que je proférois en soûpirant ; elle parut un peu émeuë, & les regardant d'un œil severe : Qui a permis, dit-elle, à ces Comédiennes d'approcher de ce Malade, non pas pour soulager ses peines par des remedes necessaires, mais pour les entretenir par un breuvage dont la douceur est mortelle ? Ce sont elles dont les passions dereglées étouffent la semence de la Raison, & peuvent bien accoûtumer les esprits des Hommes à leurs maladies, non pas les en délivrer. Mais au moins si par vos caresses, & par vos enchantemens, vous vouliez selon vostre coustume retirer de ma conduite quelqu'un du commun, je le souffrirois plus facilement, & je regarderois sa perte comme une chose qui me seroit indiférente. Mais vous avez eu la hardiesse d'entreprendre sur celuy que j'ay toûjours élevé dans les Escoles des Académiciens, & de Zenon : Retirez-vous, dangereuses Syrenes, qui ne vous servez de la douceur de vos voix, que pour donner la mort à ceux qui vous écoutent, & quittez la place à mes Muses qui vont guérir ce Ma-

lade. Ces Filles infortunées entendant ce funeste Arrest, baisserent modestement les yeux, & faisant paroistre leur pudeur par la rougeur innocente de leurs visages, se retirerent de ma Chambre extrémement affligées. Pour moy que l'abondance des larmes avoit empesché de discerner qui estoit cette impérieuse Femme, je fus extraordinairement surpris, & baissant la veuë, j'attendis en un profond silence ce qu'elle feroit. Alors s'aprochant de moy, elle s'assit au pied de mon lit, & considerant mon visage baigné de larmes, & mes yeux arrestez contre terre sans aucun mouvement, elle se plaignit de l'étonnement & de la foiblesse de mon esprit, en prononçant ces Vers.

POESIE II.

QUe les Hommes sont aveuglez!
Que leurs desirs sont dereglez!
Et que leur sort est déplorable,
Quand par un choix injurieux
A la Nature raisonnable
Ils préferent la Terre aux Cieux.

Incapables d'aucun repos,
Ils s'attachent mal-à-propos
A ce qui n'a que l'apparence;
Les soins ne les quittent jamais,
Et ce qui fait leur espérance,
Est ce qui leur ravit la paix.

Celuy que je vois aujourd'huy
Plongé dans un mortel ennuy,
Par un changement de fortune,
N'est plus cet Homme dont le cœur
Parmy la foiblesse commune
Conservoit toûjours sa vigueur.

Les Etoilles du Firmament,
Leur nombre, & leur département,
Estoit marqué dans sa mémoire;
Et l'ordre inégal de leur cours,
Ne luy pouvoit ravir la gloire
D'en penétrer tous les détours.

Il découvroit les changemens,
La cause, & les effets des vents
Qui troublent le repos de l'onde:
Il voyoit les secrets efforts
Que l'Ame qui préside au Monde
Fait pour en mouvoir les ressorts.

Pourquoy le Soleil se cachant
Dans la vaste Mer du Couchant,
Se leve dans l'Orientale;
Quel ordre dispose les temps,
Et fait à nos yeux un Dédale
Des fleurs que produit le Printemps.

Il sçavoit d'où naissent les Fruits,
Comment les Raisins sont produits,
Ce qui cause leur abondance;
Toûjours prest à rendre raison
De l'ordre, de la diférence,
Des secrets de chaque Saison.

Mais courbé sous le poids des fers,
Il ne voit plus dans l'Univers
Que la Terre, objet de sa haine,
Où sa foiblesse, son ennuy,
Et la pesanteur de sa chaîne,
Panchent ses regards malgré luy.

PROSE II.

MAis il est plus necessaire de guérir vostre maladie, que de la plaindre. En suite arrestant sur moy les yeux avec une extréme vivacité; Est-ce vous, poursuivit-elle, que j'ay nourry de mon propre lait? & qui par la solidité de mes alimens aviez acquis une force d'esprit à l'épreuve des attaques de la Fortune? Ne vous avois-je pas donné des armes capables de vous défendre au milieu des plus grands périls, si vous ne les eussiez pas quittées? Ne me connoissez-

vous plus? Pourquoy ne me répondez-vous pas? Eſt-ce la pudeur, ou l'étonnement, qui vous empeſche de parler? J'aimerois bien mieux que ce fuſt la pudeur; mais comme je voy la crainte eſt la ſeule cauſe de voſtre ſilence. En ſuite voyant que non ſeulement je ne diſois mot, mais que je n'avois plus meſme l'uſage de la voix, ma langue eſtant comme captive dans ma bouche, elle approcha doucement ſa main de mon eſtomach, & ſe mettant à ſoûrire: Il n'y a, dit-elle, aucun danger; Il eſt tombé dans une létargie qui ne durera pas, & ſa maladie eſt commune à tous les Eſprits dont l'imagination eſt bleſſée. Il s'eſt ſeulement un peu oublié de luy-meſme, il reviendra bien toſt de ſon égarement, pourveu qu'il puiſſe me reconnoiſtre; mais afin qu'il le faſſe plus aiſément, eſſuyons un peu ſes yeux qui ſont obſcurcis par les nüages épais des choſes de ce monde: & en diſant cela, elle paſſa le bout de ſa Robe ſur mes yeux qui eſtoient pleins de larmes.



POESIE III.

Mes ténebres s'évanoüirent
Pour faire place à la clarté,
Et mes yeux languissans reprirent
Leur premiere vivacité.

Ainsy quand de sombres nuages
Qui s'amassent de mille lieux,
Gros de tonnerres & d'orages,
Couvrent le front serein des Cieux,

Le jour nous cachant sa lumiere
Avant les heures du sommeil,
La nuit semble ouvrir sa carriere
Au milieu du cours du Soleil.

Mais si l'impétueux Borée
Soufflant dans cet air épaissy,
Rend la liberté desirée
Aux yeux du bel Astre obscurcy.

Il sort en vainqueur de la nuë
Qui l'avoit retenu captif,
Et ses rayons blessent la veuë,
Surprise d'un éclat si vif.



PROSE III.

C'Est ainsi que les sombres nüages de ma tristesse estant dissipez, je respiray l'air du Ciel avec plus de douceur & de liberté qu'auparavant, & je commençay de reprendre mes esprits, afin de reconnoistre celle qui m'avoit si promptement guéry. Ayant donc arresté les yeux sur son visage, je reconnus que c'estoit la Philosophie qui m'avoit si soigneusement élevé dans sa Maison dés ma plus tendre jeunesse. Hé quoy, luy dis-je, ô divine Maistresse de toutes les Vertus, avez-vous quitté le Ciel pour me venir trouver en ce misérable éxil où je suis abandonné de tout le monde? Estes-vous aussi-bien que moy chargée de fausses accusations? Comment, dit-elle, mon Fils, serois je assez cruelle pour vous quitter, & pour refuser de partager avec vous les peines que vous souffrez à cause de moy? Ce seroit une foiblesse indigne de la Philosophie, d'abandonner un Innocent, comme si je craignois d'estre envelopée dans la mesme accusation, & que je deûsse en

estre effrayée comme d'une chose nouvelle? Vous imaginez-vous donc que ce soit icy la premiere fois que la Sagesse ait esté persecutée par l'Impieté? N'ay-je pas eu devant la naissance de mon Disciple Platon de continuelles guerres avec des Ennemis insensez & témeraires? Et lors qu'il vivoit encore, son Maistre Socrate n'a-t-il pas triomphé de l'injustice, & de la mort mesme, par mon assistance? Apres la mort de ce grand Homme, les Epicuriens & les Stoïciens accoururent de toutes parts pour recüeillir sa succession, à laquelle les uns & les autres pretendoient également; & comme je voulus m'opposer à leur injuste entreprise, ils se jetterent sur moy avec tant de violence, qu'ils déchirerent en pieces cette Robe que j'avois tissuë de mes propres mains; & les uns & les autres se persuadant qu'elle leur estoit demeurée toute entiere, se retirerent avec ces dépoüilles, & formerent des Sectes diférentes.

Des Personnes trop faciles à se laisser surprendre à l'apparence des choses, les ayant veus couverts de mes livrées, les crûrent du nombre de mes Domestiques, & persuadérent aux Peuples ignorans une chose qu'eux-mesmes croyoient veritable.

Si vous n'avez point entendu parler de l'Exil d'Anaxagore; du Poison que Socrate avalla si genereusement, & des peines que Zénon souffrit avec tant de constance, parce que ces choses vous sont étrangeres ; au moins avez-vous pû sçavoir les belles actions des Canies, des Sorans & des Seneques, dont la mémoire est encore récente & celebre parmy vous ? Ces Hommes Illustres n'eurent point d'autres ennemis que ceux qui ne pouvoient souffrir la lumiere, & l'éclat de leurs vertus; & parce que s'arrestant à mes préceptes ils vouloient estre innocens parmy les coupables, ils furent jugez criminels.

C'est pourquoy vous n'avez pas sujet de vous étonner si dans la mer inconstante de cette vie nous sommes agitez de tant d'orages & de tempestes, puis que nous n'avons point d'autre but & d'autre dessein, que de déplaire aux Méchans; & quoyque leur nombre soit infiny, il nous doit neantmoins estre méprisable, n'ayant aucun chef, & n'estant poussé que de fureur & d'aveuglement. Que s'ils ramassent quelquefois toutes leurs forces, pour nous attaquer avec plus de violence qu'auparavant; la Raison, sous les enseignes de qui nous combattons, renferme

aussitost ses troupes dans la Citadelle, pendant que nos ennemis s'amusent à piller un bagage qui nous est inutile : & pour lors estant élevez au dessus d'eux, nous nous mocquons de leurs vaines menaces, & nous considérons avec mépris l'avarice qui leur fait ravir les choses les plus viles & les moins dignes de la conqueste d'un Homme raisonnable.

POESIE IV.



QUiconque a pendant cette vie
Tenu la Fortune asservie
Sous l'empire de la Raison,
Et voyant d'un mesme œil le Cyprés & la Palme,
A toûjours conservé son esprit dans le calme,
A la Cour, & dans la Prison.

La Mer, écumante de rage,
Le menacera du naufrage,
Sans pouvoir ébranler son cœur;
Et lors que le Vesuve, & l'éclat de la Foudre,
Réduirõt tout en cendre,& mettrõt tout en poudre,
Il sera seul exemt de peur.

Quel sujet donc un Misérable
A-t-il de croire redoutable
Des Tyrans le foible couroux?
Vivez sans craindre rien, soyez sans espérance,
Et vous reconnoistrez qu'avecque leur puissance
Ils n'ont point de pouvoir sur vous.

Celuy qui craint, ou qui desire,
Se soûmet au cruel empire
De ces Bourreaux de l'Univers;
Il abandonne un rang qu'il doit à sa naissance,
Il jette un Bouclier qui luy sert de défence,
Et forge luy-mesme ses fers.

PROSE IV.

M'Entendez-vous? Ces choses font-elles impression sur vostre esprit? Le son de ma Lyre ne vous touche-t-il point? Pourquoy pleurez-vous? Quel est le sujet de vos larmes? Parlez, & ne me cachez rien: Si vous attendez l'assistance du Medecin, ne faut-il pas que vous luy découvriez vostre mal? Alors ayant un peu repris les forces de mon esprit, je luy répondis en ces termes.

Est-il necessaire de vous montrer une

blessure qui paroist assez d'elle-mesme? Ignorez-vous l'extréme rigueur dont la Fortune afflige mon innocence ? Suis je icy dans cette Bibliotheque que vous aviez choisie pour vostre principale demeure ? & où nous disputions souvent ensemble des Sciences humaines & divines ? Estois-je en ce miserable estat, lors que je m'instruisois avec vous des choses les plus secretes de la Nature ? Lors que vous me representiez sur un Globe le cours des Astres, & les mouvemens des Cieux, & que vous traciez toutes les actions de ma vie sur le modele de la Divinité mesme ? Est-ce donc là la récompense que je reçoy pour vous avoir si fidelement servie ? N'aviez-vous pas fait dire autrefois à Platon ces mémorables paroles ? *Que les Républiques seroient heureuses si elles estoient gouvernées par des Personnes qui fissent profession de la Sagesse, ou si ceux qui les gouvernent s'étudioient à l'acquerir.* N'avez-vous pas aussi declaré par la bouche de ce mesme Interprete de vos sentimens, que la raison qui devoit obliger les Sages à prendre le maniëment des Affaires publiques, estoit qu'ils ravissoient aux mauvais Citoyens l'occasion d'usurper le Gouvernement, & la puissance de nuire aux

Gens

Gens de bien ? J'ay voulu ſuivre ces Préceptes, & j'ay deſiré d'employer à la conduite de la République les Maximes que vous m'aviez appriſes dans la ſolitude de ma Bibliotheque ? Vous m'eſtes témoin, & Dieu qui vous a fait deſcendre dans le cœur des Sages me l'eſt auſſi, que je n'ay jamais accepté aucune Charge, qu'afin de procurer le ſalut des Bons. Cette ferme réſolution a eſté la ſource de tous les démeſlez que j'ay eûs avec les Méchans; & comme la bonne conſcience ne craint jamais rien, j'ay mépriſé la haine & la colere des Perſonnes les plus puiſſantes, quand il a fallu rendre la juſtice.

Combien de fois me ſuis-je oppoſé publiquement à la violence de Bonigaſte, lors qu'il vouloit ravir les biens de tous ceux qu'il eſtimoit trop foibles pour luy réſiſter ? Combien de fois ay-je empeſché Trigille, Intendant de la Maiſon Royale, d'achever les crimes qu'il avoit déja preſque commis, & qu'il eut executez ſans ma réſiſtance ? Combien de fois ay-je defendu par mon authorité les miſérables Citoyens que l'avarice des Barbares chargeoit impunément de fauſſes accuſations ? Perſonne ne s'eſt jamais pû vanter de m'avoir empeſché d'eſtre

équitable. Lors que j'ay sçeu le déplorable état des Provinces presque ruinées par les concussions des Gouverneurs, & par les impositions excessives, je n'en ay pas esté moins affligé que ceux qui souffroient eux-mesmes ces calamitez. Dans le temps d'une cruelle famine, le Préfet du Prétoire ayant fait donner ordre à toute la Campanie de fournir des bleds & des vivres, l'interest des Peuples me fit prendre contre luy la défense de la Province qui alloit estre réduite à la derniere extrémité; & l'affaire estant portée devant le Roy, j'obtins que l'ordre seroit revoqué. J'ay triomphé de l'insatiable convoitise de ces infames Harpies de Cour, qui dévoroient déja des yeux les Trésors du Consulaire Paulin, & je l'ay retiré de leurs griffes toûjours ouvertes à la rapine.

Mais il n'est pas le seul de cet illustre rang dont j'aye protegé l'innocence, au hazard de tout ce qui m'en pouvoit arriver; & pour sauver celle du Consulaire Albin de la calomnie de ses Adversaires, je ne me suis pas soucié de m'attirer la haine du Délateur Cyprien qui le vouloit perdre. Si je ne me suis fait des ennemis qu'à cause que je me suis armé pour la défense de la vertu, ne devois-je pas esperer des bons Citoyens,

l'appuy que l'amour de la justice m'a toûjours empesché de vouloir attendre de la Cour ?

Considerez, je vous prie, quels ont esté les Accusateurs dont le témoignage a paru suffisant pour me condamner. Un Bazile chassé de la Cour, & puis rappellé pour m'objecter des crimes que la necessité luy mettoit en bouche, & que ses Creanciers prenoient en payement de ce qui leur estoit deû. Un Opilion, & un Gaudence ? lesquels ayant entendu le juste Arrest de leur bannissement, & s'estant jettez dans l'azile sacré d'une Eglise, furent condamnez par le Roy mesme, à porter sur le front la marque des Esclaves, si dans le jour qui leur estoit prescrit, ils ne sortoient de la Ville de Ravenne. Que peut-on adjoûter à l'excez d'une telle severité ? Cependant le mesme jour qu'ils doivent estre honteusement punis, ils commencent d'estre heureux, parce qu'ils s'offrent à estre les ministres de la passion de mes ennemis. Aussi-tost qu'ils m'accusent, on reçoit leurs dépositions comme des Oracles, & l'adresse qu'ils font paroistre à forger des impostures contre moy, est une preuve infaillible de leur innocence.

Quoy donc, l'étude de la Sagesse, & l'amour que j'ay toûjours eu pour les Sciences les plus solides, me rendent-elles coupable? & la Sentence donnée contre mes Délateurs les rend-elle plus gens de bien? La Fortune qui me traite avec tant de rigueur, n'a-t-elle pas deû rougir de faire accuser un Innocent? & ce qui semble encore plus insuportable que l'accusation mesme, d'employer à sa perte les derniers des Hommes?

Mais quels sont les Crimes dont on m'accuse? En voulez-vous sçavoir la substance? On dit que j'ay desiré le salut du Senat. Voulez-vous apprendre les moyens dont je me suis servy? J'ay empesché le Délateur de réveler des choses qui pouvoient convaincre le Senat du Crime de Leze-Majesté. Quoy donc, ô ma Divine Maistresse! dois-je nier ce qu'on m'objecte, afin de vous sauver l'honneur en me sauvant la vie? Mais j'ay voulu faire la chose dont on m'accuse, & je n'auray jamais d'autre volonté. Le confesseray-je? & nieray-je seulement d'avoir empesché le Délateur? J'appelleray donc un Crime, les vœux que j'ay faits pour le salut & pour la prosperité du Senat? Il est vray qu'il a bien merité en me condamnant, que je les regardasse com-

me un crime : mais la faute & l'imprudence des Hommes ne peut pas changer la nature des choses ;. & Socrate m'apprend qu'il ne m'est pas permis, ny de cacher une verité, ny de demeurer d'accord d'un mensonge. Quoy qu'il en soit, c'est une chose que je laisse à vostre jugement, & au jugement de tous ceux qui font profession d'une véritable sagesse, & je ne diray rien davantage pour prouver mon innocence, que j'ay fait assez paroistre dans l'Apologie que je laisse à la Posterité. Car pourquoy parleray-je de ces Lettres supposées, par lesquelles on veut me convaincre d'avoir esperé de voir le Peuple Romain en son ancienne liberté? puis que j'en eusse aisément découvert la fausseté, s'il m'eut esté permis de me servir de la confession mesme de mes Accusateurs. Helas! quelle esperance de liberté reste-t-il à la République ? Plût à Dieu qu'elle fut encore en estat de l'esperer, je me servirois de la réponse de Canie lequel interrogé par Caligule s'il n'estoit pas complice de la Conjuration faite contre luy, répondit genereusement. *César, si je l'avois sçeuë, vous ne l'auriez pas sçeuë.*

Lors que j'ay repassé toutes ces choses en mon esprit, la tristesse ne m'a pas telle-

ment aveuglé la raiſon, que je me ſois jamais plaint de ce que les Meſchans combattent la Vertu ; mais je m'étonne de ce que l'ayant entrepris, ils en ont enfin triomphé. De vouloir ce qui eſt mauvais, c'eſt un effet de la Nature corrompuë ; mais qu'un Scelerat puiſſe executer aux yeux de Dieu ce qu'il a projetté contre l'innocence, & qu'il l'oprime ſans eſtre puny, c'eſt une choſe qui me ſemble tout-à-fait étonnante : c'eſt pourquoy ce n'eſt pas ſans ſujet qu'un de vos Diſciples a fait autrefois cette objection. *S'il y a un Dieu*, dit-il, *d'où vient le mal ? & s'il n'y en a pas, d'où vient le bien ?*

Je permets toutesfois aux Méchans, qui ſont altérez du ſang du Senat, & de tous les Gens de bien, de ſe vanger de celuy qu'ils ont veu ſi longtemps combattre pour la défenſe du Senat, & de tous les Gens de bien ; mais au moins ne méritois-je pas le meſme traittement de la part des Senateurs. Vous ſçavez que je n'ay jamais rien dit, ny rien fait, qu'à voſtre perſuaſion. Vous vous ſouvenez avec quelle conſtance & quel mépris de la mort j'ay défendu l'innocence du Senat, lors que le Roy Theodoric eſtant à Vérone le voulut enveloper

en la cause d'Albin, accusé du Crime de Leze-Majesté. Vous n'ignorez pas que ce que je dis est véritable, & que je ne me suis jamais donné de fausses loüanges pour flater ma vanité, sçachant bien que celuy qui fait de belles actions pour paroistre aux yeux du monde, trahit la justice de sa bonne conscience qui se rend à elle-mesme un témoignage qui doit estre suffisant à l'Homme vertueux. Vous voyez cependant quel succés accompagne mon innocence. Au lieu de me récompenser d'une vertu solide & véritable, on m'objecte des Crimes suposez, & l'on me punit comme s'ils ne l'estoient pas.

Y eut-il jamais un crime avoüé par le coupable, contre lequel tous les Juges se soient montrez également severes ? en sorte qu'il ne s'en soit rencontré pas un qui ait panché à la grace du Criminel, soit en se trompant en son opinion particuliere, ou soit que considérant la condition de tous les mortels sujette au caprice de la Fortune, il fust touché de compassion pour celuy qu'il voyoit en ce déplorable estat.

Si l'on disoit que j'ay voulu brûler les Temples, que j'ay voulu massacrer les Prestres jusques sur les Autels, & qu'enfin tout

ce qu'il y a de bons Citoyens sont autant de misérables Victimes que je destinois à la mort ; encore ne me condamneroit-on point, si je n'estois présent & convaincu par ma propre confession. Et toutesfois quoy que mes Juges & mes Accusateurs soient éloignez de moy de plus de six-vingts lieuës, qu'on m'ait resserré dans une étroite Prison, & que je sois dans l'impuissance de me defendre, il suffit que j'aye aimé le Senat, & desiré sa liberté, pour estre proscrit comme le plus infame de tous les Criminels ; & pour estre puny du dernier suplice, comme un Esclave qu'on croit assez coupable, s'il a desiré de n'estre pas toûjours accablé sous la pesanteur de ses chaînes. Que ces Barbares méritent bien de ne pouvoir jamais convaincre personne d'un attentat, qu'ils reconnoissent eux-mesmes trop illustre, & trop glorieux, pour estre proposé sans déguisement contre ceux qu'ils veulent perdre !

Ils adjoûtent donc à ce crime un autre crime bien diférent, à sçavoir, que les Sacrileges ont esté mes plus communes actions, & que j'ay crû tout légitime, pourveu que j'usurpasse les premieres Charges de la République.

Ce

Ce n'est pas là sans doute ce que vous m'avez appris, lors que vous insinüant en mon esprit avec une douceur pénetrante, vous en bannissiez tellement la convoitise des choses périssables, que je n'eusse pas voulu les acquérir par la moindre faute, bien loin de les vouloir acheter par des Sacrileges. Vous aviez gravé dans mon esprit, & vous me repetiez continuellement ces belles paroles de Pythagore, *Suivez Dieu.* Pouvois-je m'abbaisser à rechercher le secours infame des Démons, moy que vos soins élevoient à un si haut degré d'excellence, que vous me rendiez en quelque sorte semblable à Dieu ? De plus, l'innocence avec laquelle on a toûjours vescu chez moy; la vie irréprochable de mes Amis; & Symmaque mon Beaupere, que son mérite a rendu aussi venérable que vous-mesme à tous les Gens de bien, me garantissent assez d'un pareil soupçon. Mais, ce qu'il y a d'étrange, c'est de vous-mesme que l'on tire la preuve des crimes que l'on m'impute; & parce que j'ay embrassé vostre discipline & vos mœurs, les maléfices dont on m'accuse trouvent une facile créance parmy les Esprits.

Ce n'estoit pas assez que vostre considé-

ration & le respect qui vous est deû ne m'ait de rien profité, il faut encore que les injures que je reçoy s'adressent particulierement à vous, & que vostre réputation soit déchirée par les crimes qu'on me supose. Pour comble de douleur, la plûpart du monde ne juge pas des choses par elles-mesmes, mais par le seul évenement, & ne croit rien de sagement prémedité, que ce qui est suivy d'un bon succés; de sorte que la réputation est la premiere chose que perdent les Malheureux.

Je ne veux point rapporter icy les divers discours, & les divers sentimens du Peuple sur mon sujet. Je diray seulement que rien n'accable tant les Malheureux, que de voir que les crimes qu'on leur impute font croire qu'ils méritent leur malheur.

Pour mon particulier ayant esté dépoüillé de tous mes Biens, privé de mes Dignitez, & des-honoré par les calomnies de mes ennemis, je souffre des maux continuels pour la récompense de mes bonnes actions; & dans l'estat où la violence de mes Adversaires m'a réduit, je me represente à tout moment devant les yeux ces Maisons d'iniquité où se forgent les instrumens de toutes sortes de crimes & de faus-

ſetez. Il me ſemble que je les voy pleines d'allegreſſe, comme en un jour de Triomphe ; Que tout ce qu'il y a de Scelerats ne ſonge qu'à bien inventer des calomnies; Que tout ce qu'il y a de bons Citoyens, eſt ſaiſi de crainte & de triſteſſe, en conſidérant le péril où je ſuis ; Que les Meſchans eſtant attirez à l'entrepriſe du crime par l'impunité, ſont encore excitez à le commettre, par la récompenſe ; Et qu'enfin les Innocens ne ſont pas ſeulement expoſez à la fureur des Barbares, mais auſſi dans l'impuiſſance de s'en deffendre. C'eſt pourquoy je ne puis m'empeſcher de m'écrier.

POESIE V.



O Dieu dont la Parole a formé l'Univers,
Dieu qui fais admirer en tes Ordres divers
　　Ta ſage Providence;
Et qui dans le repos de ta Divinité
Meus le Globe du Ciel d'une rapidité
　　Qui marque ta puiſſance.

Que le Soleil commence, ou finisse son cours,
Tu luy prescris sa route, il t'obeït toûjours
En sa longue carriere.
Que la Lune décroisse, & croisse tous les mois,
Tu la trouves soûmise aux éternelles Loix
Qui reglent sa lumiere.

Ta sagesse a voulu que l'Etoille du soir
Disparust le matin, quand l'Aurore fait voir
Sa clarté renaissante;
Et comme dans l'Hyver elle allonge les nuits,
Elle accroist en Esté des jours qu'elle a produits
La mesure inconstante.

C'est ta puissante Main qui dispose des temps,
Qui fait que l'Aquilon dépoüille tous les ans
Les Bois de leur parure;
Et qui dans le Printemps rameine les Zéphirs,
Dont l'haleine féconde, & les moittes soûpirs,
Leur rendent la verdure.

C'est elle seule enfin qui regle les Saisons,
Qui fait germer les grains, qui produit des moissons
La fertile abondance;
Et tout cet Univers attentif à ta voix,
Dans l'incapacité de former aucun choix,
Te rend obeïssance.

Tu conduis donc, Seigneur, chaque chose à sa fin?
Et tu refuseras le secours de ta main
A la Nature humaine?
Ah! périsse plustost sa fausse liberté,
Et qu'elle ait à jamais ta seule volonté
Pour sa regle certaine,

Pourquoy soûmets-tu l'Hôme au caprice du Sort?
Pourquoy le Criminel met-il le Juste à mort?
Aux yeux de la Justice?
Pourquoy le Vice assis sur le Trône des Roys
Rit-il insolemment de tes plus saintes Loix,
Sans crainte du suplice?

La fourbe est le seul art, pour devenir puissant.
Le Coupable orgueilleux foule aux pieds l'Innocent
Qu'il voit dans la poussiere:
Il le punit des maux que luy-mesme a commis,
Et la Vertu n'échape à ses fiers Ennemis,
Qu'en fuyant la lumiere.

Le Méchant élevé, remplit tout de terreur;
Et s'il veut signaler sa brutale fureur
Par d'éternelles marques,
Désolant en son cours cent Peuples méprisez,
Il se plaist à marcher sur les Sceptres brisez
Des plus puissans Monarques.

O grãd Dieu, qui maintient tout l'Univers en paix,
Enfin regarde nous accablé sous le faix
D'un cruel esclavage;
Montre-toy favorable aux malheurs des Humains,
Le chef-d'œuvre immortel de tes divines mains,
Et ta vivante image.

Fay-nous gouster enfin la douceur du repos,
Fay renaistre, Seigneur, le calme sur les flots
De la Mer de ce Monde;
Et que ta Providence établisse en ces Lieux
Cet ordre, & cette paix qu'établit dans les Cieux
Ta Sagesse profonde.

PROSE V.

COmme j'eûs proferé ces Vers d'un accent qui témoignoit assez l'excés de ma douleur; la Philosophie avec un visage paisible, & qui ne paroissoit aucunement émeû de mes plaintes, me parla ainsy.

Aussitost que je vous ay veu triste, & le visage baigné de larmes, j'ay reconnu que vous estiez misérable, & banny de vostre Patrie; mais si je n'eusse appris de vous-mesme la longueur de vostre exil, je l'ignorerois encore. Neantmoins croyez-moy, vous n'estes point chassé de vostre Païs, vous vous en estes seulement égaré: ou si vous aimez mieux qu'on vous en croye chassé, vous vous en estes donc chassé vous-mesme, puis que jamais personne n'eut pû vous en faire sortir.

Si vous vous souvenez quelle est vostre Patrie, vous ne vous la representerez point comme une Ville d'Athénes régie par la multitude; mais vous songerez qu'elle est gouvernée par *un seul Seigneur & un seul Roy*, qui aime à y attirer beaucoup de Ci-

toyens, non pas à chasser ceux qui y sont, & que c'est estre souverainement libre, que de luy obeïr. Ignorez-vous l'ancienne Ordonnance de vostre Cité, par laquelle il est declaré que ceux qui voudront s'y établir, ne pourront en estre bannis ? Ceux qui sont entrez une fois en l'enceinte de ses murailles, ne doivent point appréhender : mais aussitost qu'une Personne desire d'en sortir, elle est indigne d'y demeurer.

C'est pourquoy je ne suis pas si surprise de vous voir en ce lieu, que de vous y voir abbatu de tristesse ; & je ne regrette pas tant la perte de cette Biblioteque, où l'yvoire & le cristal paroissoient avec un si beau mélange, que celle de la constance de vostre Esprit. C'est en vain que j'y cherche cette principale demeure de la Sagesse, dans laquelle je n'avois mis aucun Livre, mais que j'avois remplie de mes plus nobles Maximes, & de ces grandes veritez qui font estimer les Livres.

Ce que vous dites avoir fait pour le bien public est véritable, & mesme vous en avez passé la plus grande partie sous silence. Vous avez parlé de la verité, & de la fausseté des choses qu'on vous objecte, & vous en avez dit ce que personne n'ignore. Quant à ce

qui regarde les crimes & les impostures de vos Accusateurs, vous avez bien fait de n'en toucher qu'un mot en passant; car le Public qui examine tout, s'en entretient assez. Vous avez déclamé en suite contre l'injustice du Sénat. Vous vous estes plaint de l'injure qu'on me fait, & de ce qu'on noircit vostre réputation. Enfin vous avez laissé éclater vostre ressentiment contre la Fortune, en luy reprochant son aveuglement dans la distribution des biens & des maux. Et en dernier lieu, vous avez prié le Maistre de toutes choses d'établir sur la Terre la mesme concorde qu'il fait régner dans le Ciel. Mais parce que vostre esprit est agité de beaucoup de passions diférentes, & que la douleur, la colere, & la tristesse, le partagent tour à tour, il n'est pas à propos, en l'estat où vous estes, de faire agir contre vostre mal toute la force des remedes. C'est pourquoy je ne me serviray maintenant que de lénitifs, afin que les parties qui sont enflâmées & endurcies par l'amas qui s'y est fait des humeurs malignes venant à s'ammollir peu à peu, soient mieux disposées à recevoir des remedes plus efficaces.



POESIE VI.

LOrs qu'une excessive chaleur
Ravit au triste Laboureur
Le seul prix de ses longues peines,
Il abbat le Gland des Forests,
Et privé des fruits de Cerés,
Il se nourrit de ceux des Chesnes.

Lors que les cruels Aquilons
Regnent au plus creux des Vallons,
On ne va pas chercher des Roses.
Si l'on veut recueillir du Vin,
On laisse meurir le Raisin,
Sans renverser l'ordre des choses.

Celuy qui regle tous les temps,
A donné les Fleurs au Printemps,
A donné les Fruits à l'Automne,
A l'Esté les riches Moissons,
Et chacune de ces Saisons
Ne fait rien que ce qu'il ordonne.

Ce qui change l'ordre certain
Que marque, & que prescrit sa Main,
Pour suivre une route trompeuse,
S'égare dans mille détours,
Et devant la fin de son cours
Eprouve une fin malheureuse.



PROSE VI.

ME permettrez-vous donc de vous faire quelques demandes, pour reconnoiſtre l'eſtat de voſtre Eſprit, & trouver en ſuite moyen de le guérir? Demandez-moy, luy dis-je, tout ce que vous vous voudrez, & je ſuis preſt de vous répondre. Alors prenant la parole: Eſtimez-vous, me dit-elle, que toutes choſes arrivent d'elles-meſmes en ce monde; ou qu'au contraire elles ſoient conduites par une Intelligence ſupérieure qui les faſſe agir? Non, luy dis-je, je ne croiray jamais que ce qui conſerve un ordre ſi certain, agiſſe fortuitement. Je ſçay que Dieu préſide continuellement à ſes ouvrages, & rien ne me pourra faire changer une opinion ſi véritable. Il eſt vray, repartit-elle, & c'eſt ce que vous venez de chanter dans vos Vers. Vous avez ſeulement déploré la miſérable condition des Hommes, qui ſelon vous, ſont les ſeuls ſur qui Dieu n'étend pas les ſoins de ſa Providence. Pour le reſte du monde, vous accordiez facilement qu'il eſtoit gouverné par une Intelligence ſubli-

me & raiſonnable ; c'eſt pourquoy je ne puis aſſez m'étonner comment voſtre Eſprit ayant un ſi ſalutaire ſentiment, eſt encore malade : Mais il faut que je ſonde plus avant ; il me ſemble que j'apperçoy quelque choſe qui manque aux moyens de voſtre guériſon.

Puis que vous ne doutez point que Dieu ne gouverne le Monde, connoiſſez-vous auſſi la maniere dont il le conduit ? Ie voy bien qu'à peine pouvez-vous comprendre le ſens de ma demande, bien loin d'eſtre capable d'y répondre. Je ſçavois aſſurément qu'il y avoit en vous quelque endroit plus foible que les autres, par où les paſſions s'eſtoient gliſſées dans voſtre eſprit, comme par une breſche abandonnée. Mais, dites-moy, vous ſouvenez-vous encore quelle eſt la fin generale de toutes ces choſes, & quel eſt le but de la Nature ? Vous en avez peut-eſtre entendu parler, mais la triſteſſe vous en a fait perdre le ſouvenir. Au moins ſçavez-vous quel eſt l'Autheur de toutes choſes ? Oüy, luy dis-je, je ſçay que c'eſt Dieu. Mais comment ſe peut-il faire, dit-elle, que connoiſſant le Principe d'une choſe, vous en ignoriez la fin. Je voy bien que le propre des Paſſions

violentes, eſt ſimplement de remüer l'eſprit de ſon aſſiette ordinaire, & non pas d'aneantir entierement la raiſon. Mais je vous prie de me répondre encore une fois à ce que je vous demanderay. Vous ſouvenez-vous à preſent que vous eſtes Homme? Pourquoy, luy dis-je, me ferois-je ſi-toſt oublié de moy-meſme? Me pourrez-vous donc dire, pourſuivit-elle, ce que c'eſt que l'Homme? Eſt-ce là, repartis-je, ce que vous aviez à me demander? Puis-je ignorer que l'Homme eſt un Animal raiſonnable & mortel. Je le ſçay, & je confeſſe que c'eſt ce que je ſuis. N'appercevez-vous, me dit-elle, rien davantage en vous? Voſtre ſilence me fait voir que vous n'y remarquez plus aucune particularité conſidérable, & je juge en meſme temps qu'il y a une autre cauſe principale de voſtre mal, ſçavoir que vous ne vous connoiſſez plus vous-meſme; & cette nouvelle connoiſſance que je viens de recevoir, me donne une plus grande facilité de vous guérir.

L'oubly de ce que vous eſtes obſcurciſſant les plus belles lumieres de voſtre eſprit, vous fait plaindre d'vn exil imaginaire, & d'une perte de biens qui ne vous ont jamais eſté ravis. En ſuite comme vous ignorez

quelle doit estre la fin de toutes choses, vous estimez que les Méchans sont les plus heureux & les plus puissans : & parce que vous ne sçavez pas comment le Monde est gouverné, vous vous persuadez que le flux & le reflux de la Fortune n'a point d'Intelligence supérieure qui luy donne ses divers mouvemens : ce que j'estime suffisant, non seulement pour vous rendre malade, mais aussi pour vous causer la mort.

Cependant je remercie Dieu de ce que vous n'avez pas encore perdu tous les avantages, & toutes les proprietez de la Nature humaine. J'ay trouvé le moyen de vous guérir, puis que vous estes entierement persuadé que le hazard n'a point de part aux évenemens, & que tout est soûmis a la conduite de la Divine Providence. Ne craignez donc rien; cette petite étincelle rallumera bientost en vos membres la chaleur vitale qui s'est presque éteinte.

Mais parce qu'il n'est pas encore temps de se servir des plus forts remedes, & que les Esprits sont d'une telle nature qu'il faut necessairement qu'apres qu'ils ont rejetté les véritables opinions, ils en embrassent de fausses, d'où s'éleve ce nüage d'erreurs & de passions qui leur couvre les yeux, & qui

les empesche de reconnoistre la verité; je me serviray des moyens les plus faciles, & les plus innocens, afin qu'ayant dissipé les tenebres des fausses persuasions, vous puissiez ouvrir les yeux à la véritable lumiere.

POESIE VII.

LOrs que de ses plus sombres voilles
La Nuit envelope les Cieux,
La pure clarté des Etoilles
Ne sçauroit briller à nos yeux.

La Mer qu'on voyoit transparente
Quand rien ne troubloit son repos,
S'obscurcit lors que la tourmente
Mesle le sable avec ses flots.

Quelquefois l'Onde impétueuse
D'un Torrent descendu des Monts,
Ayant roulé victorieuse
Jusques au plus creux des Vallons,

D'une Roche haute & massive
Les vastes quartiers opposez,
La retiennent enfin captive,
Et brisent ses flots couroucez.

Si vous desirez voir sans peine
Le beau jour de la Verité,
Et suivre la route certaine
Qui meine à la félicité;

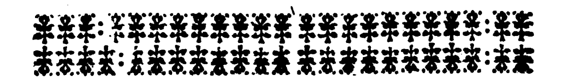
Que le plaisir, ny la tristesse,
Que l'espérance, ny la peur,
Ne soient point les maistres d'un cœur,
Dont la seule Raison doit estre la maistresse.

Lors que cette Troupe rebelle,
Suivant ses transports furieux,
Prive sa Reyne naturelle
De l'Empire absolu qu'elle a reçeu des Cieux,

L'Ame couverte d'un nüage
Qui luy cache la verité,
Change en un honteux Esclavage
L'éclat, & la grandeur de son autorité.

Fin du Premier Livre.

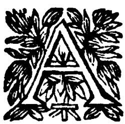




BOËCE.

LIVRE SECOND.

PROSE I.



Pres que la Philosophie eut prononcé ces Vers, elle demeura quelque temps sans parler ; & comme elle eust redoublé mon attention par son silence, elle reprit ainsi son discours.

Si j'ay bien reconnu l'origine de vostre Maladie, elle procede du souvenir que vous avez de ces jours bienheureux où toutes choses vous estoient si favorables ; & le desir que vous avez de les revoir encore vous rendant ainsi languissant, il vous semble que du changement de la Fortune procede celuy de vostre esprit. Mais vous vous trompez, je connoy mieux que vous les diverses figures

gures de ce Monſtre. Il converſe familierement avec ceux qu'il veut trahir, & juſques à ce qu'il trouve l'occaſion de les perdre, il les comble de mille faveurs, afin qu'en ſuite ſes attaques leur eſtant impréveuës les touchent plus ſenſiblement ; & je m'aſſure que ſi vous examinez bien ſa nature, ſes actions & ſes liberalitez en voſtre endroit, vous confeſſerez que ſes biensfaits & ſa diſgrace, n'ont fait ny voſtre félicité, ny voſtre infortune.

I'eſpere n'avoir pas beaucoup de peine à vous remettre cette connoiſſance dans la memoire : car lors que la Fortune s'aprochoit de vous pour vous flater, vous aviez couſtume de la repouſſer avec mépris, & de combatre ſes charmes par des diſcours genéreux & des maximes ſolides que vous aviez appriſes dans mes Ecrits.

Il eſt vray neantmoins qu'un ſoudain changement ne peut arriver ſans cauſer quelque legere émotion dans l'eſprit, & c'eſt ainſi qu'il eſt arrivé que vous avez un peu perdu de voſtre premiere tranquillité. Mais il eſt temps que vous preniez quelque nourriture agréable & facile, afin qu'elle pénetre juſques au fonds de voſtre ame, & qu'elle y faſſe place à des viandes plus ſolides.

D

Que la Rhétorique donc s'approche de vous avec tous les attraits de son éloquence, qui ne s'égare jamais du bon chemin, lors qu'elle veut suivre mes Préceptes ; & que la Musique par ses tons tantost plus legers, & tantost plus lens, vienne enchanter vostre douleur.

Dites-moy premierement quel est le sujet de vostre tristesse, & quelle est la cause de vos larmes. Vous croyez peut-estre souffrir une calamité qui n'a jamais eu d'exemple : Mais vous vous trompez, si vous estimez que la Fortune se soit changée en vostre endroit. Sa nature est de n'estre jamais égale ; & je puis dire qu'elle a fait voir en vostre personne qu'elle est quelquefois constante. Elle estoit dans la mesme humeur, & dans les mesmes sentimens qu'elle est aujourd'huy, lors qu'elle vous caressoit avec tant d'adresse, & qu'elle flatoit vostre ambition d'une imaginaire felicité. Vous avez découvert sans y penser le masque dont cette aveugle se couvre ; & celle qui se cache encore aux yeux des autres Hommes, se fait voir toute entiere aux vostres. Si vous approuvez ses actions, accommodez-vous à son humeur, & ne faites plus des plaintes inutiles : Si vous les con-

damnez, méprisez les, & quand elle viendra pour vous flater, repoussez-la généreusement.

Ce qui vous cause à present une si grande tristesse, devroit estre le sujet de vostre joye. Celle dont personne ne peut s'assurer de n'estre pas un jour abandonné vous a quitté. Devez-vous estimer véritable un bonheur que vous devez perdre infailliblement? Et pouvez-vous aimer une felicité qui ne dure pas longtemps, & qui vous plonge en une profonde mélancolie lors qu'elle se retire de vous. Que si vous ne pouvez pas la retenir quand vous le desirez, & si sa fuite vous fait misérable, qu'est-ce que cet abandonnement, sinon le présage d'une calamité prochaine?

Il ne suffit pas de ne regarder que ce qui se presente à nos yeux. L'Homme sage considere l'avenir; & toûjours égal à luy-mesme, voit d'un mesme œil les caresses & les menaces de la Fortune. Il faut que vous souffriez patiemment tout ce qui vous arrive de la part de celle sous le joug de laquelle vous avez une fois baissé le coû. Si vous voulez prescrire des Loix à celle que vous avez choisie pour vostre Maistresse, & si dans la condition d'esclave, où vous estes, vous voulez qu'elle demeure & qu'elle se

retire quand il vous plaira, n'estes-vous pas tout à-fait déraisonnable? & n'irritez-vous pas celle que vous ne sçauriez faire changer? Si vous vous estiez une fois mis sur Mer, vous n'iriez plus à vostre gré, mais au gré des Vens : Et si vous aviez ensemencé un champ, vous ne trouveriez pas étrange qu'il se reposast quelque temps, apres vous avoir donné des marques de sa fertilité.

Vous vous estes engagé sous la conduite de la Fortune, il faut que vous obeissiez à ses ordonnances. Voulez-vous arrester l'impétuosité de la Rouë qu'elle tourne incessamment? Ne voyez-vous pas, ô le plus aveugle de tous les Hommes! que si la Fortune estoit constante, elle cesseroit d'estre ce qu'elle est?

POESIE I.

APres qu'elle a changé la face de la Terre,
Qu'elle a donné la Paix, ou déclaré la Guerre;
Selon sa volonté:
Parmy ces changemens, rien ne lüy sçauroit plaire;
Elle est toûjours semblable à l'Euripe agité,
Par un reflux contraire.

L'insolente se plaist à nous laisser des marques
Du mépris qu'elle fait de tant de grãds Monarques
Qu'elle avoit caressez;
Et sa faveur changeante
Releve les Vaincus qu'elle avoit renversez
Sur l'Arene sanglante.

La voix des Affligez, leurs soûpirs, & leurs larmes,
Ne peuvent opposer que d'inutiles armes
A ses longues rigueurs;
Elle est sourde à vos cris, elle se rit des pleurs
Qu'elle vous fait répandre.

C'est ainsy que de vous la Cruelle se jouë,
Qu'elle éprouve sa force à tourner cette Rouë
Qui fait vostre Destin:
C'est ainsy qu'elle croit faire un coup mémorable,
Lors qu'elle rend un Homme en un mesme matin
Heureux & misérable.

PROSE II.

IE veux icy faire parler la Fortune, afin que vous voyez si ce qu'elle exige de vous est juste & raisonnable : Imaginez-vous donc qu'elle vous tient ce Discours.

Pourquoy vous plaignez-vous continuellement de ma conduite? Quelle injure vous ay-je faite? Quel biens vous ay-je ravis?

Choisissez un Arbitre de nos diférens, & qu'il juge sans passion à qui les Richesses & les Dignitez doivent appartenir : Et si vous pouvez me montrer que les Hommes ayent rien de propre en toutes ces choses, je vous confesseray que ce que vous me redemandez vous est véritablement deû.

Vous estes sorty nû du sein de vostre Mere, & je vous ay vestu. Vous estes né pauvre, & je vous ay comblé de richesses : Ce qui fait à present le sujet de vos plaintes, c'est que je vous ay toûjours esté favorable, & que je vous ay départy libéralement tout ce qui pouvoit estre en ma disposition. Si je vous redemande aujourd'huy ce que je vous ay presté, vous m'en devez remercier comme d'une chose dont je vous ay permis si longtemps la joüissance. Vous n'avez pas sujet de vous plaindre, comme si vous aviez perdu ce qui vous appartenoit. Pourquoy donc pleurez-vous? Je ne vous ay fait aucun tort. Les richesses, les honneurs, & toutes les autres choses semblables sont de mon appanage. Ce sont des Servantes qui veulent reconnoistre leur Maistresse. Elles viennent avec moy, & elles s'en retournent avec moy. Je ne fais point de difficulté d'assurer que si ce que

vous vous plaignez d'avoir perdu vous appartenoit veritablement, vous ne l'eussiez jamais perdu. Seray-je la seule qui ne pouray pas joüir de mes droits.

On ne se fâche point contre le Ciel, de ce qu'il fait succeder une nuit sombre aux jours les plus beaux & les plus sereins. Il est permis aux Années de couvrir la face de la terre de fleurs & de moissons, de l'obscurcir ensuite de nuages, & de la blanchir de neiges. La Mer peut quand il luy plaist abbaisser ses flots, & devenir tranquille, & les soûlever un moment apres, afin d'engloutir ceux qu'elle venoit de favoriser. Cependant la convoitise insatiable des Hommes voudra m'obliger à devenir constante, & à changer de nature selon leur caprice. C'est en ce mouvement continuel que je fais voir ma puissance, & que je mets tout mon divertissement. Je tourne incessamment une Roüe: J'éleve les uns & j'abaisse les autres, sans qu'on ait un juste sujet de m'accuser. Je ne vous empesche pas de monter au haut de cette Roüe; mais ne croyez pas que je vous fasse une injure, lors qu'il me plaira de vous en faire descendre.

Pouvez-vous ignorer ma façon d'agir?

Ne sçavez-vous pas que Crœsus Roy de Lydie, dont la puissance paroissoit un peu auparavant si redoutable à Cyrus, fut un moment apres chargé de chaînes, & mis sur un bucher pour y estre brûlé comme une misérable Victime, si l'eau du Ciel n'eut éteint le feu qui l'alloit réduire en cendres? Ne vous souvenez-vous pas que Paul-Æmile, versa des larmes au milieu de son triomphe, en considérant le malheur de Persée qu'il menoit captif?

Que veulent dire ces soûpirs & ces gémissemens dont les Théatres retentissent tous les jours? N'y déplore-t-on pas la rigueur de la Fortune, qui renverse d'un seul coup les plus florissans Empires? N'avez-vous pas appris dans la Fable, estant encore jeune, qu'à l'entrée du Palais de Jupiter il y avoit deux Tonneaux, de l'un desquels il tiroit les Biens, & de l'autre les Maux, pour les départir aux Hommes selon sa volonté? Que direz-vous si je vous fais voir que vous avez beaucoup plus reçeu du premier que du second? que je ne vous ay pas encore tout-à-fait abandonné, & que le changement que vous me reprochez doit estre la cause de vostre espérance?

Neantmoins quand ce que je vous dis ne seroit

seroit pas véritable, vous ne devez en aucune maniere vous laisser abbatre à la tristesse; & puis que vous estes en un Royaume dont tous les autres observent étroitement les Loix, il ne faut pas que vous prétendiez vivre seul dans l'indépendance.

POESIE II.

QUand de la Corne d'Amaltée
Sortiroient autant de trésors
Que l'on voit la Mer agitée
Pousser de sables sur ses bords:
Les Hommes, d'une voix commune,
Blâmeroient-ils pas la Fortune,
Sans pouvoir regler leur esprit,
Dont les desirs insatiables,
Passent les bornes raisonnables
Que la Nature leur prescrit?

Si Dieu leur donne des richesses,
Des honneurs, & des Dignitez,
Ils considérent ses largesses
Comme des biens trop limitez.
Les choses une fois acquises,
Ne peuvent plus paroistre exquises
A leurs souhaits ambitieux;
Et leur famelique avarice
Ne trouve rien qui l'assouvisse
En son appétit furieux.

Comment donc cette convoitiſe
Se bornera-t-elle jamais;
Puis que dans ceux qu'elle maiſtriſe
Elle s'accroiſt par les bienfaits?
Leur viſage paſle de crainte,
Et leur bouche ouverte à la plainte,
Nous marquent cette verité;
Qu'on n'eſt riche qu'en apparence,
Lors qu'au milieu de l'abondance
On ſe plaint de ſa pauvreté.

PROSE III.

SI la Fortune vous apportoit toutes ces raiſons pour ſa defenſe, vous n'oſeriez pas ſeulement ouvrir la bouche pour vous excuſer. Si vous avez neantmoins encore quelque choſe à dire pour juſtifier vos injuſtes plaintes, vous le pouvez faire, je vous permets de parler, & je ſuis preſte de vous entendre. Alors prenant la parole, je luy dis.

Ces choſes ont une apparence extrémement belle. Tout ce que la Rhétorique a d'agréemens, & la Muſique de douceur, s'y rencontre avec un parfait mélange, & lors qu'on les entend elles ont de merveilleux charmes pour contenter l'oreille; mais elles

ne pénetrent pas où les Misérables ressentent leur mal: C'est pourquoy, lors que le son des paroles ne frappe plus les sens, la douleur s'empare de l'esprit avec plus de violence qu'auparavant.

Cela est vray, me repartit la Philosophie: ce ne sont pas encore icy les remedes que je vous veux donner; mais seulement de legeres fomentations dont je me sers pour appaiser un peu la violence de vostre mal, qui n'est pas en estat d'estre traité d'une autre maniere. Mais lors qu'il sera necessaire je mettray la sonde plus avant, & j'apliqueray des remedes plus efficaces. Ie ne vous demande à present qu'une chose, qui est que vous ne vouliez point persuader à tout le monde que vous estes misérable.

Avez-vous si-tost oublié l'exces, & le nombre des faveurs que vous avez reçeuës de la Fortune? Ie ne vous diray point qu'apres la mort de vostre Pere, les premiers Hommes de la Republique eurent un soin particulier de vous élever, & qu'estant choisi pour entrer en l'Alliance des plus Illustres de Rome, vous leur avez esté joint par les liens de l'amour, avant que de leur estre uny par ceux du sang. S'est-il trouvé quelqu'un qui ne vous ait estimé tres-heureux,

tant à cause du rang que vos deux Beaux-peres ont tenu dans l'Empire, qu'à cause du mérite & de la sagesse de vos deux Epouses, & de la vertu des Enfans, dont le Ciel a beny vos Mariages?

Ie ne diray pas qu'estant encore jeune, vous avez obtenu des Charges, & possedé des Dignitez où les plus âgez n'osent pas mesme aspirer. Ie ne prétens point m'arrester aux choses les plus communes, je viens tout d'un coup au point qui fait le comble de vostre felicité.

Si le ressouvenir d'une belle action, & si le fruit qu'on en tire, laisse dans l'esprit de l'Homme une certaine Beatitude qu'il ne peut considérer sans un extréme plaisir; les maux dont vous estes accablé pourront-ils jamais effacer de vostre memoire ce jour bienheureux auquel vous vistes vos deux Fils sortir de vostre Palais revestus des marques du Consulat, accompagnez de tous les Senateurs, & suivis de tout le Peuple dont les acclamations témoignoient la réjoüissance? Pourrez vous oublier ce jour, auquel estant au milieu de ces deux jeunes Consuls assis en leur Chaires d'yvoire, vous fistes le Panégyrique des vertus du Prince, & vous remportastes l'estime du plus sça-

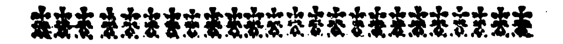
vant, & du plus éloquent des Romains? Auquel enfin venant avec eux au milieu du Cirque, où tout le Peuple estoit amassé, vous surpassastes son attente par une si grande profusion de Richesses, qu'il ne s'en estoit jamais tant veu dans un jour de Triomphe.

Apres tant de faveurs j'ay quelque sujet de croire que vous aviez enchanté la Fortune, puis qu'elle paroissoit si constante à vous favoriser, & qu'elle vous combloit de tant de bienfaits. Est-il pas vray qu'elle vous a fait des graces qu'aucun particulier n'avoit encore reçeuës? Voulez-vous donc compter avec elle pour examiner ce qu'elle vous peut devoir? C'est icy la premiere fois qu'elle vous a regardé de mauvais œil; & si vous comparez le nombre & la grandeur de ses faveurs, avec le nombre & la grandeur de ses disgraces, vous ne pourrez pas nier que vous ne soyiez encore bienheureux. Que si vous ne vous estimez pas tel, à cause que ces temps agreables se sont écoulez, vous devez songer que les temps malheureux passeront aussi de la mesme sorte.

Est-ce d'aujourd'huy que vous estes monté sur le Théatre de ce monde? Et pouvez-vous dire qu'estant Etranger, vous n'en

connoissez pas encore les Coustumes ? Estimez-vous qu'il y ait icy bas rien d'assuré, puis qu'en un moment l'Homme cesse d'estre ce qu'il estoit?

Les choses qui dépendent de la Fortune nous sont rarement fidelles, & celles mesme qui nous sont les plus assurées trouvent une espece de mort dans le dernier jour de nostre vie : Que vous importe-t-il donc, ou que vous quittiez la Fortune en mourant, ou qu'elle vous abandonne en s'enfuyant?



POESIE III.

QUand le Soleil naissant viēt éclairer les Cieux,
Les Astres de la Nuit s'éclipsent à nos yeux,
Obscurcis par l'éclat de sa vive lumiere.
Quand le vent du Midy souffle dans un Jardin,
L'on n'y voit plus le soir les Roses du matin,
Et le Lys éfeüillé perd sa beauté premiere.

Souvent on voit la Mer en un si grand repos,
Qu'en son vaste circuit, immobile, & sans flots,
Elle rend du Soleil l'image rayonnante;
Souvent les Aquilons ayant enflé les eaux,
Elle rentre en fureur, & brise les Vaisseaux
Par l'effroyable choc de son onde écumante.

Tout eſtant icy-bas ſujet au changement,
Attẽdez pour vous ſeul un plus doux traitement,
Et mettez voſtre eſpoir aux biens de la Fortune.
La Sentence d'un Dieu ne ſe revoque pas,
Et vous eſtes ſoûmis à cette Loy commune,
Que tout Eſtre engendré ſoit ſujet au trépas.

PROSE IV.

ALors je luy répondis ; Vous ne m'alléguez rien qui ne ſoit tres-véritable, ô Divine Protectrice de toutes les Vertus ! Ie ne puis pas dire que la Fortune m'ait eſté trop peu de temps favorable. Au contraire la durée de ma proſperité fait le ſujet de mes plaintes, parce qu'entre tous les malheurs il n'y en a point de plus ſenſible que le ſouvenir qu'on a de ſon premier bonheur. Vous commettez, me dit-elle, une grande injuſtice, & vous ne pouvez pas attribuer à la Fortune un mal qui n'eſt que dans voſtre imagination. Si ſa fuite vous ſurprend, & ſi cette proſperité paſſagere forme dans voſtre eſprit de vaines chimeres afin de vous étonner ; ſongez combien de choſes vous reſtent encore pour vous maintenir en voſtre ancienne felicité.

N'eſt-il pas vray que ſi ce que vous poſſediez de plus précieux au milieu de tant de richeſſes vous avoit eſté divinement conſervé, vous n'auriez aucun ſujet de vous dire miſérable, ayant encore la meilleure & la plus noble partie de voſtre Bien? Voſtre Beau-pere Symmaque, la gloire du nom Romain, l'ornement du monde, & le premier de tous les Hommes, vit encore; & ce que vous acheteriez au prix de tout voſtre ſang; cet illuſtre Perſonnage, qui n'aime que la ſageſſe & que la vertu, déplore voſtre calamité, ſans ſonger à celle qu'il endure. Voſtre Epouſe dont le grand eſprit eſt accompagné d'une ſi rare modeſtie; Voſtre Epouſe dont la pudeur eſt ſi recommandable; & pour comprendre en un mot le Panégyrique de toutes ſes vertus, voſtre Epouſe ſemblable à ſon Pere Symmaque, vit encore; & comme voſtre infortune luy fait deſirer la mort, elle ne vit plus que pour vous ſeul, en ſorte que la voyant inceſſamment pleurer voſtre abſence, je confeſſe moy-meſme que vous avez perdu quelque choſe de voſtre felicité.

Que diray-je, enfin, des Enfans que vous avez eûs d'elle, dans leſquels autant que la tendreſſe de leur âge le peut permettre, on

remarque déja la vivacité de leur Pere & de leur Ayeul ? Le principal soin des Hommes estant de conserver leur vie, vous estes heureux si vous sçavez connoistre vostre felicité, puis que vous possedez encore ce que vous estimez plus cher que la vie mesme.

Cessez donc de pleurer inutilement ; la Fortune ne traite pas encore avec beaucoup de rigueur ces gages précieux de vostre prosperité ; ny la tempeste qui vous agite n'est pas fort à craindre, puis que vous avez deux Ancres pour vous affermir contre ses efforts, dont l'une est le soulagement que vous recevez dans le temps present, & l'autre l'espérance qui vous reste pour l'avenir.

Dieu veüille, luy dis-je, que ces deux choses ne m'abandonnent jamais ; car tant que j'auray ces deux appuis, la violence de l'orage ne me pourra submerger ; & quoy que tous les flots de la Mer se soûlevent contre moy, j'arriveray toûjours au Port: Mais neantmoins vous voyez combien je suis décheu de ma premiere grandeur.

Alors la Philosophie m'interrompant, s'écria : J'ay déja gagné quelque chose sur vous, puis qu'en l'estat où vous estes, vous ne vous croyez pas encore tout-à-fait mi-

ſérable. Ie ne puis toutesfois ſouffrir cette délicateſſe avec laquelle vous vous plaignez qu'il vous manque quelque choſe pour eſtre heureux. Y a-t-il quelqu'un à qui la Fortune ſoit ſi favorable qu'il ne luy manque rien? Ne ſçavez-vous pas que la nature des biens de ce monde, eſt telle qu'on ne les peut pas poſſeder tout à la fois, ou qu'apres en avoir joüy quelque temps, on les perd avec plus de facilité qu'on ne les avoit acquis? L'un eſt dans l'abondance & dans les plaiſirs; mais la baſſeſſe de ſa naiſſance le rend mépriſable. L'autre eſt d'une extraction tout-à-fait illuſtre, mais il eſt pauvre, & quoy que ſa Nobleſſe l'éleve au deſſus du commun, il voudroit n'eſtre connu de perſonne. Celuy-cy poſſede ces deux avantages, mais il déplore continuellement ſa viduité. Celuy-là s'eſt marié fort avantageuſement, mais il n'a point d'Enfans, & les richeſſes qu'il amaſſe doivent paſſer en des mains étrangeres. Cet autre enfin eſt Pere de beaucoup d'Enfans, mais le libertinage de ſes Fils, & l'impudicité de ſes Filles, ne laiſſent point à ſes yeux d'autre uſage que celuy des larmes.

Ainſi vous voyez que perſonne ne joüit entierement des faveurs de la Fortune, &

que ce qu'on a d'un costé manque de l'autre, parce qu'il y a toûjours quelque chose qu'on ignore faute d'expérience, ou qu'on hait aussi tost qu'on commence de le connoistre.

Vous devez encore considérer que ceux qui sont les plus heureux, sont aussi les plus infortunez, parce qu'ils sont les plus sensibles au mal, & que si tout ne leur arrive au mesme temps qu'ils le desirent, ils se laissent abbatre au moindre déplaisir, & n'ayant jamais gousté que les douceurs de la prosperité, ils ne peuvent souffrir la moindre amertume; tant il est vray qu'il faut peu de chose, pour ravir aux plus fortunez leur beatitude imaginaire.

Combien croyez-vous qu'il y en a qui s'estimeroient heureux, s'ils possedoient la moindre partie de ce qui vous reste? Ce lieu mesme que vous nommez un Exil, est la Patrie de ceux qui y demeurent; & vous pouvez juger par ce que vous éprouvez, que l'Homme n'est misérable que lors qu'il s'imagine l'estre, n'y ayant point de condition qui ne soit heureuse quand on l'envisage avec un esprit tranquille. Qui sera la personne si favorisée de la Fortune, qui ne desire changer d'estat lors qu'elle se laissera

vaincre à l'impatience? Et combien la prosperité cache-t-elle de fiel parmy sa douceur, puis qu'on ne pourra pas l'empescher de s'en aller quand elle voudra? Vous voyez à present combien est méprisable cette Beatitude qui n'accompagne pas toûjours ceux qui la possedoient avec le plus de modération, & qui ne donne pas une satisfaction parfaite aux ambitieux.

Pourquoy donc, ô Mortels! cherchez-vous au dehors une felicité que vous avez au dedans de vous-mesmes? C'est sans doute que l'erreur & l'ignorance vous aveuglent: Il faut que je vous fasse voir clairement en quoy consiste cette felicité que vous ne connoissez pas. Y a-t-il quelque chose de plus précieux que vous-mesme? Rien, me direz-vous; Par conséquent donc si vous estes maistres de vous-mesme, vous possederez un bien que vous ne sçauriez jamais perdre, & que la Fortune ne vous peut ravir. Mais pour mieux connoistre que la Beatitude ne peut estre établie en ce qui dépend de la Fortune, faites ce raisonnement: Si la Beatitude est le souverain bien de la nature raisonnable, & si ce qui peut estre ravy de quelque maniere que ce soit, n'est pas un souverain bien, parce que ce qu'on

ne nous ſçauroit oſter doit eſtre neceſſairement plus excellent, il eſt évident que la Fortune eſtant ſi changeante, ne peut prétendre à la poſſeſſion de cette Beatitude.

De plus celuy qui joüit de cette felicité périſſable, ou ſçait qu'elle eſt inconſtante, ou ne le ſçait pas ; S'il ne le ſçait pas, quelle Beatitude peut-il y avoir dans l'ignorance & dans l'aveuglement ? S'il le ſçait, il faut neceſſairement qu'il appréhende la perte de ce qu'il eſt aſſuré de perdre ; & par conſéquent cette crainte continuelle l'empeſchera d'eſtre jamais heureux. Que s'il croit devoir mépriſer cette perte, il faut conclure que la felicité dont il conſidere la perte avec tant d'indifférence, n'eſt qu'une Beatitude imaginaire : Et comme vous eſtes perſuadé que les Eſprits des Hommes ſont immortels, & que la felicité du corps n'eſtant qu'accidentelle, luy doit eſtre ravie par la mort, vous reconnoiſſez auſſi qu'un bonheur paſſager ne luy pouvant pas donner une parfaite Beatitude, tout ce qu'il y a de mortel doit eſtre malheureux par le trépas. Que ſi nous n'ignorons pas qu'il y en a pluſieurs qui ont cherché cette Beatitude non ſeulement par une mort volontaire, mais auſſi par toutes ſortes de dou-

leurs & de tourmens, comment ſe peut-il faire que la vie preſente rende heureux celuy qu'elle ne peut rendre miſérable eſtant paſſée?

POESIE IV.

QUiconque veut baſtir pour les Siecles ſuivans,
Qu'il ne choiſiſſe point les Monts, ny les Rivages;
Les Monts ſont expoſez aux plus cruels orages;
Et rien n'eſt aſſuré ſur des ſables mouvans.

Conſiderez le ſort de vos Palais ſuperbes;
Regardez leur péril, & vous en retirez:
Leurs nombreux Habitans y ſont moins aſſurez,
Qu'un Pauvre ſous ſon toit fait d'un reſte de gerbes.

Que les Vents animez de contraire fureur,
Troublent en meſme têps, le Ciel, la Terre, & l'Onde;
Il y ſera toûjours en une paix profonde;
Et l'Univers tremblant, il n'aura point de peur.



PROSE V.

MAis puis que je voy que mes raiſons ſont déja quelque impreſſion ſur voſtre eſprit, je croy qu'il eſt neceſſaire de vous appliquer des remedes un peu plus puiſſans. Dites-moy donc ; Quand les Biens de la Fortune ne ſeroient pas périſſables, & ne vous abandonneroient point en un moment, qu'y a-t-il en eux qui vous puiſſe véritablement appartenir, ou qui eſtant conſideré ſans paſſion, ne paroiſſe mépriſable aux yeux de l'Homme ſage ? Les Richeſſes ſont elles précieuſes d'elles-meſmes, ou ſeulement par le profit que vous en retirez ? lequel eſt-ce des deux ? Eſt-ce la nature de l'or, ou ſa quantité qui le rend conſidérable ? Ne ſçavez-vous pas que les richeſſes ſont plus éclatantes en leur profuſion qu'en leur amas ? & que ſi l'avarice de ceux qui les poſſedent les fait haïr, la libéralité les fait aimer ?

S'il eſt vray que ce qui paſſe dans les mains d'un autre, ne demeure plus dans les voſtres, il faut neceſſairement avoüer que

l'argent n'est précieux que lors que par nostre liberalité nous cessons de le posseder: Et si tout ce qu'il y a de richesses dans l'Univers estant réüny sous la puissance d'un seul Homme, l'abondance de celuy-là rendoit tous les autres pauvres ; il faut que le simple son de la voix ait quelque chose de plus considérable que tous les trésors, puis qu'elle peut en un instant remplir les oreilles de plusieurs Personnes assemblées, & que les richesses ne sçauroient passer en mesme temps en diverses mains, si l'on ne les divise en autant de parties qu'il y a de personnes: Ce qui estant fait, il arrive toûjours que ceux qui n'y ont point eü de part demeurent pauvres.

Que ces Richesses donc sont indignes du nom qu'elles portent! & que leur pouvoir est limité! puis qu'elles ne sçauroient appartenir à plusieurs Personnes en mesme temps, & qu'elles ne rendent jamais un particulier heureux, qu'elles ne rendent les autres misérables.

Est-ce l'éclat des Pierres précieuses qui vous charme les yeux ? Ne sçavez-vous pas que s'il y a quelque chose de particulier & d'agreable en leur brillant, il leur appartient, & non pas à vous Et certainement je ne

puis

puis assez m'étonner comment les Hommes les admirent: Car de quelle sorte une chose inanimée, & qui n'a ny distinction ny liaison de membres peut-elle estre estimée d'une Creature animée & raisonnable? Je veux bien qu'elles soient un ouvrage de la main de Dieu, & que dans leurs figures différentes, elles participent un peu de la derniere beauté: Mais neantmoins estant infiniment au dessous de vostre nature, elles ne méritent aucunement vostre admiration. C'est peut-estre la beauté des Campagnes qui vous plaist? Pourquoy non? puis qu'elles composent une partie d'un si bel ouvrage? C'est ainsi que nous considérons quelquefois avec plaisir la face de la Mer, quand elle joüit d'une parfaite tranquillité; que nous admirons le mouvement des Cieux, le cours des Astres, & le changement de la Lune.

Mais estes-vous assez vain pour vous glorifier de ce qui ne vous appartient pas? Ces choses ont-elles rien qui dépende de vous? L'ingénieuse diversité des fleurs que produit le Printemps, contribuë-t-elle rien à vostre beauté? Et les fruits que les Arbres portent en Automne, sont-ils une marque de vostre abondance? Pourquoy vous ré-

joüiſſez-vous de ce que vous ne poſſedez pas ? Et d'où vient que vous embraſſez des biens étrangers, comme ſi le Ciel vous en avoit fait le maiſtre abſolu ? Jamais la Fortune toute-puiſſante qu'elle eſt, ne vous pourra donner ce que la Nature a ſeparé de vous.

Il eſt vray que ce que la Terre produit eſt deſtiné pour la nourriture de ſes habitans ; mais ſi vous voulez vous contenter de ce qui ſuffit à la Nature, c'eſt ſans raiſon que vous luy deſirez l'abondance & les richeſſes, puis qu'elle eſt ſatisfaite de peu, & qu'en l'accablant de choſes ſuperfluës, vous les luy rendez, ou deſagreables, ou perilleuſes.

Vous croyez peut-eſtre que l'éclat, & la pompe des habits donne quelque agrément à ceux qui les portent ; mais pour moy je ne puis rien admirer que la nature de la matiere, ou l'adreſſe de l'Ouvrier. Eſt-ce dans le grand nombre de Serviteurs que vous établiſſez voſtre bonheur ? Mais ne ſçavez-vous pas que s'ils ſont vicieux, vous ne les devez conſiderer que comme une charge pernicieuſe à voſtre Maiſon, & que comme des ennemis domeſtiques qui vous doivent encore eſtre plus redoutables que les étran-

gers ? S'ils ſont vertueux, comment pouvez vous compter entre vos richeſſes une vertu qui ne vous appartient pas ?

C'eſt pourquoy vous voyez clairement que de toutes ces choſes que vous mettez au nombre de vos biens, il n'y en a pas une qui ſoit à vous. Si vous n'y trouvez point de beauté qui doive eſtre l'objet de vos deſirs, quel ſujet avez-vous de vous plaindre de leur perte, ou de vous réjoüir de ce que vous les poſſedez encore ? Si la Nature leur a donné quelque choſe de charmant, que vous importe-t-il ? puis qu'eſtant ſeparées de vos richeſſes, elles ne perdront rien de la beauté qui vous les rend agreables. Elles ne ſont pas précieuſes, parce qu'elles ſont à vous ; mais au contraire vous les avez miſes parmy vos richeſſes, parce qu'elles vous ſembloient précieuſes.

Enfin que prétendez-vous par ce grand éclat de fortune ? Vous voulez ſans doute bannir de chez vous la pauvreté par le moyen de l'abondance : Mais il arrive tout le contraire de ce que vous vous eſtes propoſé, puis qu'en meſme temps que vous augmentez le nombre de vos richeſſes, il faut neceſſairement que pour les conſerver, vous accroiſſiez celuy de vos Domeſtiques ;

de sorte qu'il est tres-véritable que ceux qui possedent beaucoup de choses, manquent de plusieurs choses ; & qu'au contraire ceux qui ne demandent que les choses necessaires à la Nature, n'ont presque besoin de rien, puis que ce qu'ils desirent ne leur peut manquer.

Quoy donc estes-vous si misérable, que n'ayant aucun bien qui vous soit propre, vous soyiez contraint d'établir vostre bonheur en des Richesses que la Nature a tout-à fait éloignées de vous ? Les choses sont-elles aujourd'huy dans une si grande confusion, que l'Homme qui peut estre appellé Divin par l'excellence que la Raison luy donne au dessus de tous les Animaux, s'imagine n'avoir point d'autre éclat, que celuy qu'il croit tirer de la possession d'une chose inanimée ? Tout ce que vous voyez icy bas, est content de ce qu'il a receu du Ciel : & vous que l'Entendement rend si semblable à Dieu mesme, vous empruntez des choses les plus viles & les plus méprisables, dequoy relever vostre nature, qui n'est jamais plus belle, que lors qu'elle ne se pare que de ses propres ornemens.

Vous ne connoissez pas sans doute quelle injure vous faites a celuy qui vous a formé.

Il a voulu que l'Homme ſurpaſſaſt en dignité tout ce qu'il y a de plus noble ſur la Terre, & vous l'abaiſſez au deſſous de ce qu'il y a de plus abject : Car s'il eſt vray que ce qui fait le bien d'une choſe, eſt plus précieux que cette choſe meſme dont il fait le bien ; ne voyez-vous pas que lors que vous mettez ce qu'il y a de plus mépriſable au nombre des biens, vous confeſſez que dans ſa baſſeſſe il mérite encore plus d'eſtime que vous ? Mais ce n'eſt pas ſans ſujet que vous tombez en un aveuglement ſi prodigieux : parce que l'Homme qui s'éleve au deſſus de toutes choſes lors qu'il ſçait ſe connoiſtre, s'abaiſſe au deſſous des Beſtes, lors qu'il ceſſe d'avoir cette connoiſſance. Si les autres Animaux ne ſe connoiſſent pas, c'eſt un defaut de leur nature ; & ſi l'Homme s'ignore ſoy-meſme, c'eſt un effet de ſes vices, & de ſes crimes.

Conſidérez encore l'erreur inſupportable de ceux qui ſe perſuadent avec vous qu'une choſe qui n'a d'elle-meſme aucune beauté peut devenir agreable ſous des ornemens empruntez. Si quelqu'une des choſes qu'on recherche ſi curieuſement a du luſtre & de l'éclat, on luy peut donner les loüanges qu'elle mérite, autant que ſa nature en eſt

capable, mais cela neantmoins n'empesche pas que ce qu'elle couvre avec tant de pompe, ne demeure avec les mesmes defauts, & les mesmes imperfections qu'il avoit aupa-ravant.

Pour moy je soûtiens qu'une chose dont la possession est nuisible, ne doit pas estre mise au rang des biens. Me trompay-je dans mon sentiment? Non, me direz-vous: Or les Richesses ont souvent perdu ceux qui les possedoient; le plus criminel estant aussi le plus ardent à s'emparer des trésors dont les autres joüissent; & s'imaginant que tout l'Or que la Terre cache dans ses entrailles, & toutes les Pierres précieuses que la Mer enferme dans son sein, n'appartiennent qu'à luy seul, comme si tous les autres estoient indignes de les posseder.

Vous donc à qui la mort donne tant d'apréhension, si vous aviez entrepris le voyage de cette vie sans estre chargé d'un si grand nombre de richesses inutiles & superfluës, vous poursuivriez vostre chemin sans crainte, & vous chanteriez en presence des Larrons, sans avoir peur d'estre l'objet de leur avarice. N'ay-je pas à present sujet de m'écrier: O que ce que les Hommes appellent felicité, est indigne de ce nom, puis-

qu'ils ne le peuvent obtenir ſans peine, ny le retenir en aſſurance!

POESIE V.

QU'heureux eſtoit ce Siecle, où la Race mortelle
Vivoit des ſeuls preſens dont la Terre fidelle
Contentoit ſa frugalité!
Où des Cheſnes nombreux la dépoüille aſſurée
Appaiſoit ſa faim, modérée
Par la ſeule néceſſité!

Le luxe qui nous perd, & les molles délices,
La honte de noſtre âge, & la ſource des vices,
Ne corrompoient point les Eſprits;
On ne mélangeoit point les travaux de l'Abeille
Avec la liqueur de la Treille,
Pour luy donner un plus grand prix.

L'Homme ignoroit encor les ouvrages de ſoye:
Par la riche couleur que Sidon nous envoye,
Il n'en changeoit point la blancheur;
Et ne cherchant alors qu'un repos néceſſaire,
Couché ſur la molle fougere,
Il s'endormoit à la fraiſcheur.

Content d'une boiſſon qu'il rencõtroit ſans peine,
Il étanchoit ſa ſoif au bord d'une Fontaine,
Sans autre taſſe que ſa main:
Et lors que la chaleur eſtoit trop violente,
Il trouvoit une Ombre vivante
Sous les feüillages d'un vieux Pin.

Les Forests conservoient leur premiere verdure;
On n'avoit point changé l'ordre de leur nature,
En les exposant sur les flots;
Et Neptune écumant de fureur & de rage,
N'avoit point causé de naufrage
Aux misérables Matelots.

On n'avoit pas formé ces desseins temeraires,
D'envoyer une Flotte aux Terres étrangeres,
Pour en découvrir les trésors:
On n'avoit jamais veu ces merveilles fatales
Que les Ondes Orientales
Exposent sur leurs riches bords.

Tout l'Univers entier n'estoit qu'un heritage;
Les Clairons dont le bruit échauffe le courage,
N'estoient pas alors inventez;
Et la Terre cachoit encore en ses entrailles
Le fer Ministre des Batailles,
Et l'Instrument des Cruautez.

Car helas! quel motif eut fait prendre les armes,
Où l'on n'eust rencontré que des sujets de larmes,
Sans aucun espoir de butin?
Où le Victorieux n'eust eu que l'avantage
D'avoir par un plus grand carnage
Signalé sa brutale main?

Plust à Dieu que les mœurs de ces tẽps desirables
Pûssent enfin revivre en ces temps déplorables
Où triomphe l'iniquité!
Mais le desir d'avoir, qui devore nos ames,
A de plus violentes flammes
Que le Mont Vesuve irrité.

Quiconque

Quiconque le premier tira l'or de la Terre,
Qu'il eust bien mérité que l'éclat du Tonnerre
L'ensevelist sous ses travaux!
Et que pour assouvir sa convoitise infame,
Il eust justement rendu l'ame
Entre les veines des Métaux!

Ces trésors, la matiere, & le sujet des crimes,
Renfermez dans la nuit de leurs profonds abysmes,
Ne paroistroient point à nos yeux:
Le sable couvriroit ces Pierres précieuses,
Qui de peur d'estre dangereuses,
Fuyoient la lumiere des Cieux.

PROSE VI.

MAis que diray-je des Grandeurs & des Dignitez que vous élevez jusques au Ciel sans les connoistre? Quel embrasement du Mont Gibel, & quel Deluge peuvent causer tant de maux qu'un méchant Homme qui les possede? Vos Ancestres qui n'avoient pû souffrir le commandement des Roys, à cause de leur orgueil, ont rejetté pour le mesme sujet celuy des Consuls, sous lesquels ils avoient commencé d'estre libres. S'il arrive quelquefois que les plus grandes Charges soient don-

nées aux Personnes les plus vertueuses, qu'y a-t-il en ces Charges qui nous doive plaire, si ce n'est la probité de ceux qui les exercent? Ainsi vous voyez que la Vertu peut donner de l'éclat aux Dignitez, & que les Dignitez n'en sçauroient donner à la Vertu.

Mais encore quelle est cette puissance à laquelle vous aspirez avec tant d'empressement? Vostre aveuglement est-il si prodigieux, que vous ne connoissiez pas combien vostre ambition est ridicule? N'éclateriez-vous pas de rire, si dans une trouppe de Rats, vous en apperceviez un qui voulust commander aux autres, & qui s'attribuast le mesme empire sur eux que les Hommes veulent s'attribuer sur les Hommes? Cependant vous avez autant de sujet de rire de l'orgueil des plus grands Princes, que vous en auriez de rire de celuy de ces Animaux, puis que toute la puissance des Roys ne s'étend que sur le corps humain, dont la foiblesse est si grande qu'une Araignée luy peut oster la vie; & sur les biens de la fortune qui sont encore plus méprisables que ceux du corps.

Pourra-t-on jamais assujettir un Esprit libre? Aura-t-on assez de force pour troubler sa paix? Et sa constance estant fortifiée par la Raison, ne triomphera-t-elle pas de toutes les menaces?

Un Tyran ayant fait appliquer à la torture un Homme libre, de la bouche duquel il esperoit tirer à force de tourmens la connoissance des complices d'une Conjuration faite contre sa vie; cet Homme genéreux se coupa la langue avec les dents, & la cracha au visage de ce Barbare. Ainsi le supplice que ce Tyran considéroit comme une matiere de sa cruauté, fut le sujet du triomphe de celuy qu'il faisoit tourmenter.

Pouvez-vous faire quelque mal, que vous ne puissiez souffrir d'un autre? Les Hostes de Buzire estoient ses Victimes, & luy-mesme fut celle d'Hercule l'un d'entr'eux. Regulus avoit chargé de chaisnes plusieurs Carthaginois qu'il avoit pris en guerre; & quelque temps apres ceux qu'il avoit vaincus estant victorieux, luy firent sentir la pesanteur des fers dont il les avoit accablez. Estimez-vous donc une Personne puissante, lors qu'elle peut faire endurer aux autres ce qu'elle ne sçauroit éviter elle-mesme?

Si les Dignitez avoient quelque bonté qui leur fust propre & naturelle, elles ne deviendroient jamais le partage des Méchans, puis que les choses opposées ne peuvent avoir de commerce, & que la Nature ne souffre point l'union de deux contraires.

Ainsi comme l'on voit souvent que des Scelerats sont élevez aux grandes Charges, il faut necessairement avoüer que les honneurs n'ont aucun bien solide, puis qu'ils s'abandonnent eux-mesmes aux Personnes vicieuses, & que tous les autres presens de la Fortune ne semblent se vouloir communiquer avec profusion qu'à ceux qui commettent les crimes avec le plus de hardiesse.

Comme vous ne doutez pas que celuy qui a de la force ne soit fort, & que celuy qui a de l'agilité ne soit agile; que la Musique ne fasse les Musiciens, la Medecine les Medecins, & la Rhétorique les Orateurs; parce que chaque chose produisant l'effet qui luy est propre & naturel, ne peut endurer le mélange d'un contraire; Il faut aussi que vous confessiez que l'éclat & la pompe dont un Esprit vain se flate n'ont aucune bonté, puis qu'ils peuvent compatir avec le vice; que la multitude des Richesses ne peut étancher la soif insatiable de l'avarice; que la Puissance ne sçauroit rendre maistre de luy-mesme, celuy que le vice rend esclave de ses Passions; & qu'enfin les Dignitez que l'on donne aux Méchans ne servent qu'à faire voir à tout le monde qu'ils en sont indignes, au lieu qu'elles de-

vroient les en rendre capables, si elles estoient en effet ce qu'elles sont en apparence.

D'où vient donc que vous vous plaisez à donner de si beaux noms à des choses si méprisables, & qui démentent par les effets ces illustres titres dont vous essayez de les relever ? Pourquoy nommez-vous Richesses, Puissance & Dignité, ce qui ne l'est pas ? Enfin je puis dire la mesme chose de tout le reste des Biens de la Fortune, qui n'a rien de souhaitable, & qui puisse mériter la qualité de Bon; puis qu'elle ne favorise pas toûjours les Bons, & qu'elle ne rend pas vertueuses les Personnes ausquelles elle se communique.

POESIE VI.

ROme, quelle fut ta misere!
Et que tu souffris de malheurs
Sous le Prince assassin d'un Frere,
D'une Epouse, & des Sénateurs!
Que ta face fut effroyable,
Lors que ce Tyran détestable
Courant une torche à la main,
(Plaisir digne d'un Parricide)
Comme une cruelle Euménide
Répandit la flamme en ton sein.

Mais que ce Monstre ait pû sans larmes
Découvrir le sein maternel,
Qu'il ait pû censurer ses charmes
D'un œil & lascif & cruel,
Cela semble si peu croyable,
Que quoy qu'on sçache véritable
Ce que l'Histoire nous en dit,
Malgré soy-mesme l'on estime,
Que croire cet énorme crime,
C'est croire un fabuleux récit.

Cependant ce cruel Monarque
Voyoit à ses pieds l'Univers
Gémir sous la honteuse marque
De la pesanteur de ses fers.
Les plus puissans Roys de la Terre
Attendoient la paix, ou la guerre,
De son caprice furieux;
Et s'exposer à luy déplaire,
C'estoit estre aussi téméraire,
Que de s'armer contre les Cieux.

Mais l'éclat de cette puissance
L'a-t-il enfin rendu meilleur?
A-t-il pû bannir l'insolence,
Et la cruauté de son cœur?
Que l'on souffre un dur Esclavage
Sous un Tyran de qui la rage
Aveugle toûjours la raison;
Et dont les Villes alarmées
N'entendent que des Loix armées
De feu, de fer, & de poison!

PROSE VII.

ALors j'intetrompis mon silenre, & je luy dis : Vous sçavez que l'ambition n'a jamais eu d'empire sur mon esprit; mais que j'ay seulement desiré des employs proportionnez à ma vertu, de peur que l'oisiveté n'en affoiblist la vigueur, & que les tenebres n'en obscurcissent la lumiere.

Voila, me répondit la Philosophie, l'unique chose qui puisse charmer les ames naturellement genéreuses, mais qui n'ont pas encore toute la perfection d'une sagesse consommée. L'amour de la gloire les anime en tous leurs desseins, & la passion qu'ils ont de faire éclater les belles actions qu'ils font pour le service de la République, les empesche d'estre contens des exercices d'une vertu cachée. Mais considérez un peu combien ces prétentions ont de foiblesse, & combien ces souhaits sont inutiles & pleins de vanité.

Vous avez appris de l'Astrologie que toute la Terre n'est qu'un point à l'egard du Ciel, & que pour ce sujet on peut juste-

ment dire qu'elle n'a presque point d'étenduë : puis que selon le témoignage de Ptolomée, si l'on divise son Globe en quatre Parties, l'on n'en trouvera qu'une qui soit habitée. Si vous considérez en suite cette derniere partie toute seule ; & si vous examinez curieusement ce que la Mer & ce que les Fleuves occupent, ce que les marescages rendent inaccessibles, & ce que les excessives chaleurs empeschent d'habiter, vous verrez qu'il ne reste presque plus rien pour la demeure de l'Homme.

Estes-vous encore assez aveugle pour desirer apres cela d'étendre vostre renommée ? Et ce petit espace où l'ordre de la Nature vous a resserré, ne doit-il pas vous faire connoistre la vanité de vos prétentions ? Qu'y a-t-il d'éclatant & d'honnorable en une gloire si limitée ? Songez que ce peu de Terre qui vous reste, est la demeure de plusieurs Nations aussi differentes de mœurs que de langage. Considérez que le bruit des belles actions d'une Personne particuliere, ny mesme de tout un Peuple, ne se pourra pas faire entendre au delà des Montagnes & des Mers qui les separent de vous, & que quand mesme il auroit assez de force pour y penétrer, les

Peuples barbares ne ſçauroient comprendre ce qu'on y voudroit publier à voſtre avantage.

Ciceron ne dit-il pas que de ſon temps la gloire de la République ne s'étendoit pas encore au delà du Mont Caucaſe, quoy que l'Empire Romain fuſt alors en ſon plus plus grand éclat, & que les Parthes & les autres Nations voiſines en redoutaſſent également le bonheur & la puiſſance? Reconnoiſſez-vous, enfin, juſques où peut aller cet honneur pour lequel vous eſtes ſi paſſionné? Devez-vous eſperer que la réputation d'un Citoyen de Rome s'étende plus loin que la gloire de Rome meſme? Et ne ſçavez-vous pas que les Mœurs & les Loix des Peuples ſont ſi contraires, que ce que les uns eſtiment digne de loüange, les autres le jugent digne de ſuplice? En ſorte qu'une Perſonne un peu jalouſe de ſa renommée, ne doit pas deſirer d'eſtre connuë de beaucoup de Nations.

Il faut donc que chacun ſoit content de l'eſtime qu'il a dans ſa Patrie, & que la gloire de ces actions qui ne reſpiroient que l'Immortalité ſoit reſſerrée dans l'étenduë d'une ſeule Province. Mais, helas! pouvez-vous encore vous aſſurer d'un honneur ſi li-

mité, puis que les noms de tant d'Hommes Illustres sont ensevelis dans leurs Tombeaux, faute d'Historiens qui les ayent fait revivre à la Posterité ?

Je veux neantmoins que vous soyiez plus heureux que ces grands Hommes, & que vostre vie serve de matiere aux plus excellens Panegyriques : la suite du temps n'effacera-t-elle jamais leurs Ecrits ? & vostre gloire ne se perdra-t-elle pas avec les loüanges qu'ils vous auront données ? Cependant vous avez assez de vanité pour prétendre d'immortaliser vostre mémoire. Si vous considérez sérieusement ce que c'est que l'Eternité, vous verrez que vous n'avez pas sujet de vous réjoüir de la durée de vostre réputation. Un moment a quelque proportion avec dix mille ans, parce que la durée de l'un & de l'autre est finie. Mais si vous comparez l'étenduë de vostre Gloire avec l'Eternité, vous n'en trouverez aucune, parce que l'une a des limites, & que l'autre n'en a point ; & ainsi cette réputation qui devoit triompher de tant de Siecles, ne mérite pas seulement d'estre mise au nombre des Estres.

Vous ne pouvez neantmoins estre encore satisfait du témoignage de vostre conscience:

Vous ne sçauriez embrasser la vertu, si vous n'estes avec des Personnes qui la publient, & toute vostre sagesse dépend de l'applaudissement d'un Peuple dont vous attendez vostre récompense. On s'est autrefois plaisamment raillé de cette vanité ridicule.

Un Homme se trouvant un jour avec un autre qui prenoit la qualité de Philosophe sans en faire les actions, il le chargea d'opprobres, & luy dit en suite qu'il alloit connoistre s'il estoit véritablement Philosophe, par la patience qu'il témoigneroit à souffrir ses injures. Celuy-cy dissimulant sa passion, luy laissa dire tout ce qu'il voulut; Et comme l'autre eut finy ses invectives, il luy demanda d'un air dédaigneux, & comme s'il eust eu beaucoup d'avantage sur son adversaire: Hé bien connoissez-vous à present que je suis Philosophe? Aussi-tost l'autre luy repartit froidement; *Ie l'eusse crû, si vous n'eussiez rien dit.*

Pourquoy donc ceux qui veulent établir la véritable gloire dans la vertu, se mettroient-ils en peine de l'estime qu'on aura d'eux apres leur mort? Si les Hommes ne vivent plus en aucune partie d'eux-mesmes lors qu'ils ont rendu l'ame, ils n'ont que faire d'honneurs, puis que ce qui n'est plus,

n'en peut plus recevoir. Mais si, comme sa Raison nous le fait connoistre, l'Esprit estant délivré de la prison du corps retourne au lieu de son origine, si ses démerites ne l'en empeschent, ne sera-t-il pas assez content de la connoissance qu'il aura de sa propre beatitude? & ne méprisera-t-il pas toutes les choses de la Terre, dont il est bien-aise d'estre dégagé?

POESIE VII.

Quiconque trop jaloux de vivre en la mémoire
De la Posterité,
S'efforce d'établir une solide Gloire
Sur une vanité:

Qu'il considére un peu cette grande étenduë
De la Masse des Cieux;
Et quand leur vaste tour aura lassé sa veuë,
Qu'il baisse icy les yeux.

Alors il rougira de cette folle envie,
Et de l'ambition
Qu'il avoit d'augmenter au dela de sa vie
Sa réputation.

Orgueilleux, qui croyez sur vostre Sépulture
Vous dresser des Autels,
Qui vous peut exempter des Loix de la Nature
Qui vous a faits Mortels?

Quand on verroit par tout l'Eloquence animée
A chanter vos Exploits;
Quand en vostre faveur la promte Renommée
Pousseroit ses cent voix.

Quãd les superbes Nõs que prenẽt les Monarques
Enfleroient vostre orgüeil,
Pourriez-vous rien garder de ces illustres marques
En l'ombre du Cercüeil?

La Mort n'a point d'égard à la pompe guerriere
Qui suit les Empereurs;
Et son bras les réduit aussi-bien en poussiere,
Comme les Laboureurs.

Où pourra-t-on trouver les Os de ce grãd Homme,
Dont la fidélité
Parut si redoutable à l'Ennemy que Rome
Avoit tant redouté?

Où sont tãt de Héros assez vains pour prétendre
Un immortel renom?
Et qui pourra montrer où repose la Cendre
De Brute, & de Caton?

On voit sur leurs Tõbeaux deux ou trois Caracteres
Déja presque effacez,
Qui nous montrent plutost leurs présentes miseres,
Que leurs travaux passez.

Sur leurs Marbres rompus on peut encore lire
Quelques Titres pompeux:
Mais quand on les a leûs, n'a-t-on pas droit de dire
Qu'il ne reste rien d'eux?

Il faut donc confesser qu'avecque cette gloire
Vous estes inconnus,
Et que vous ne vivez en aucune mémoire,
Quand vous ne vivez plus.

Mais si vous prétendez par une estime vaine
Braver les Loix du Sort;
Quand elle périra, vous souffrirez la peine
D'une seconde mort.

PROSE VIII.

MAis afin que vous n'estimiez pas que mon discours soit un effet de ma passion, & que je sois portée d'une haine irréconciliable contre la Fortune, je veux aussi-bien montrer ses avantages, comme j'ay fait voir ses defauts. Quoy qu'elle soit ordinairement trompeuse, elle ne laisse pas d'estre quelquefois obligeante; & c'est quand elle s'ouvre à tout le monde, qu'elle oste le masque dont elle cachoit son visage, & que contre sa coustume elle veut

paroiſtre ce qu'elle eſt. Vous ne comprenez peut-eſtre pas bien le ſens de mon diſcours: C'eſt une choſe étrange, que l'extréme deſir que j'ay de me faire entendre, m'empeſche d'exprimer ma penſée. La voicy neantmoins le plus clairement qu'il m'eſt poſſible.

J'eſtime que la mauvaiſe fortune eſt plus utile que celle qu'on nomme favorabe; car celle-cy vous trompe ſous les fauſſes apparences du bien qu'elle vous promet, & celle-là vous découvre la verité quand elle vous fait voir ſon inconſtance: l'une vous aveugle comme elle, & l'autre vous éclaire par ſes inſtructions: Celle-cy vous oſte l'uſage de la Raiſon par les charmes dont elle ſe ſert pour vous faire aimer un bonheur imaginaire; & celle-là vons le rend, par l'expérience ſolide d'un malheur véritable. Ainſi vous voyez l'une toûjours pleine de vanité, toûjours incertaine, & toujours aveugle en la connoiſſance d'elle-meſme; & l'autre au contraire toûjours moderée, toûjours égale & toûjours prudente par la connoiſſance de ſa foibleſſe. Enfin la bonne fortune détourne les Hommes du chemin de la vertu par la force de ſes enchantemens, & la mauvaiſe les y reconduit par le moyen des adverſitez.

Estimez-vous si peu de chose la faveur que celle que vous appellez severe & farouche vous a faite par le discernement de vos véritables Amis? Ceux qui ne vous suivoient que par intérest, & dont les visages estoient aussi déguisez que les sentimens, se sont retirez avec elle, en sorte que je puis justement dire que la Fortune a pris ses Favoris, & vous a laissé les vostres. Que n'eussiez-vous point donné pour obtenir ce bonheur, lors que vous estiez dans le plus grand éclat, & que vous croyiez estre parfaitement heureux? Cessez donc de chercher un bien que vous possedez, & ne demandez plus les Trésors qu'on vous a ravis, puis que les plus grandes Richesses qu'on puisse acquerir, ce sont les véritables Amis, qui ne vous ont point abandonné dans vostre calamité.



POESIE VIII.

SI l'Univers demeure en une paix profonde
Au milieu du combat de tous les Elémens;
Et si rien n'est changé dans l'ouvrage du Monde
Parmy ces changemens.

Si le Soleil se leve en suite de l'Aurore,
S'il peint de ses rayons le grand voile des Cieux,
Et s'il va tous les soirs au rivage du More
Refermet ses beaux yeux.

Lors que ce clair flambeau nous cache sa lumiere,
Si l'Astre de la Nuit nous éclaire à son tour,
Jusqu'à ce que les feux de son Avantcouriere
Annonçent son retour.

Si des flots de la Mer les montagnes roulantes
N'osent passer les bords marquez par le Seigneur,
Et si l'obstacle seul des Arenes mouvantes
Arreste leur fureur.

C'est le seul effet de l'Amour,
Qui donne la nuit & le jour,
Qui gouverne la Terre & l'Onde,
Qui commande seul dans les Cieux,
Et qui fait ployer tout le Monde
Sous ses efforts victorieux.

S'il abandonnoit une fois
Les Estres soûmis à ses Loix,
Ils détruiroient cette Machine;
Dont par leurs mutuels accords,
Et sous sa conduite divine,
Ils meuvent les secrets ressorts.

Il réunit les volontez
De tant de Peuples indomtez,
Et d'une humeur si diférente:
Il unit par de sacrez nœuds
L'Amant à sa fidelle Amante,
Pour ne faire plus qu'un des deux.

H

Il forme les parfaits Amis
Dont les desirs luy sont soûmis,
Et dont il fait vivre la flamme.
Que l'Homme sera glorieux,
S'il laisse regner en son ame
L'Amour qui regne dans les Cieux!

Fin du Second Livre.





BOËCE.

LIVRE TROISIEME.

PROSE I.

QUAND la Philoſophie eut prononcé ces Vers, je demeuray quelque temps comme immobile. & je me trouvay tellement charmé de leur beauté, qu'il ſembloit que l'étonnement & l'admiration m'euſſent interdit l'uſage de la langue : Neantmoins revenant auſſi-toſt de cet égarement agreable. je m'écriay : Souveraine conſolation des affligez, vous m'avez tellement ſoulagé par l'efficace de vos diſcours, & par l'incomparable douceur de voſtre mélodie, que je m'eſtime maintenant aſſez fort contre toutes les attaques de la Fortune : C'eſt pourquoy non ſeulement je n'apprehende

plus ces remedes violens dont vous m'avez parlé, mais je les demande mesme avec ardeur.

Alors la Philosophie me répondit: Vostre silence, & l'attention avec laquelle vous avez écouté mon Discours me sont un témoignage assuré de ce que vous dites. J'attendois cette heureuse disposition d'esprit, ou plutost je la produisois moy-mesme par l'efficace de mes paroles. Les remedes qui restent ont à la verité quelque chose de piquant & d'amer à la bouche; mais ils sont extrémement bons à l'estomach. Comment pourriez-vous modérer l'excez de vostre ardeur & de vostre ravissement, si vous sçaviez où je prétens vous conduire, puis que vous faites déja paroistre une si grande passion pour la suite de mon Discours?

Je veux vous mener à la véritable felicité dont vostre esprit s'est déja formé quelque idée; mais de laquelle cependant il n'a pas encore pû concevoir clairement la nature, à cause que se tournant vers les especes sensibles, il s'est facilement égaré dans la confusion de tant d'objets: Mais j'essayeray de vous tracer auparavant un portrait de la fausse Beatitude, afin que lors que vous

l'aurez bien considérée, vous puissiez avec plus de facilité reconnoistre la véritable, quand vous tournerez les yeux vers elle.

POESIE I.

L'On n'ensemence point les Champs
Qu'apres que les Coutres tranchans
Ont coupé les mauvaises herbes,
Afin qu'ils rendent en saison,
Par un nombreux amas de Gerbes,
Une plus heureuse Moisson.

La face tranquille des flots
Paroist plus belle aux Matelots
Apres une grande tourmente;
Et la sombre horreur de la nuit,
Ne sert qu'à rendre plus brillante
La clarté du jour qui la suit.

Que vostre cœur rompe les nœuds
D'un engagement malheureux
A des Biens faux & périssables;
Et libre de tous ses liens,
Il trouvera plus agreable
Les vrais & les solides Biens.

PROSE II.

ALors ayant tenu les yeux quelque temps baissez, & s'estant toute recüeillie en elle-mesme, elle poursuivit ainsi son discours.

Les Hommes choisissent à la verité des chemins diférens, selon la diversité de leurs inclinations & de leurs desseins; mais ils cherchent tous une mesme chose, & ils se proposent une mesme fin, à sçavoir la Beatitude: Or la Beatitude est un Bien dont la possession ne nous laisse plus rien à desirer, un Bien qu'on doit nommer la source de tout Bien, & qui ne sçauroit mériter ce titre sans comprendre tous les autres Biens, puis que s'il ne les comprenoit pas tous, on auroit encore quelque chose à souhaiter en le possedant; Il est donc certain, que *la Beatitude est un estat parfait dans lequel tous les Biens se rencontrent en un mesme temps.*

C'est elle, comme nous avons dit, que tous les Hommes s'efforcent d'acquerir par des moyens differens, parce qu'ils ont

un desir naturel du véritable Bien, & que s'ils ne l'obtiennent pas, cela vient de l'erreur de leur entendement, qui ne pouvant discerner le vray bien d'avec le faux bien, les détourne du bon chemin, & les fait égarer dans la poursuite de la Beatitude.

Quelques-uns se persuadant que la véritable felicité consiste à ne manquer de rien, taschent d'amasser de grandes richesses: Les autres s'imaginant que ce qui mérite le plus de respect est le plus digne de ce nom, s'efforcent d'obtenir les plus belles Charges, afin d'estre honorez de leurs Citoyens. Il y en a qui mettent le souverain Bien dans la souveraine Puissance, & qui veulent pour ce sujet, ou commander eux-mesmes, ou s'acquérir au moins la faveur de ceux qui commandent. Pour ceux qui le croyent trouver dans la Gloire, ils travaillent à devenir Illustres dans les employs de la Paix ou de la Guerre. La pluspart des Hommes se figurant qu'il n'y a point de bonheur que dans les plaisirs, établissent leur unique Beatitude dans la volupté. Nous en voyons, enfin, dont l'inclination se porte en mesme temps à la recherche de tous ces Biens, pour faire servir les uns à la joüissance des autres; ensorte qu'ils desirent les richesses pour la

puiſſance & pour les plaiſirs, ou la puiſſance pour les richeſſes & pour la gloire qu'ils eſperent en recevoir.

Ces choſes donc ſont le ſeul objet de tous les vœux des Hommes, & l'unique fin de leurs actions. Ils aſpirent à tout ce qui leur paroiſt éclatant. Ils briguent la faveur d'un Peuple, parce qu'elle leur ſemble honorable ; & ils deſirent d'avoir une Femme & des Enfans, parce qu'ils eſperent vivre en ſuite plus contens. Quant à l'étroite union qui ſe rencontre entre les Amis, c'eſt une choſe ſi ſainte & ſi ſacrée qu'on ne la doit pas conſiderer comme un Bien de la Fortune, mais comme un partage de la vertu. Tout le reſte ſe fait, ou pour la puiſſance, ou pour la volupté.

Nous pouvons auſſi rapporter les perfections du corps à ces meſmes Biens, puis que la force & la grandeur ſervent à la puiſſance d'une Perſonne ; que la viteſſe & la beauté peuvent contribuer à ſa gloire, & que la ſanté luy promet une longue joüiſſance de ſes plaiſirs. Ainſi la ſeule Beatitude eſt la fin des prétentions de l'Homme, puis que ce qu'on deſire par deſſus toutes choſes, doit neceſſairement eſtre eſtimé le ſouverain Bien, & que le ſouverain Bien n'eſt

n'est autre chose, que la Beatitude que chacun établit en ce qu'il souhaite le plus.

Vous avez donc devant les yeux une Image de la felicité du monde, quand vous vous representez les Richesses, les Honneurs, la Puissance, la Gloire & la Volupté.

Le Philosophe Epicure ne considérant que cette sorte de Biens, s'est imaginé que la Volupté seule faisoit la souveraine Beatitude, à cause que tous les autres Biens ne servent qu'à donner du plaisir, & du contentement à celuy qui les possede.

Je reviens aux diverses opinions des Hommes, qui s'occupent tous à la recherche de la Beatitude, mais avec tant d'aveuglement & de confusion, qu'ils ressemblent à ces Personnes yvres, qui ne sçavent par quel endroit elles doivent retourner en leur logis.

Croyez-vous que ceux-là se trompent qui taschent de n'avoir besoin d'aucune chose? Non sans doute, puis que la Beatitude n'est jamais parfaite, que dans l'abondance de toutes sortes de Biens ; & que l'Homme n'est pleinement heureux, que lors qu'il se peut passer des choses étrangeres, & qu'il trouve dans luy-mesme ce qui luy doit suffire.

Estimez-vous que ceux qui croyent que ce qui est le meilleur, est aussi le plus digne de respect, ayent des sentimens qui ne soient pas conformes à la verité? Non sans doute, vous estes trop éclairé pour avoir cette pensée, puis qu'il est vray que ce que tous les Hommes s'efforcent d'acquerir ne peut-estre vil & méprisable. La Puissance ne doit-elle pas aussi estre mise au nombre des Biens? Pourquoy non? puis qu'on ne sçauroit accuser de foiblesse & d'infirmité la chose du monde la plus forte, & la plus puissante. Enfin la Gloire vous semble-elle digne de mépris? Pour moy c'est ce que je ne puis me persuader, d'autant qu'une chose ne peut estre excellente, qu'elle ne soit en mesme temps glorieuse.

Que me sert-il de vous dire que la Beatitude n'a point de tristesse, & d'inquietude? qu'elle n'est point sujette aux atteintes de la Douleur, & qu'elle ne peut ressentir aucune peine? puis que mesme les moindres Biens ne peuvent compatir avec les moindres maux, & que ceux qui les possedent n'y prétendent autre chose que le contentement & le plaisir. C'est pour posseder tous ces Biens dont je viens de vous parler, que les Hommes aspirent à la joüissance de la Beatitude;

& je puis justement dire, qu'ils ne desireroient jamais les Richesses, les Voluptez & la Puissance, s'ils n'esperoient y trouver l'abondance, le contentement & la Gloire.

C'est donc le Souverain Bien que tous les Hommes s'efforcent d'obtenir en tant de diverses manieres: En quoy l'on peut reconnoistre la force & la puissance de la Nature qui leur fait choisir une mesme fin, quoy qu'ils en ayent des opinions si differentes, & qu'ils la considérent d'une façon si contraire.

POESIE II.



QUe ma voix se joigne à ma Lyre,
Et que dans la pompe des Vers
Elle fasse voir quel empire
La Nature a sur l'Univers;
Quelle force, & quelle puissance
Le retient sous l'obeïssance
De ses inviolables Loix;
Et par quels attraits invisibles
Les choses les plus insensibles
Semblent sensibles à sa voix.

Que d'une chaiſne précieuſe
On charge un genéreux Lion
Surpris en quelque Grotte affreuſe
Ou de l'Oſſe, ou du Pélion.
Qu'il mange en la main de ſon Maiſtre;
Qu'il ſe puiſſe aſſez méconnoiſtre
Pour trembler à ſon ſeul aſpect;
Et qu'au plus fort de ſa colere,
La voix d'un Homme teméraire
Le contienne dans le reſpect.

Si dans la ſoif la plus ardente
Du ſang les appas deſirez,
Paſſent de ſa gueule fumante
Juſqu'à ſes poulmons alterez;
Il rappelle enfin ſa nature,
Et reprenant avecque uſure
Sa premiere férocité,
Il rompt la chaiſne qui l'oprime,
Et fait ſa premiere victime
De celuy qui l'avoit domté.

L'Oiſeau renfermé dans la Cage,
Ne dit plus ces douces Chanſons
Que devant ſon triſte eſclavage
Il repétoit ſur les Buiſſons.
Si par ſes petites feneſtres
Il entrevoit les Lieux champeſtres
Qu'on l'a contraint d'abandonner,
Il regrette ſa ſolitude,
Et toûjours dans l'inquiétude
Il deſire d'y retourner.

L'Arbre dont une main nerveuſe
Courboit les rameaux glorieux,
D'une promptitude orgueilleuſe
Redreſſe ſon faix vers les Cieux.
Le Tage reçoit en ſon Onde
Le grand Luminaire du Monde,
Lors que ſon cours ſemble achevé;
Mais le Gange qui l'a veu naiſtre,
Chaque matin le voit paroiſtre
Au meſme endroit qu'il s'eſt levé.

Ainſy la Nature agiſſante
Rappelle chaque choſe à ſoy
Par une Loy douce & preſſante
Qui ne ſouffre point d'autre Loy.
Tout par la Sageſſe Divine
Retourne vers ſon origine
Comme vers ſon unique fin;
Et rien ne peut eſtre durable,
Qu'il ne ſuive l'ordre admirable
Qu'établit ſa puiſſante Main.

PROSE III.

C'Eſt ainſi qu'ayant toutes vos penſées ſi fortement attachées aux choſes de la Terre, vous ſongez à voſtre Principe, quoy que vous en ayiez une idée tres-imparfaite,

& que vous regardez des yeux de l'Esprit, cette véritable fin de la Beatitude, mais avec une telle obscurité, que lors que l'inclination naturelle vous porte à sa recherche, vostre erreur, & vostre aveuglement vous en détournent.

Considerez si les Hommes peuvent jamais parvenir à la fin qu'ils se proposent par les moyens dont ils se servent pour acquerir la felicité. Si les Honneurs, les Richesses & les Plaisirs vous mettoient en un estat où rien ne vous pust manquer, je serois contrainte d'avoüer que leur joüissance rendroit heureux celuy qui les posséderoit; mais s'ils ne peuvent donner ce qu'on se promet d'eux, & s'ils manquent de beaucoup de choses, ne faut-il pas confesser qu'ils n'ont qu'une fausse apparence de Beatitude?

Je m'adresse donc premierement à vous qui possediez tant de Richesses il y a si peu de temps. Vos Trésors immenses ont-ils rendu vostre Esprit insensible à toutes les injures qu'on vous a pû faire? Je ne me souviens pas, luy dis-je, de l'avoir jamais eu tellement libre, qu'il ait esté tout-à-fait exempt de tristesse & d'inquietude. N'est-ce point, adjoûta-t-elle, ou parce que vous

n'aviez pas ce que vous desiriez, ou parce que vous aviez ce que vous ne desiriez pas? Je luy confessay que c'estoit ce qui m'avoit empesché jusques alors d'estre parfaitement content. Vous souhaitiez donc, me repartit-elle, la presence d'une chose, & vous demandiez l'absence d'une autre? Celuy qui desire une chose, manque assurément de ce qu'il desire, & par conséquent n'a pas en luy-mesme tout ce qui luy peut suffire. Ainsi vous éprouviez ce mesme defaut au milieu de tant de Biens, & vous deviez reconnoistre que les Richesses ne vous empeschoient pas d'estre Pauvre, & qu'elles ne vous donnoient en aucune maniere ce qui vous estoit necessaire pour estre content.

J'adjoûte encore une raison que j'estime bien digne d'estre considerée; c'est que l'argent ne se peut conserver de soy-mesme entre les mains de celuy qui le possede, & qu'il luy peut estre osté par une violence étrangere. L'expérience nous apprend tous les jours que le plus fort le ravit au plus foible, & le Barreau retentit continuellement des plaintes de ceux qui redemandent ce qu'on leur a pris ou par violence, ou par artifice.

Puis que vous n'ignorez pas cette verité, vous devez aussi reconnoistre, que celuy qui aura de l'argent aura besoin de secours pour le conserver, & que ce mesme secours ne luy seroit pas necessaire, s'il ne possedoit point une chose périssable. Il arrive donc par là une chose toute contraire aux prétentions des Hommes, d'autant que les Richesses qui les devoient mettre en un estat auquel ils n'auroient besoin de Personne, les obligent à se servir de tout le monde.

Mais encore de quelle maniere vous persuadez vous que les Richesses vous sont avantageuses? Est-ce que celuy qui les possede ne sçauroit avoir faim? Est-ce que la soif ne le sçauroit attaquer? Est-ce que ses membres sont insensibles à la rigueur du froid? Non, me direz-vous; mais il a moyen de remedier à tous ces maux. Hé quoy ne voyez-vous pas que les remedes sont propres à diminuer la pauvreté, non pas à l'éloigner tout-à-fait de vous, puis que cette misérable qui demande sans cesse & qui a toûjours la bouche ouverte pour recevoir quelque nourriture, ne vous abandonneroit pas quand il arriveroit mesme que vous l'auriez pû rassasier.

Je ne dis pas que la Nature se contente

de peu de chose, & que l'avarice n'en a jamais assez: Je vous demande seulement pourquoy vous estimez que les Richesses puissent causer l'abondance, puis qu'au lieu de bannir la necessité, ce sont elles qui la produisent & qui l'entretiennent.

POESIE III.

QUand le Palais d'un Homme avare
Seroit plein de montagnes d'or,
Et quand ce que l'Herme a de rare
Couleroit à grands flots en son vaste trésor;
Quand tous les Diamans que l'Inde nous envoye,
De ses avides mains pourroient estre la proye;
Quãd plus de mille Bœufs cultiveroiẽt ses champs,
Les chagrins de son cœur seroient inséparables;
Et quand il finiroit ses ans,
Il n'emporteroit rien des choses périssables.

PROSE IV.

QUoy que les Charges semblent rendre dignes d'honneur & de respect ceux qui les exerçent, ont-elles assez de force pour faire entrer les vertus dans leur esprit,

& pour en bannir en mesme temps les vices? Non sans doute, puis que les Dignitez au lieu d'étouffer l'iniquité luy servent de matiere, & la font éclater aux yeux de tout le monde: d'où vient que nous nous plaignons de les voir si souvent entre les mains des plus criminels, & que l'ingénieux Catulle se raille plaisamment de Nonius, quoy qu'il possedast l'une des premieres Charges de la République.

Voyez-vous comment les Charges deshonorent les Hommes vicieux? puis qu'elles font paroistre au jour leur infamie, qu'une vie particuliere auroit ensevelie dans les tenebres: Et vous-mesme n'avez-vous pas mieux aimé l'estat misérable où la cruauté vous a réduit, que le partage de la Dignité Consulaire avec Decoratus que vous reconnoissiez pour un Délateur & pour un Bouffon?

Il est impossible que celuy que nous jugeons indigne de l'honneur qu'il possede, soit digne de respect en considération simplement de cette joüissance: Mais au contraire si vous voyiez un Homme sage, pourriez-vous bien croire qu'il ne mérite pas du respect, & que c'est injustement qu'il joüit de la sagesse que vous reconnoissez en luy?

Non sans doute, parce que la vertu a une excellence qui luy est naturelle, & qu'elle communique aussi-tost à ceux avec lesquels elle contracte une étroite alliance. Ainsi donc les honneurs populaires produisant un effet bien diférent de celuy-là, ne faut-il pas avoüer qu'ils n'ont point d'avantage qui leur soit propre?

Vous devez ensuite considérer qu'une chose est d'autant plus vile, qu'il y a plus de Personnes qui la méprisent justement; & que comme les Charges exposent les Méchans aux yeux de plus de monde, sans les faire davantage estimer, elles les rendent aussi necessairement plus méprisables : ce qu'elles ne font pas impunément, puis que les Méchans leur rendent la pareille, & qu'ils leur communiquent leur honte & leur infamie. Mais afin que vous reconnoissiez encore plus clairement que ces Grandeurs imaginaires n'impriment point sur nous le caractere d'un véritable respect, faites avec moy cette reflexion.

Si quelqu'un apres avoir exercé plusieurs fois le Consulat, se trouvoit parmy les Barbares, en seroit-il plus honnoré d'eux? Il est certain que si l'estime estoit un avantage qui fut naturel aux Dignitez, elles se se-

roient adorer au milieu des Nations les plus sauvages, de mesme que le Feu dans quelque endroit de la Terre qu'il soit, fait toûjours ressentir sa chaleur, comme une qualité qui n'est point distinguée de son essence. Mais comme cette vertu ne leur est pas propre, & qu'elles ne la reçoivent que de la seule opinion des Hommes, elles perdent ce grand éclat qu'elles avoient aussi-tost que ceux qui les possedent arrivent parmy des Peuples qui ne les considérent pas comme des honneurs.

Voila le sort que les Dignitez éprouvent chez les Etrangers. En expérimentent-elles un plus doux au lieu mesme où elles ont pris naissance? & l'estime qu'on en faisoit auparavant ne s'y change-t-elle jamais en mépris?

La Préfecture estoit autrefois l'une des principales Charges de l'Empire, & ce n'est plus aujourd'huy qu'un nom sans puissance, qu'on entretient odieusement du revenu des Senateurs. Si l'on donnoit à quelqu'un la Commission d'amasser des Bleds pour la nourriture du Peuple, on croyoit luy déferer un honneur des plus considérables; & dans le temps où nous sommes, il n'y a rien de moins estimé. Cela prouve clairement ce

que je viens de dire, à sçavoir, que ce qui n'a point de gloire & de beauté qui luy soit essentielle, reçoit son éclat de l'opinion des Hommes, & le perd aussi-tost qu'ils changent de sentimens.

Si les Dignitez donc ne vous peuvent d'elles mesmes rendre recommandables ; si le commerce ordinaire qu'elles ont avec les Méchans les avilit ; si la difference des temps en ternit le lustre ; Enfin si leur orgueilleuse pompe devient la fable & la raillerie des Nations, qu'ont-elles de si desirable ? & comment vous peuvent-elles donner une beauté qu'elles n'ont pas elles-mesmes ?

POESIE IV.

L'Eclat de la Pourpre Royale,
Ny les Diamans précieux,
Ne peuvent cacher à nos yeux
Une humeur lascive & brutale.
Néron dans ce lustre emprunté
Fit détester sa cruauté
A toute la Terre asservie ;
Et ce vain appas de l'orgueil,
Apres son exécrable vie,
Ne le suivit point au Cercueil,

Des Serfs retirez des entraves,
Estoient sous luy maistres des Loix:
Un Sénat composé de Roys,
Ne jugeoit qu'avec des Esclaves.
Celuy dont la juste raison
Se voudra faire une leçon
De cet exemple remarquable,
Comment croira-t-il que l'honneur
Reçeu des mains d'un Misérable,
Soit la source de son bonheur?

PROSE V.

LA Dignité Royale, & l'amitié des Roys, pourroient rendre un Homme puissant, pourveu que cette fidelité durât toûjours. Mais nous n'avons que trop d'exemples du contraire, & dans les Siecles passez, & dans le Siecle present, où nous apprenons la chûte de tant de Princes qui sont tombez du plus haut de la Fortune, dans la derniere bassesse de la misere; ce qui m'oblige de dire que cette puissance est bien peu considérable, puis qu'elle n'a pas assez de force pour se conserver elle-mesme.

Si vous me dites que l'authorité d'un Monarque est la source de son bonheur,

vous m'avoüerez aussi qu'elle est l'origine de son infortune. Quelque vaste que soit l'étenduë d'un Empire, il y aura toûjonrs beaucoup de Nations, où les plus grands Roys n'auront aucun pouvoir; & du costé que leur manquera cette puissance qui semble les rendre heureux, la foiblesse qui fait les misérables se fera aussi-tost paroistre.

Ainsi la condition des Roys est plus sujete aux calamitez, que celle du reste des Hommes. C'est ce que nous a declaré un Tyran, qui n'avoit que trop éprouvé l'estat déplorable où les Princes sont réduits, lors que voulant faire voir que la crainte & le péril sont inséparables de la Pourpre & du Diadême, il representa la misere des Roys par l'appréhension d'un de ses Favoris, sur la teste duquel pendoit une Epée nuë, dont la moindre agitation luy pouvoit oster la vie.

Quelle est donc cette puissance qui n'est pas assez vigoureuse pour soûtenir les attaques de l'inquiétude, & pour se garentir des éguillons de la peur? Les Princes voudroient vivre en assurance, mais ils ne le peuvent; & cependant quoy que leurs desirs inutiles leurs doivent faire connoistre leur foiblesse, ils tirent encore de la vanité de leur grandeur apparente! Quel sujet a-t-on d'esti-

mer puiſſant celuy qui veut une choſe, & qui ne la ſçauroit obtenir, qui n'eſt pas en ſeûreté s'il n'a des Gardes autour de ſa Perſonne, qui craint tous ceux qui le craignent, & qui n'eſt redoutable que par la force de ceux qui le ſervent?

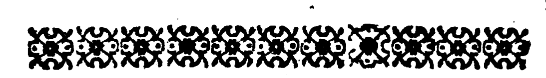
Mais que diray-je des Favoris des Roys, apres que j'ay fait voir l'impuiſſance des Roys meſmes, à qui la Dignité Royale eſt ſi ſouvent funeſte, les accablant de ſon poids lors qu'elle demeure en ſon entier, & les envelopant en ſes ruines lors qu'elle eſt détruite? Toute la grace que Néron fit à Séneque, fut de luy laiſſer le choix de ſa mort. Le jeune Antonin fit tuer par les Soldats, Papinien qui leur avoit ſi longtemps commandé, & que la faveur de Severe avoit rendu le plus puiſſant de la Cour: Il eſt vray que l'un & l'autre avoit deſſein de quitter ſes Charges, & que meſme Séneque avoit offert toutes ſes Richeſſes à Néron, afin de vivre en repos: Mais eſtant tous deux emportez par le torrent du malheur, & par la peſanteur de leurs propres Dignitez, ils n'eurent pas le loiſir d'executer ce qu'ils avoient prémedité avec tant de ſageſſe.

Quelle eſt donc cette Puiſſance qui donne de la terreur à ceux qui la poſſedent? qui

vous

vous empesche de vivre en seûreté lors que vous la voulez conserver, & dont vous ne pouvez vous défaire quand vous le desirez?

Peut-estre que vous esperez tirer quelque secours de ceux que la Fortune, & non pas la Vertu solide a fait vos Amis; mais c'est en vain, parce que celuy qui vous a paru fidelle dans la prosperité, deviendra vostre Ennemy dans l'adversité; ce que vous devez regarder comme le plus grand de tous les malheurs, puis qu'il n'y a rien de si dangereux qu'un Adversaire qui converse familierement avec vous, & qui couvre sa haine du voile de l'amitié.



POESIE V.



QUe celuy qui desire avoir
Un solide & juste pouvoir,
Domte des Passions la brutale insolence;
Et qu'il forme en luy-mesme un dessein genéreux
De jamais ne ployer sous le joug malheureux
D'une injuste concupiscence.

Que l'Inde roule sous vos Loix;
Que Thule jointe à vos exploits,
En tous ses Bords captifs vous rende obeïssance.
Au milieu de l'éclat d'une telle grandeur,
Ne pouvoir pas bannir les soucis, & la peur,
Ce n'est pas avoir de puissance.

PROSE VI.

POur le regard de la Gloire, helas! qu'elle trompe & qu'elle des-honore souvent ceux qui croyent en retirer le plus d'avantage! C'est pourquoy le Tragique a raison de s'écrier par la bouche d'Andromaque,

O Gloire, dont l'éclat charme les yeux des Hommes,
Que souvent tu nous fais plus grands que nous ne sommes!

Car plusieurs ont-ils pas acquis beaucoup d'estime par les acclamations d'un Peuple ignorant? ce qui doit estre sans doute consideré comme la derniere des infamies, parce qu'il faut necessairement que ceux qu'on loüe, ou par erreur, ou par complaisance, rougissent des fausses loüanges qu'on leur

donne, puis que celles-mesmes qu'on reçoit avec justice sont tout-à-fait inutiles à l'Homme sage, qui ne mesure point la grandeur de sa felicité par celle de l'estime d'un Peuple aveugle, mais par le véritable témoignage de sa propre conscience. Si vous jugez que ce soit une chose honorable, que d'avoir étendu la gloire de vostre Nom, il faut aussi que vous accordiez que de ne l'avoir pas fait, c'est une chose honteuse. Ainsi comme le bruit des actions d'un seul Homme ne peut pas se faire entendre par toutes les Nations, il arrive que celuy que vous estimez heureux par une gloire apparente qu'il s'est acquise dans sa Patrie, est méprisé des Peuples qui vous sont voisins.

Apres tout, la faveur d'un Peuple est si peu de chose, qu'elle ne mérite pas seulement d'estre considerée, ne procédant point d'un jugement équitable, & ne durant que fort peu d'années. Quant à la Noblesse, qui peut ignorer combien c'est une chose vaine & méprisable ? puis qu'elle n'a point d'éclat qui luy soit propre, & qu'elle n'est rien qu'une loüange que nos Ancestres ont acquise par leurs belles actions.

S'il est donc vray qu'on ne peut devenir illustre que par sa propre recommandation,

il faut necessairement que ceux dont ou publie les beaux faits en reçoivent toute la gloire sans la communiquer à leur Posterité: C'est pourquoy si vous n'estes recommandable de vous-mesme, vous ne le serez jamais par les vertus d'un autre. S'il y a neantmoins quelque chose qu'on doive priser dans la Noblesse, je croy que c'est l'étroite obligation qu'elle laisse aux Personnes Nobles de ne point dégenerer de la vertu de leurs Ancestres.

POESIE VI.

LA naissance en tous est égale;
Et quoy que l'orgueil nous étale
Dans le Berceau des Empereurs,
Leur pompe n'est qu'une chimere,
Ils sont égaux aux Laboureurs,
Puis que les Hommes n'ont qu'un Pere.

C'est luy qui régit la Nature,
Laissant en chaque Creature
Des marques d'un soin sans pareil:
C'est luy qui fait luire la Lune,
Et qui fait briller le Soleil
Par sa Providence commune.

Luy ſeul nous fait ce que nous ſommes,
Il donne à la Terre des Hommes,
Et des Aſtres au Firmament:
Et noſtre Ame toute Divine,
Deſcend par ſon commandement
Dans la Priſon qu'il luy deſtine.

Vous poſſedez donc l'avantage
D'avoir la Nobleſſe en partage
Au moment que vous eſtes nez;
Et ceux qui ſont dans la diſgrace,
Egalent les plus fortunez,
Si l'on conſidere la Race.

Pourquoy tirez-vous voſtre gloire
Des vieux Monumens de l'Hiſtoire,
Par un faux deſir de grandeur?
Qu'allez-vous chercher dans la cendre?
Puis que l'Ame a Dieu pour Auteur,
Que peut-elle encore prétendre?

L'Homme, ſans ſortir de luy-méme,
Trouve la qualité ſupréme
Que Dieu luy donne avec le ſang,
Si par le commerce du vice
Il ne perd cet auguſte rang
Qu'il conſerve dans la Juſtice.



PROSE VII.

QUe diray-je des Voluptez qu'on ne desire qu'avec inquiétude, & qu'on n'obtient qu'avec repentir ? De combien de maladies & de douleurs insupportables, qui sont l'unique fruit des infames débauches, ont-elles coustume d'accabler le corps de ceux qui s'y plongent ? Pour moy je ne comprens pas quel plaisir on peut trouver en une chose où je ne voy que des peines & des supplices ; & je m'asseure que quiconque se voudra souvenir de la fin de ses voluptez, il confessera qu'elles ont autant d'amertumes en leur suite, qu'elles sembloient avoir de douceur en leur commencement. Si leur possession vous pouvoit rendre heureux, il faudroit que les Bestes fussent capables de la Beatitude, aussi bien que les Hommes, puis que toutes leurs inclinations & leurs puissances naturelles se portent à la joüissance de leurs plaisirs. Il est vray qu'une Femme, & des Enfans, peuvent estre un grand sujet de douceur à un Homme sage ; mais il arrive tres-souvent que la Nature

nous donne des Bourreaux, en nous donnant dès Enfans.

Il n'est pas necessaire que je vous prouve cette verité, que vous avez autrefois apprise par vostre propre expérience, & dont vous ressentez encore à present les suites & les effets déplorables par l'amour & par l'appréhension que vous avez pour ceux que le Ciel vous a donnez. Je me contenteray seulement de vous dire avec Euripide, que c'est une heureuse infortune, que de n'avoir point d'Enfans

POESIE VII.

Jamais les Plaisirs périssables
Ne peuvent remplir nos desirs;
Les chagrins, & les déplaisirs,
En sont toûjours inséparables:
Et comme un moment les produit,
Un autre moment les détruit
D'une promptitude pareille;
Leur douceur est pleine de fiel,
Ils portent ainsy que l'Abeille
L'éguillon caché sous le miel.



PROSE VIII.

IL ne faut donc plus douter que ces chemins qui semblent vous mener à la Beatitude, ne vous en détournent, & qu'ils ne peuvent vous conduire au lieu que vous vous estiez promis : Je veux vous faire connoistre en peu de paroles combien de maux & de difficultez on y rencontre. Voulez-vous avoir des Richesses ? il faut que vous les ravissiez à celuy qui les possede : Desirez-vous des Dignitez ? vous ne les pouvez obtenir qu'en vous soûmettant à des prieres honteuses envers celuy qui les donne. Ainsi lors que vous prétendez estre au dessus des autres par la joüissance des honneurs, vous vous abbaissez au dessous de tout le monde en les demandant. Souhaitez-vous la Puissance ? vous recherchez d'estre continuellement en danger par la trahison de vos Sujets. Soûpirez-vous apres la Gloire ? vous cessez de vivre en repos, lors que vous commencez de la posseder. Aimez-vous les Voluptez & les Débauches ? vous estes méprisé de tout le monde, lors que vous devenez

venez l'esclave d'une chair fragile & sujete à la pourriture.

Pour le regard de ceux qui font tant d'estime des biens du corps, qu'ils considerent un peu la foiblesse des choses sur lesquelles ils s'appuyent. Surpassez-vous les Elephans en grandeur, les Taureaux en force, & les Tygres en legereté?

N'arrestez plus les yeux sur des choses si basses & si méprisables; mais élevez-les au Ciel, pour en considérer l'étenduë, la vitesse & la solidité, quoy que neantmoins il ne doive pas tant estre le sujet de vostre admiration pour ces belles qualitez, que pour la Providence & pour la Sagesse de celuy qui le gouverne. Quant à la beauté du visage, qu'y trouvez-vous digne de vous? ne s'évanoüit-elle pas aussi-tost qu'elle paroist? & n'est-elle pas semblable à celle des fleurs qui se flétrissent en l'espace d'une journée? Si nous avions, comme dit Aristote, des yeux assez perçans pour penétrer les choses les plus cachées, le corps d'Alcibiade, dont l'extérieur estoit si bien composé nous sembleroit extrémement difforme, pourveu que la subtilité de nostre veuë peust passer jusques au dedans.

Ce n'est donc pas une perfection natu-

relle qui vous fait estimer beau ; mais c'est la foiblesse des yeux qui vous regardent. Je vous permets toutesfois de priser infiniment tous ces Biens, pourveu que vous reconnoissiez que ce que vous admirez peut estre aneanty par une fiévre de trois jours: Ainsi je puis justement conclure de ce que je viens de dire, qu'une chose qui vous promet ce qu'elle ne vous sçauroit donner, & qui ne comprend pas tous les Biens ensemble, ne sçauroit non seulement vous rendre heureux, mais ne sçauroit mesme vous servir ny de Guide, ny de chemin pour vous conduire à la possession de la Beatitude.



POESIE VIII.

QUe l'Homme est aveuglé d'une extréme ignorance
Pour le souverain Bien!
Et qu'il est éclairé dans une connoissance
Qui ne luy sert de rien!

Il ne cherche jamais les Perles sur la Vigne,
Ny l'Or dans les Buissons;
Sur les lieux élevez il ne tient pas la Ligne
Pour prendre des Poissons.

Il connoist les Forests, les Costaux, & les Plaines
Où gistent les Chevreüils;
Et ne les poursuit pas dans les Ondes Tyrrenes
A travers des Ecüeils.

Il plonge dans les creux les plus secrets de l'Onde
Son cœur ambitieux;
Et ce que n'y voit pas la lumiere du Monde,
Y paroist à ses yeux.

Il sçait en quels endroits la Mer Orientale
Cache plus de trésors;
Il sçait où l'Eméraude, & la Pourpre Royale,
Enrichissent ses bords.

Toûjours ingénieux pour fournir à l'attente
D'un somptueux repas,
Il connoist quelle Coste est la plus abondante
En Poissons délicats.

Mais indigne du rang où son Dieu l'a fait naistre
Avecque tant d'honneur,
Il ne recherche pas les moyens de connoistre
Le souverain Bonheur.

Il recherche icy-bas, aveugle volontaire,
Cette félicité,
Dont le Ciel Empyrée est le dépositaire
De toute éternité.

Quelle imprécation ma langue fera-t-elle
Contre ces Malheureux,
Qui se laissent aller à la pente mortelle
De leurs desirs honteux?

Qu'ils occupent toûjours à l'amas des richesses
Leurs soins & leurs desirs;
Qu'ils briguent les honneurs avec mille bassesses,
Et mille déplaisirs;

Afin qu'ayant acquis tous ces biens périssables
Apres de longs travaux,
Ils discernent alors ceux qui sont véritables,
D'avec ceux qui sont faux.



PROSE IX.

IE viens de vous representer assez naïfvement l'image de la fausse Beatitude; & si vous la connoissez bien maintenant, il ne reste plus qu'à vous montrer quelle est la véritable.

Je reconnois, luy dis-je, qu'on n'est jamais satisfait au milieu des Richesses; que le Sceptre & le Diadême ne sçauroient augmenter nostre Puissance; que les Dignitez ne font pas respecter tous ceux qui les possedent; que la Gloire ne rend point les Hommes plus Illustres, & que la Volupté ne leur peut causer de véritables plaisirs. Je n'en sçay pas assurément la raison, mais il me semble que je l'entrevoy, & je desirerois

que vous me la fissiez encore voir plus à découvert.

Elle est assez évidente d'elle-mesme, repartit la Philosophie; C'est que l'ignorance de l'Homme veut séparer une chose qui est simple & indivisible de sa nature, & de véritable & parfaite qu'elle est, la rendre fausse & imparfaite. Croyez-vous que ce qui n'a besoin de rien, ait besoin de puissance? Non vous ne le croyez pas, me direz-vous, parce que ce qui n'a pas de soy-mesme assez de force, a besoin d'un secours étranger; d'où je conclus que la suffisance à soy-mesme, & la puissance, sont d'une mesme nature. Pensez-vous aussi que ce qui réünit en soy ces deux qualitez soit méprisable, ou au contraire qu'il soit digne d'honneur & de respect? Vous m'avoüerez, sans doute, qu'il mérite une estime toute particuliere; & de cette sorte vous serez obligé de reconnoistre que suffire à soy-mesme, avoir la puissance & estre digne d'honneur ne sont qu'une mesme chose. Estimez-vous que ce qui possede toutes ces perfections soit dans le mépris & dans l'abaissement, ou bien dans l'éclat & dans la gloire? Prenez bien garde qu'apres m'avoir accordé, qu'une mesme chose ne manquoit de rien, qu'elle

estoit puissante & digne de respect, vous ne me disiez qu'elle a besoin de paroistre, & que ne le pouvant pas, elle est de ce costé là sujette au mépris. Vous ne pouvez la croire que ce qu'elle est véritablement ; c'est à dire illustre & glorieuse : d'où je tire une conséquence infaillible, que la gloire n'est point différente des trois premieres qualitez. Ainsi n'est il pas constant que ce qui n'a besoin de rien, ce qui peut tout de soy-mesme, ce qui est éclatant & digne de venération, est en mesme temps remply de joye ? Car je ne sçaurois seulement m'imaginer comment la tristesse se pourroit glisser dans le cœur de celuy qui joüiroit de tous ces Biens. D'où vient qu'il faut necessairement accorder que le contentement en est inséparable, & que la suffisance à soy-mesme, le pouvoir, l'éclat, l'honneur & la joye, n'ont qu'une mesme nature, quoy qu'ils ayent des Noms differens.

Il est donc vray que l'ignorance des Hommes separe ce qui ne peut estre separé, comme tout-à-fait un & tout-à-fait simple de sa nature, & que pendant qu'ils s'efforcent d'acquerir quelque partie d'une chose qui n'en a point, ils ne peuvent obtenir, ny cette portion qui n'est pas, ny ce tout qu'ils

ne cherchent pas, n'en ayant aucune connoissance : C'est pour cela que celuy qui desire des Richesses pour fuïr seulement la Pauvreté, ne se met point en peine de la Grandeur ; ne se soucie pas d'estre en l'oubly du monde, & se prive mesme des plaisirs les plus innocens de la Nature, dans l'appréhension qu'il a de perdre l'argent qu'il a amassé. C'est aussi pour la mesme raison que celuy que la force abandonne, que la tristesse afflige, que la bassesse tient dans le mépris, & que l'obscurité rend inconnu, manque de beaucoup de choses necessaires à la Beatitude : Mais pour celuy qui ne cherche autre chose que la puissance, il dissipe les trésors, il rejette les voluptez, il ne fait aucune estime de l'honneur & de la gloire, s'il ne les voit accompagnez de l'autorité. Cependant vous voyez de combien de choses il a besoin au plus fort de cette ambition, puis qu'il arrive souvent que les plus necessaires luy défaillent, qu'une infinité de soins luy rongent incessamment le cœur, & que comme il est trop foible pour les chasser, il cesse d'avoir cette puissance qu'il souhaitoit par dessus toutes choses.

On doit faire un semblable raisonnement des honneurs, de la gloire & des plaisirs :

car tout cela n'estant qu'une mesme chose, celuy qui s'efforçera d'obtenir l'un, sans se mettre en peine de l'autre, n'aura pas mesme ce qu'il cherche. Que si quelqu'un desire tous ces biens à la fois, il est vray qu'il desirera tout ce qui fait la Beatitude; mais croyez-vous qu'il la rencontre en des choses que j'ay montré ne la pouvoir pas donner, comme elles la promettent? Ce n'est pas en ces chimeres, où l'on se persuade si faussement de trouver tout ce qu'on desire, qu'on doit établir la véritable Beatitude.

Vous voyez à present quelle est la fausse felicité que les Hommes desirent, & vous en connoissez parfaitement les causes & les effets; Détournez un peu d'un autre costé les yeux de l'Esprit, & vous appercevrez la véritable Beatitude que je vous ay promise.

Elle est, luy dis-je, si facile à connoistre, qu'il faut estre aveugle pour ne la pas voir, & vous me la venez de montrer tout à l'heure, en me declarant l'origine & la cause de celle qui n'est qu'imaginaire. Le véritable & parfait Bonheur est, si je ne me trompe, celuy qui rend un Homme suffisant à luy-mesme, puissant, honnorable, illustre & content; & afin que vous connoissiez que j'ay compris ce que vous m'avez dit,

j'adjoûte encore que je croy assurément que puis que toutes ces choses qui semblent diverses ne sont neantmoins qu'une mesme chose, celle qui nous peut véritablement donner la joüissance d'un de ces Biens, est sans difficulté la parfaite & la souveraine Beatitude.

O que vous estes heureux, me répondit elle, d'estre dans de si beaux sentimens, & d'avoir adjousté ces dernieres paroles! car y a-t-il rien parmy les choses caduques & périssables qui puisse mettre l'homme dans un estat si tranquille & si fortuné? Non, sans doute, puis qu'elles ne sont que des fausses images du vray Bien; que les Biens qu'elles semblent donner sont imparfaits, & qu'il n'est pas en leur pouvoir de vous en communiquer un solide.

Puis que vous avez reconnu quelle est la véritable Beatitude, & quelle est celle qui n'en a que l'apparence, il ne vous reste plus qu'à songer comment vous pourrez obtenir celle pour laquelle vous témoignez une passion si forte & si raisonnable. Mais puis que selon la pensée de Platon dans son Timée, nous devons implorer l'assistance Divine mesme aux moindres choses que nous entreprenons; qu'estimez-vous que nous

soyions obligez de faire pour meriter de trouver l'origine & la demeure du souverain Bien. Je croy, luy dis-je, qu'il faut avoir recours au Pere de toutes choses, sans lequel rien ne se commence à propos. Vous dites vray, me répondit la Philosophie, & puis elle prononça ces Vers.

POESIE IX.

O Grand Dieu, qui régis la Machine du Monde
Par une Providence éternelle & profonde;
Auteur de l'Univers, dont les ordres constans
Reglent & la mesure, & la suite du temps;
Qui faisant tout mouvoir d'un bras infatigable,
Parmy ces mouvemens demeures immuable;
Et qui ne regardant que ta seule Bonté,
Sans que rien d'étranger émust ta volonté,
Fixas sous une forme en chacun différente,
Des Estres imparfaits la matiere flotante.
Tout ce que tu produis en ce vaste Univers,
Avec tant d'artifice, & tant de traits divers,
Est un riche Tableau tiré sur le Modelle
Que consulte toûjours ta Sagesse éternelle,
Qui concevant un Monde admirable en beauté,
Le produit au dehors plein de ta Majesté.
Ce Monde n'est pourtant qu'une foible peinture
De l'unique Beauté de ta simple Nature,
Qui belle par essence, exprime en un moment
Les traits qu'elle se forme en son Entendement.

Tu maintiens l'Univers par le moyen des Nombres
Dôt nos plus doux côcerts sont de légeres ombres.
C'est leur tempérament qui forme les accords,
Dont le juste unisson paroist en tous les Corps,
Où le chaud & le froid, où le sec & l'humide,
Se conservent entr'eux en une paix solide.
Sans cet ordre constant, le feu pur & léger
S'envoleroit d'un lieu dont il est étranger;
Et la Terre suivant le poids de sa nature,
Trouveroit sous les eaux sa vaste sépulture;
Tu places au milieu de ce grand Univers
Un Esprit composé de trois Estres divers;
Et cet Esprit fécond répand par tout le Monde
Les trois divers effets de sa vertu féconde.
Il partage ses soins aux deux Poles des Cieux,
Dont ton bras a fixé les solides Essieux;
Et toûjours agité par sa vitesse extréme,
Comme un globe de flâme il rentre dâs luy-mesme,
Et sans cesse occupé pendant ce mouvement
Des objets figurez par son entendement,
Il fait mouvoir des Cieux la Machine éternelle,
Comme il la voit mouvoir en ce premier Modelle,
Qu'il ne peut regarder, sans en faire un portrait
Où tout est exprimé, jusques au moindre trait.
Ta Sagesse produit ces Estres dont la vie
Consiste dans le sang que ta main purifie,
Par les mesmes moyens que cet Estre immortel,
L'invisible Portrait de ton Estre éternel.
Elle place en des Chars faits d'une flâme pure,
Les Esprits élevez par leur propre nature,
Et ne leur inspirant que des soins passagers
Pour ce vaste Univers dont ils sont étrangers,
Elle les seme en l'air, ou les répand sur terre,
Pour éprouver leur force en une longue guerre,

Les attirant en ſuite à leur premier ſejour,
Par la legéreté que leur donne l'Amour,
L'Amour, qui par l'ardeur de ſes divines flâmes,
Fait retourner vers toy ces bienheureuſes Ames.

PRIERE.

Permets à mon Eſprit, ô Monarque des Cieux,
De monter juſqu'à toy d'un vol victorieux;
Permets-luy de chercher la ſource inépuiſable
De ce Bien qu'on doit ſeul appeller véritable;
Qu'il la découvre enfin, & qu'éloigné des ſens,
Il arreſte ſur toy ſes yeux clairs & perçans.
Chaſſe par les rayons de ta vive lumiere
Les nuages épais d'une impure matiere,
Et brille dans mon Ame avec cette clarté
Qui ſort du Trône Saint de ta Divinité; (nocence
Puis que c'eſt en toy ſeul qu'un cœur plein d'in-
Peut rencontrer la Paix, le Calme, & l'Aſſurance;
Que de te voir, Seigneur, c'eſt noſtre unique *Fin*,
Que tu nous ſers de *Char*, de *Guide*, & de *Chemin*,
Que nous te regardons comme noſtre *Origine*,
Et qu'enfin noſtre *Terme* eſt l'Eſſence Divine.

PROSE X.

PUis que vous avez reconnu ce qui diſtingue le Bien parfait, de celuy qui ne l'eſt pas, j'eſtime qu'il eſt à propos de vous faire voir où ſe trouve cette perfection : Et

premierement je croy qu'il est necessaire de sçavoir s'il peut y avoir dans la Nature un Bien tel que vous venez de le définir, de peur que nous ne nous trompions nous-mesmes, en nous formant une idée toute contraire à la verité de la chose dont nous parlons?

Il est neantmoins si facile de prouver qu'il doit y avoir un souverain Bien, lequel est comme la source de tous les autres Biens, qu'il est impossible de le nier; car nous n'appellons une chose imparfaite, que par la diminution d'une parfaite; d'où vient que s'il y a quelque chose d'imparfait dans un genre, il faut aussi conclure qu'il y a quelque chose de parfait: autrement il est impossible de concevoir de l'imperfection dans un Bien, si vous ne présuposez qu'il y ait un autre Bien qui soit parfait, parce que la Nature n'a pas commencé par les Ouvrages les moins accomplis, & les moins achevez; mais ayant premierement formé les choses toutes entieres, & toutes parfaites, elle se laisse insensiblement aller à des productions moins nobles & moins vigoureuses que les précedentes.

Que s'il est vray qu'il y a quelques Biens fragiles où l'on rencontre une Beatitude im-

parfaite, on ne peut aussi douter qu'il n'y ait une autre Beatitude tres-parfaite & tres-solide. Considérez donc où cette felicité se peut trouver. Le consentement universel des Hommes, prouve clairement que Dieu comme Principe de toutes choses, est véritablement Bon; car si l'on ne peut rien concevoir de meilleur que luy, qui peut douter qu'il ne soit Bon, puis qu'il n'y a rien qui le surpasse en bonté? La Raison nous fait tellement connoistre qu'il est Bon, qu'en mesme temps elle nous montre évidemment qu'il a dans luy-mesme le souverain Bien, parce que s'il ne l'avoit pas, il ne seroit point le Maistre absolu de toutes choses, puis qu'il faudroit necessairement qu'il y eust quelque Estre plus excellent & plus ancien que luy, qui possedast ce Bien parfait, les choses les plus parfaites ayant esté produites avant celles qui le sont moins. Ainsi pour n'embarrasser plus nostre Esprit dans un raisonnement infiny, nous sommes obligez de confesser que le plus parfait, & le premier de tous les Biens, est en Dieu; & comme nous avons declaré que le souverain Bien n'est autre chose que la véritable Beatitude, il faut conclure que cette véritable Beatitude se trouve en luy.

Mais prenez garde, je vous prie, de quelle maniere vous devez entendre mes paroles, quand je dis que Dieu est tout remply du souverain Bien : Ne vous imaginez pas que ce Pere & ce Maistre absolu de toutes choses l'ait receu d'autre part, ou que s'il l'a de sa propre nature, ce soit neantmoins de telle sorte, que celuy qui possede cette Beatitude, & la Beatitude possedée, soient une substance differente; parce que si vous croyez qu'il l'ait receuë, vous jugerez en mesme temps que celuy qui donne est plus excellent que celuy qui reçoit, & par conséquent Dieu ne seroit pas le plus noble & le plus excellent de tous les Estres.

Si vous estimez que cette Beatitude est naturellement en Dieu, mais differente de luy pourtant, c'est à vous de voir si vous pouvez vous imaginer quelqu'un qui les ait unis ensemble. Enfin ce qui est different d'une chose, n'est pas la chose mesme de laquelle il est different : C'est pourquoy ce qui naturellement est distingué du souverain Bien, n'est pas le premier de tous les Biens; ce qu'on ne peut dire sans impieté du plus excellentde tous les Estres, parce qu'aucun effet ne sçauroit estre meilleur que sa cause; & par con

ſéquent nous devons aſſurément conclure que ce qui eſt le Principe de toutes choſes, eſt de ſoy-meſme la ſouveraine Beatitude; & comme vous m'avez accordé que le ſouverain Bien eſt la Beatitude, vous me devez avoüer que Dieu ſeul eſt la véritable Beatitude.

Voyez maintenant ſi je me ſerviray de prevves auſſi convaincantes que les premieres, pour vous faire connoiſtre qu'il ne peut y avoir deux ſouverains Biens differens l'un de l'autre. On ne peut douter que deux Biens qu'on s'imagineroit oppoſez, ne ſeroient pas les meſmes, & qu'ainſi pas-un des deux ne ſeroit parfait, parce que la perfection de l'un manqueroit neceſſairement à l'autre; & ſi ce qui n'eſt point parfait ne peut eſtre le ſouverain Bien, il eſt certain que deux Biens qui ſont véritablement parfaits, ne peuvent eſtre differens; & comme nous avons montré que Dieu & la Beatitude eſtoient le ſouverain Bien, il faut reconnoiſtre que la ſouveraine Beatitude & la ſouveraine Divinité ne ſont qu'une meſme choſe.

Il eſt impoſſible, luy dis-je alors, de rien conclure de plus véritable, de plus ſolide, & de plus digne de la majeſté de Dieu. Je

veux

veux, me répondit-elle imiter les Géometres, qui adjoûtent toûjours à leurs Démonstrations ce qu'ils appellent *Corollaire*, & je suivray leur exemple en vous donnant quelque chose de plus que je ne suis obligée.

Les Hommes deviennent heureux par l'acquisition de la Beatitude, la Beatitude est la Divinité: Donc les Hommes sont heureux par l'acquisition de la Divinité. Mais comme la possession de la Sagesse fait les Sages, & celle de la Justice fait les Justes, il faut par la mesme raison que la joüissance de la Divinité fasse les Dieux, & qu'ainsi quiconque sera véritablement heureux, soit Dieu : car quoy qu'il n'y ait qu'un Dieu par nature, cela n'empesche pas qu'il ne puisse y en avoir plusieurs par participation.

Ce que la raison me persuade de joindre à ce que j'ay déja dit, me semble si charmant, que je n'estime pas qu'on puisse trouver rien de plus beau. Comme la Beatitude contient plusieurs choses en elle-mesme, on peut justement demander si toutes ces choses forment un corps dans lequel il y ait distinction de parties, ou si quelqu'une de ces perfections en particulier fait tellement l'essence de la Beatitude, que toutes les autres s'y rapportent comme à leur centre. N'avons-

nous pas dit que la Beatitude estoit le souverain Bien ? Adjoûtez à toutes ses proprietez ce mesme titre, puis qu'on appelle la Beatitude la Souveraine Puissance, le Souverain Honneur, la Gloire Souveraine, & le Souverain Plaisir. Croyez-vous donc que tous ces mesmes Biens soient comme les membres de la Beatitude ? ou qu'ils se raportent generalement au Souverain Bien comme à leur Principe ?

Je voy bien, luy dis-je, ce que vous me proposez ; mais j'en desire la resolution de vous-mesme. Voicy, me dit-elle, ce qu'on en doit juger : Si toutes ces choses estoient des membres de la Beatitude, elles auroient quelque distinction entr'elles : mais comme nous avons montré qu'elles n'en ont aucune, il faut reconnoistre qu'elles n'en peuvent estre les parties, puis qu'autrement un membre seul feroit tout le Corps de la Beatitude. Quant au Bien, c'est une chose évidente que tout le reste s'y rapporte, puis qu'on ne recherche la suffisance à soy-mesme, que parce qu'on la considere comme un Bien, qu'on ne desire le pouvoir qu'à cause qu'on en a de semblables sentimens ; & qu'enfin l'on ne souhaite l'honneur, l'éclat, & le plaisir, qu'en se les figurant de la

mesme sorte. Ce qui me fait dire que le Bien seul est l'origine & la cause de tous les desirs : car ne voit-on pas que ce qui n'a ny la verité, ny la ressemblance du Bien, ne sçauroit estre l'objet de nos souhaits ; & qu'au contraire ce qui n'est pas bon de sa nature, se fait aimer, pourveu qu'il ait seulement une apparence de Bonté ? D'où je conclus que le Bien seul est la source & le principe de tout ce qu'on peut desirer, puisque ce qui fait desirer une chose est precisément ce que l'on desire. C'est ainsi que celuy qui veut aller à Cheval pour se procurer la santé, ne cherche pas tant l'agitation qui se trouve en cet exercice, que l'effet salutaire qu'elle produit.

Rien donc n'estant souhaité que pour le Bien seul, n'est-il pas véritable que c'est apres luy que l'on soûpire plutost qu'apres aucune autre chose ? & que puis que vous m'avez accordé que la Beatitude seule est le sujet de tous les vœux des Hommes, c'est elle seule que l'on prétend obtenir, & que partant la Beatitude & le Bien n'ont qu'une mesme substance ? Enfin comme vous avez reconnu que Dieu n'estoit autre chose que la véritable Beatitude ; je puis justement conclure, que c'est dans le Bien seul que

l'on doit chercher l'essence & la nature de Dieu.

POESIE X.

APprochez-vous d'icy, Captifs infortunez,
Que vostre ambition tient toûjours enchaînez
Par les secrets liens d'une fausse espérance;
Vous y viendrez finir vostre sort rigoureux;
Vous y rencontrerez un Port plein d'assurance,
Et l'azile commun de tous les Malheureux.

Ces sables précieux, & ces trésors flottans
Dont le Tage enrichit ses heureux Habitans,
Et que l'Herme fait voir sur son fameux rivage;
Enfin tous les Rubis que l'Inde a sur ses bords,
Loin d'éclairer l'Esprit, le plongent davantage
Dans l'obscure prison d'où sortent les trésors.

Ce que vous recherchez avecque empressement,
Est conçeu dans le sein du plus vil Elément,
Indigne d'estre veu, ny de voir la lumiere;
Mais le souverain Bien, l'objet de vos mépris,
Maistre de l'Univers, & la clarté prémiere,
Dans la nuit de l'Erreur éclaire les Esprits.

Celuy qui pourra voir sa brillante clarté,
Devenant amoureux de sa seule Beauté,
N'estimera plus rien dans toute la Nature;
Et mesme le Soleil qui luy paroist si beau,
Ne luy semblera plus qu'une lumiere obscure,
Au prix de cet auguste & celeste Flambeau.

PROSE XI.

VOstre raisonnement, luy dis-je, est si convaincant & si solide, que j'en suis tout-à-fait persuadé. Comme j'eus achevé ces paroles, elle poursuivit ainsi son discours. Quelle faveur ne vous feray-je donc point, si je vous découvre la nature de ce Bien? puis qu'en mesme temps je vous feray voir ce que c'est que Dieu. Souvenez-vous seulement de ce que j'ay déja dit, & vous connoistrez que les preuves en sont infaillibles. Ne vous ay-je pas déja montré que toutes les choses que l'Homme desire avec tant d'ardeur, ne sont pas de parfaits & de véritables Biens? parce qu'elles sont différentes les unes des autres, & que comme la perfection de l'une manque à l'autre, elles ne luy peuvent point donner la joüissance d'une entiere & d'une souveraine Beatitude, & qu'au contraire elles composent un Bien tres-accomply, lors qu'elles se ramassent tellement dans la mesme forme, & dans la mesme opération, que la suffisance à soy-mesme, le pouvoir, l'honneur, l'éclat,

& les plaisirs, ne sont qu'une mesme chose, le Bien n'estant desirable que par cette unité merveilleuse. Ainsi comme ce qui n'avoit aucune Bonté pendant sa division, devient Bon lors qu'il est uny, ne faut-il pas dire que l'union seule est la source & la cause de sa Bonté?

Vous m'accorderez aussi sans doute qu'aucune chose ne peut estre bonne que par une participation du souverain Bien; & vous reconnoistrez en mesme temps par une raison semblable, que le Bien n'est autre chose qu'une tres-parfaite unité, parce qu'il est certain que les choses qui n'ont point naturellement d'effets differens, ne peuvent non plus avoir de substance differente.

Ne sçavez-vous pas qu'un Estre subsiste tant que son unité se peut conserver? & qu'au contraire, il vient à se dissoudre, & à retourner dans le neant, aussitost qu'elle cesse, & qu'elle se détruit? N'avons-nous pas un exemple de cecy dans la nature des Animaux, qui subsiste autant que dure l'union de leur ame avec leur corps, & qui vient à se corrompre en mesme temps que la division s'y met? Cela ne se remarque-t-il pas aussi dans le Corps humain, qui retient toûjours sa premiere figure, tant qu'il n'a

qu'une forme, qui consiste dans la seule liaison de tous ses membres, & qui cesse d'estre ce qu'il estoit auparavant, aussi-tost que son unité se perd par la séparation de ses parties ? Et celuy qui voudra faire une mesme refléxion sur tout le reste des choses de ce monde, ne reconnoistra-t-il pas qu'elles vivent tant qu'elles sont unes, & qu'elles meurent au moment qu'elles se divisent ?

Y a-t-il quelque chose qui considere l'Estre comme un objet de sa haine ? & qui desire naturellement sa propre perte & sa corruption ? Sans doute que si vous considerez les Animaux, à qui la Nature a donné quelque puissance de vouloir, & de ne vouloir pas, vous n'en trouverez aucun qui se dépoüille de cette inclination commune de vivre, & qui cherche le trépas sans qu'aucune cause extérieure l'oblige de s'y précipiter : parce que Dieu les fait tous naistre avec le mesme desir de se conserver la vie, & d'éviter la mort, comme leur ruine & leur aneantissement.

Si vous jettez les yeux sur les Herbes & sur les Plantes, vous y remarquerez le mesme mouvement, & vous verrez qu'elles croissent toûjours dans les lieux qui leur sont le plus convenables, afin qu'autant que leur

nature le peut permettre, elles se conservent sans estre flétries. Ainsi les unes germent au milieu des Champs, & les autres croissent sur les Montagnes. Celles-cy viennent dans les Marais, & celles là tirent leur suc & leur nourriture de la dureté des Rochers. Enfin les sables les plus stériles ont pour d'autres une fécondité merveilleuse ; & si l'on vient à les retirer de l'endroit où la Nature les a mises, on les voit en un moment dessechées.

C'est cette Nature, qui comme leur véritable Mere, leur donne toûjours ce qui leur est le plus propre, & qui s'efforce autant qu'elle peut de leur conserver la vie. Diray-je qu'elles s'enfoncent toutes dans les entrailles de la Terre, & qu'il semble qu'elles y ayent continuellement la bouche ouverte pour en tirer la nourriture qu'elles font couler par les racines, & qu'elles répandent en suite dans les branches & dans l'écorce ? Diray-je qu'elles enferment au milieu de leur tronc la moüelle, comme ce qu'elles ont de plus délicat & de plus tendre ? que le bois qui l'entoure la défend par sa dureté, & qu'enfin l'écorce est étenduë toute la derniere par les mains sçavantes de la Nature, pour leur servir de rempart, & de

deffenſe contre les injures du temps, & contre la plus violente rigueur des ſaiſons?

Conſidérez en ſuite comme cette incomparable Ouvriere eſt ſi ſoigneuſe de multiplier les Plantes par le moyen de leurs graines, que l'on pourroit dire que toutes les adreſſes dont elle ſe ſert ſont autant d'inventions & de machines ſecrettes, non ſeulement pour les faire durer plus longtemps, mais auſſi pour les rendre en quelque maniere perpétuelles.

Si vous regardez enfin les choſes inanimées, vous y remarquerez un meſme deſir de ſe conſerver: Car pourquoy la legéreté du feu le porte-t-elle toûjours en haut? & pourquoy la peſanteur de la terre l'attire-t-elle continuellement en bas? ſi ce n'eſt à cauſe que ces lieux & ces mouvemens ſi différens leur ſont convenables à l'un & à l'autre. Ce qui nous fait voir que comme ce qui nous eſt contraire eſt la cauſe de noſtre ruine; auſſi ce qui nous eſt propre eſt la cauſe de noſtre conſervation. Les choſes meſme les plus dures & les plus ſolides, s'attachent fortement à leurs parties, & réüniſſent toute leur vertu pour réſiſter à ce qui les en voudroit ſéparer. Il eſt vray que celles qui ſont liquides, comme l'air & l'eau, ne

ſont pas la meſme reſiſtance, mais auſſi ſe rejoignent-elles avec plus de promptitude, qu'elles n'ont eſté diviſées ; & le deſir d'union ſe trouve ſi puiſſant dans le feu, qu'il ne peut en aucune maniere ſouffrir d'eſtre ſéparé de luy-meſme.

Je ne parle point icy des mouvemens volontaires de l'Ame, qui ſuit les lumieres de la Raiſon ; mais de ceux qui ne partent que d'une nature aveugle, & que l'on appelle néceſſaires. Ainſi nous faiſons paſſer de la bouche dans l'eſtomach les viandes que nous avons priſes ; nous les digérons en ſuite ſans y faire refléxion ; & nous reſpirons durant le ſommeil, ſans que nous en ayions aucune connoiſſance. Ce que je dis ſe prouve clairement par l'exemple de tous les Animaux, qui n'ayant point de volonté, ne ſçauroient puiſer que dans le principe & dans la ſource de la Nature, cette inclination violente qu'ils ont d'eſtre toûjours. Car n'arrive-t-il pas ſouvent que pour des cauſes preſſantes la volonté ſeule embraſſe la mort que la Nature appréhende ; & qu'au contraire cette meſme volonté reprime quelquefois l'envie de la Génération, que la Nature deſire, & qui la rend en quelque maniere immortelle?

Ne voyez-vous donc pas que cette inclination n'a point d'autre origine que celle que je vous viens de marquer? & que la Providence Divine l'a tellement imprimée dans toutes les choses qu'elle a creées, qu'elles desirent de se conserver autant qu'il leur est possible? Or elles ne peuvent avoir cette inclination, qu'elles n'ayent en mesme temps celle de l'unité, puis qu'on ne la peut détruire, qu'on ne détruise aussi leur Estre. Ainsi comme toutes choses aspirent à cette unité seule, & que je vous ay fait voir que l'unité n'est autre chose que le Bien, il faut dire que le Bien est l'objet du desir de toutes les Creatures, & qu'on le peut justement définir, *ce que toutes choses desirent.*

Il ne se peut, luy dis-je, rien imaginer de plus véritable, puis que sans cela toutes choses retourneroient dans le neant, & que n'ayant point de Principe auquel elles se pûssent rapporter, elles flotteroient dans l'incertitude, & sans aucune conduite: Ou s'il y a quelque fin qu'elles se proposent, & qu'elles recherchent, ce sera le souverain Bien.

Alors la Philosophie me repartit en soûriant: Je me réjoüis extrémement, ô mon Fils, car vous avez touché au but de la ve-

rité ; & par là vous connoiſſez ce que vous ignoriez tout-à-l'heure, à ſçavoir qu'elle eſtoit la fin de toutes choſes : car cette fin eſt ſans doute ce que toutes choſes deſirent ; & comme nous avons montré qu'elles deſirent toutes la Beatitude, il faut que nous confeſſions que le ſouverain Bien eſt le terme & la fin de toutes choſes.

POESIE XI.



SI celuy qui ſoûpire apres la Vérité,
Craint de ſuivre au lieu d'elle une fauſſe clarté;
Qu'il jette les yeux ſur luy-meſme,
Qu'il occupe ſon Ame à ſe conſidérer;
Il y rencontrera par un bonheur extréme
Tout ce qu'il ſçauroit deſirer.

Qu'il faſſe enfin connoiſtre à ſon entendement,
Que ce qu'il cherche ailleurs trop inutilement,
Le Ciel l'a mis en ſa puiſſance;
Et qu'il tient enfermé dans ſes propres tréſors,
Ce que par une aveugle & funeſte ignorance,
Il cherche ſans ceſſe au dehors.

Ce qu'un nuage épais formé par son erreur,
L'empeschoit de trouver au milieu de son cœur,
Paroistra si clair à sa veuë;
Que l'Astre le plus grand, & le plus beau des Cieux,
Ne se fait jamais voir au sortir d'une nuë,
Si pur, & si clair à nos yeux.

La Chair jointe à l'Esprit, n'en a pas pû bannir
Toute la connoissance & le ressouvenir,
Par les vapeurs de sa matiere;
Les rayons qu'il conserve estant à demy morts,
Le souffle de l'Etude excite leur lumiere
Par ses ingénieux efforts.

Car d'où pourroit venir ce droit raisonnement
Que l'Homme interrogé forme si promptement,
Sans cette premiere semence?
Si le Divin Platon n'a pas esté déçeu,
Tout ce qu'on sçait n'est rien qu'une réminiscence
De ce qu'on avoit déja sçeu.

PROSE XII.

J'Approuve fort, luy dis-je, ce sentiment de Platon, dont j'avois déja perdu deux fois la mémoire; la premiere par la contagion du corps, & la seconde par l'excés de la tristesse.

Si vous n'avez pas, me répondit-elle, encore oublié les choses que vous m'avez accordées, vous n'aurez pas beaucoup de peine à vous remettre ce que vous m'avez dit que vous ignoriez, à sçavoir, comment le monde estoit gouverné. Je n'ay jamais douté, luy repartis-je, qu'il ne fust conduit par la Providence Divine ; & si vous avez la bonté de m'entendre, je vous déduiray en peu de mots les raisons qui m'obligent à le croire.

Sans doute cet Univers estant composé de parties si différentes & si contraires, ne les eust pû jamais assembler en un mesme corps, si quelque Puissance supérieure ne les eust unies ; & leur opposition naturelle les sépareroit bientost, si la main qui les a liées ne les retenoit dans le mesme estat qu'elle les a mises. La Nature ne garderoit pas toûjours un ordre si juste, & ses mouvemens ne seroient pas si bien disposez selon les lieux, les distances, les temps, & les actions, s'il n'y avoit quelque Intelligence qui réglast tous ces changemens, sans estre jamais elle-mesme changée. Quelle que puisse estre cette Vertu qui conserve les choses qu'elle a creées, & qui leur communique à toutes des opérations si convenables ; je luy donne avec tous les Peuples, le nom de Dieu.

Comme j'eus déduit les raisons qui me persuadoient le plus, elle poursuivit en ces termes.

Puis que vous avez à présent de si beaux sentimens, je croy que je n'auray pas beaucoup de peine à vous faire obtenir la félicité que je vous ay promise, & j'espere vous reconduire sans aucun péril en vostre ancienne Patrie: mais considérons auparavant ce que nous venons de proposer. N'avons-nous pas compris dans la Beatitude la suffisance à soy-mesme? N'avons-nous pas reconnu que Dieu seul estoit la Beatitude, & que par conséquent il n'avoit besoin d'aucun secours étranger pour gouverner le Monde? puis qu'autrement il n'auroit pas ce qui luy peut suffire, comme nous l'avons accordé. Cette suite estant infaillible, il faut dire qu'il conduit le Monde par une sagesse qui luy est propre; & que comme il est le souverain Bien, il dispose tout par le moyen de cette premiere félicité; puis que nous avons confessé que celuy par qui toutes choses sont gouvernées est la véritable Beatitude. C'est là ce lien secret de la Nature, & ce gouvernail qui rend la Machine de l'Univers indissoluble.

Dieu donc se servant ainsi de sa bonté

pour la conduite du Monde, & toutes les Creatures se portant naturellement à la recherche du Bien, peut-on douter qu'elles ne luy soient volontairement soûmises ? & qu'elles n'ayent une obeïssance si parfaite, que le moindre signe de son bon plaisir ne leur fasse accomplir de leur plein gré tout ce qu'il desire, & tout ce qui luy peut estre agreable? Autrement cette conduite ne seroit pas celle de la Beatitude, mais une prodigieuse violence, qui loin de retenir les Creatures dans une soûmission salutaire, les réduiroit en une servitude de laquelle elles s'efforceroient continuellement de se délivrer. Il est donc certain qu'aucun Estre ne s'oppose à la volonté de Dieu, tant qu'il suit l'ordre de sa nature reglée, d'autant mesme que quand il y voudroit resister, il seroit trop foible contre celuy que la souveraine Beatitude rend tout puissant, & que nous sommes obligez d'avoüer que le premier de tous les Biens dispose toutes choses avec autant de douceur que de force.

Vous avez veu dans les Fables, des Geans assez teméraires pour attaquer le Ciel, mais trop foibles pour soûtenir l'effort d'un Bras foudroyant, qui n'a que de la sevérité pour les Criminels, & que de la clémence pour les

Innocens. Voulez-vous que je fasse icy combattre les raisons contraires ? peut-estre que leur choc produira quelque agreable étincelle de vérité.

Personne ne révoque en doute la toute-puissance de Dieu, & l'on est convaincu que rien n'est impossible à celuy qui peut tout. Si je vous demande en suite si Dieu peut faire le Mal, vous me répondrez que non, & je tireray aussitost cette conséquence infaillible, que le Mal n'est donc rien, puis que celuy qui peut tout ne le peut faire.

Vous divertissez-vous, luy dis-je, à m'embarasser en un labyrinthe de questions difficiles, duquel vous sortez lors que je me figure que vous y voulez entrer, & dans lequel vous rentrez lors que je m'imagine que vous en allez sortir ? Et considérez-vous le plus simple de tous les Estres comme un Globe composé de plusieurs Cercles ? Vous avez premierement parlé de la Beatitude, & vous avez dit qu'elle estoit le souverain Bien, parce qu'elle se trouvoit dans le premier Estre : d'où vous avez tiré cette conséquence nécessaire, qu'on ne pouvoit estre Bienheureux sans estre Dieu. Vous avez en suite prouvé que le Bien n'estoit autre chose que l'Essence de la Beatitude, & de la Divinité

mesme, & qu'il estoit cette Unité merveilleuse que toute la Nature desire avec tant d'empressement. Vous avez adjoûté à cela que Dieu gouvernoit tout le Monde par la Bonté qui luy est naturelle ; que toutes les Creatures executoient ses Ordres sans aucune contrainte ; & qu'enfin le Mal, tout effroyable qu'il paroist, n'est qu'une chimere. Ce que vous avez fait avec tant d'adresse, que sans aller chercher des raisons hors d'elles-mesmes, vous les avez appuyées l'une sur l'autre, & m'avez obligé de consentir à toutes, apres m'avoir convaincu de la premiere. Non, non, me dit-elle, je ne me plais pas à vous embarrasser, & par la grace de Dieu à qui nous nous sommes adressez, nous sommes déja venus à bout de ce qu'il y avoit de plus difficile. C'est le propre de la Nature Divine, de ne se point tellement répandre sur les choses extérieures, qu'elle sorte jamais d'elle-mesme, & qu'elle reçoive rien d'étranger ; c'est pourquoy le Philosophe Parménides luy adresse ces paroles.

Tel qu'un Globe agité d'une vitesse extréme,
Tu roules tes trésors au dedans de toy-mesme.

Que si je ne me suis servie que des raisons tirées des choses mesmes que je traittois, vous ne devez pas vous en étonner, puis que, selon Platon, nos discours doivent avoir du rapport au sujet que nous traittons.

POESIE XII.

O Dieu, qu'heureuse est l'avanture
De ceux dont l'ame est assez pure
Pour voir la source du Bonheur!
Et que l'Esprit qui rompt les chaînes
Dont la terre lioit son cœur,
Reçoit bien le prix de ses peines!

Autresfois le Chantre de Thrace
Dépeignit avec tant de grace
L'excés de son cruel ennuy,
Que par un charitable office
Toute la Nature avec luy
Pleura le trépas d'Euridice.

Ayant joint avecque sa Lyre,
Pour mieux raconter son martyre,
Les plus doux accens de sa voix,
Il attira sans autres charmes
Les Rochers, les Monts, & les Bois,
Pour estre témoins de ses larmes.

Les Fleuves ſurpris s'arreſterent;
Les Cerfs raſſurez ſe coucherent
Pres des Lions apprivoiſez;
Et l'on vit le Lievre ſans crainte
S'aprocher des Chiens, appaiſez
Par le doux ſon de cette plainte.

Mais enfin ſon Ame affligée
Ne ſe vit jamais ſoulagée
Par le Temps, ny par la Raiſon;
Et ſa douleur impatiente
Ne voulut point de guériſon,
Sans voir revivre ſon Amante.

Il dit d'une voix lamentable,
Contre le Ciel inéxorable,
Tout ce que fait dire l'Amour;
Et ne pouvant rien davantage,
Il paſſa dans l'affreux ſejour
Que la Mort a pour ſon partage.

Alors à ſa Lyre ſçavante
Ayant joint ſa voix raviſſante,
Il ſe plaignit de ſon malheur,
Et chanta tout ce que ſa Mere,
Ce que ſa flâme, & ſa douleur,
Luy fournirent en ſa miſere.

Tandis que dans les Plaines ſombres
Les plus impitoyables Ombres
Déploroient ſon ſort rigoureux,
Il tâchoit par ſes Airs funebres,
Par ſes plaintes, & par ſes vœux,
De fléchir le Roy des Tenebres.

A peine d'un recit tragique
Sa voix douce & mélancolique
Fit entendre les premiers Vers,
Que Cerbere à ſes maux ſenſible
Ceſſa d'étonner les Enfers
Par ſon aboy triſte & terrible.

Les Sœurs hideuſes & cruelles,
Qui par des geſnes éternelles
Puniſſent l'orgueil des Humains,
Pleurérent contre leur nature;
Et les foüets leur tombant des mains,
Regrettérent ſon avanture.

Elles arreſtérent la Rouë
Où le Ciel ſe vange, & ſe jouë
Du vain attentat d'Ixion;
Et Tantale à ſa voix mourante,
Languit plus de compaſſion,
Que de la ſoif qui le tourmente.

Le Vautour qui ſe raſſaſie
Du cœur renaiſſant de Tytie,
Se repût de ces Airs charmans;
Et dans tout ce cruel Empire,
Les cris, les pleurs, & les tourmens,
Ceſſérent au ſon d'une Lyre.

Enfin je ſuis vaincu par tes divins accords
(Luy dit en ſoûpirant le Monarque des Morts)
Je te rends ta fidelle Amante:
Celle qui t'a couſté de ſi longs déplaiſirs,
Sera bientoſt le prix de ta voix raviſſante,
Si tu ſçais borner tes deſirs.

Prens garde seulement qu'avant que le Soleil
Ait esté le témoin du bonheur sans pareil
Que reçoit ta persévérance,
Tu ne détournes l'œil vers ces charmans appas
Que tu dois conserver par ton obeïssance,
Ou perdre en n'obeïssant pas.

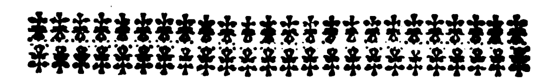
Mais helas! quel commandement
Peut assujettir un Amant
Dont le cœur n'a point de limites?
Amour ne connoist point de Loix,
S'il ne les a luy-mesme écrites
Avec les traits de son Carquois.

Ses yeux trahirent son amour,
Il s'abandonna pres du jour
A la foy de ces mauvais Guides:
Il vit l'objet de ses souhaits,
Et par ses regards homicides
Il se le ravit pour jamais.

Vous qui cherchez la Vérité,
Et qui pour la félicité
Concevez une ardeur extréme,
Observez-vous d'un œil jaloux,
Faites-vous justice à vous-mesme,
Cette Fable s'adresse à vous.

Celuy qui pres de voir les Cieux,
Détourne imprudemment les yeux
Vers le Monde qu'il abandonne:
Pour le plaisir d'un seul moment,
Il se ravit une Couronne,
Qui fleurit éternellement.

Fin du Troisiéme Livre.



BOËCE.

LIVRE QUATRIEME.

PROSE I.

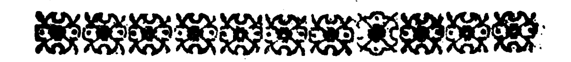
LA Philosophie ayant prononcé ces Vers avec beaucoup de douceur & de majesté; comme je me sentis encore trop foible pour vaincre ma tristesse, & trop mélancolique pour l'oublier, je prévins le dessein qu'elle avoit de continuer son discours, & je luy parlay en ces termes. Tout ce que vous avez dit, ô Celeste Avantcouriere de la véritable clarté, m'a paru si divin dans la connoissance que vous m'en avez donnée, qu'il est impossible de ne le pas admirer; & si solide dans ses raisonnemens, que rien ne le peut détruire. Vous m'avez fait remarquer que les choses dont l'excés des maux

que je ressens m'avoit osté le ressouvenir, ne m'estoient pas tout-à-fait auparavant inconnuës. Mais helas ! je puis dire que les lumieres que j'ay, ne m'éclairent que pour estre davantage le sujet de ma tristesse. Je sçay que celuy qui gouverne le Monde est équitable, & cependant nous y voyons du mal. Je n'ignore pas qu'il est severe, & cependant il ne le punit point, quoy qu'il le connoisse. Considerez vous-mesme combien cela est digne d'étonnement : Mais ce qui reste en mérite bien davantage. Lors que l'iniquité triomphe avec toute la pompe & l'éclat imaginable, la Vertu non seulement est sans récompense, mais aussi les Scelérats la foulent aux pieds, & luy font endurer les mesmes supplices que leurs horribles crimes avoient méritez. Que tout cela se passe dans l'Empire d'un Dieu qui peut tout, qui voit tout, & qui ne sçauroit vouloir que le Bien, c'est une chose de laquelle on ne peut jamais assez s'étonner & se plaindre.

Il est vray, me répondit la Sagesse, que ce seroit un prodige qui n'auroit point de semblable, si les choses estoient comme vous les representez, & si dans la Maison bien reglée de ce sage Pere de Famille, les Vases de

de moindre prix estoient les mieux conservez, & que les plus précieux fussent employez aux usages les plus vils & les plus abjets. Mais il n'en va pas ainsi : car si les Véritez que nous avons solidement établies, le sont aussi bien en vostre Esprit, qu'elles le sont en elles-mesmes ; vous connoistrez avec l'assistance de celuy duquel nous parlons, que les Bons sont toûjours puissans, & les Méchans toûjours foibles ; que les Vices ne sont jamais sans punition, ny la Vertu sans récompense ; que le Bonheur est inséparable de l'Homme juste ; & que le Malheur ayant accompagné l'Impieté dés sa naissance, la suit jusques dans le tombeau. Vous remarquerez enfin beaucoup d'autres pareilles raisons, qui faisant cesser vos injustes plaintes, se trouveront encore assez puissantes pour affermir vostre Esprit sur la baze inébranlable de la Vérité. Puis que mes enseignemens vous ont déja donné l'entiere connoissance de la Beatitude, & du lieu de sa demeure ; je ne veux plus m'arrester aux choses que je croy inutiles, mais vous montrer le chemin qui vous doit reconduire sans aucun détour en vostre Maison ; & mesme je donneray des aisles à vostre Esprit, afin qu'il s'éleve au dessus de

toutes les choses sensibles, & qu'ayant dissipé les nuages de sa tristesse, il retourne sous ma conduite, & par les sentiers que je luy marqueray moy-mesme, en son ancienne Patrie.



POESIE I.

MOn Ame a des aisles légeres
Qui par un essor glorieux,
Du lieu des choses passageres,
L'élevent au dessus des Cieux.
A peine s'est- elle éloignée
De cette Terre infortunée
Qui seule occupe vos Esprits,
Que d'une oeillade dédaigneuse
Elle témoigne son mépris
Pour sa demeure malheureuse.

Sa vistesse à l'air la dérobe,
Elle penétre en un moment
Au delà du Ciel, dont le Globe
S'échauffe par son mouvement:
Et poussant plus loin sa carriere
Jusqu'au séjour de la Lumiere
Qui régle toutes les Saisons,
D'une aisle viste & vagabonde
Elle entre en ces douze Maisons
Où s'arreste l'Astre du Monde.

Les Etoilles toûjours errantes,
Et les Aſtres fixez aux Cieux,
En leurs aſſiettes differentes,
Paroiſſent en ſuite à ſes yeux.
Enfin d'un vol infatigable
Elle paſſe au Centre adorable
Où l'Eternelle Majeſté,
Libre de toute inquiétude,
Repoſe en ſa Divinité,
Comme dans ſa Beatitude.

C'eſt en cette Demeure auguſte,
Que le Maiſtre abſolu des Roys,
Tout bon, tout puiſſant, & tout juſte,
Preſcrit d'indiſpenſables Loix;
Et qu'aſſis au Trône terrible
De ſa Lumiere inacceſſible,
Il fait mouvoir cet Univers
Où tout tremble ſous ſa puiſſance,
Et reçoit ſes Decrets divers
Avec la meſme obeïſſance.

Si l'ordre du Souverain Maiſtre
Vous rappelle dans ce ſejour,
Vous direz, ce Lieu m'a veu naiſtre,
Ce Lieu ſeul eſt digne d'amour.
Et ſi dans cette Paix profonde
Vous jettez l'œil ſur ce bas Monde,
Vous verrez que les plus grands Roys,
Quoy qu'invente la flatterie,
Quoy que tout tremble ſous leurs Loix;
Sont exilez de leur Patrie.

PROSE II.

O Dieu, luy dis-je, que vous me promettez de grandes choses ! Ce n'est pas neanmoins que je doute que vous ne les puissiez accomplir, pourveu qu'apres m'avoir éveillé du profond sommeil où j'estois, vous ne m'y laissiez plus retomber, en me faisant trop attendre.

Vous devez, me dit la Philosophie, reconnoistre avant toutes choses, que les Bons sont toûjours puissans, & les Méchans toûjours foibles, puis que l'un ne peut estre véritable, que l'autre ne le soit aussi ; parce que comme le Bien & le Mal sont contraires, si l'on peut faire voir la puissance du Bien, l'on découvre en mesme temps la foiblesse du Mal ; & si l'on prouve la fragilité du Mal, on prouve la solidité du Bien. Mais afin de vous donner une connoissance plus entiere de cette Vérité, je la prouveray par deux voyes, & j'établiray ma proposition tantost par les raisons que je tireray du Bien, & tantost par celles que j'emprunteray du Mal.

Deux choſes concourent néceſſairement aux actions des Hommes, à ſçavoir, le pouvoir, & la volonté ; de ſorte que s'ils n'ont l'un & l'autre conjointement, ils ſont dans l'impuiſſance d'agir, car perſonne n'entreprend une choſe qu'il n'a pas la volonté d'entreprendre ; & lors que la puiſſance nous manque, la volonté ſeule demeure inutile. D'où il arrive que ſi vous voyez quelqu'un qui veüille obtenir ce qu'en effet il n'obtiendra jamais, vous ne devez point douter que ce ne ſoit que par un defaut de pouvoir ; & ſi vous remarquez au contraire qu'il faſſe quelque choſe ſelon ſa volonté, vous reconnoiſſez qu'il á eu la puiſſance de la faire ; c'eſt pourquoy l'on nomme puiſſant celuy qui peut faire quelque choſe, & l'on eſtime foible celuy qui ne le peut pas.

Je croy que vous n'avez point encore oublié comment j'ay prouvé par les raiſons précedentes, que quoy que les volontez des Hommes ſoient agitées de divers deſirs, & pouſſées d'inclinations differentes, elles ſe portent neantmoins toutes à la recherche de la Beatitude ; que cette Beatitude n'eſt autre choſe que le Bien, & que par conſéquent on ſouhaite le Bien lors qu'on ſoûpire apres la Beatitude. Il eſt donc certain

que les Bons & les Méchans s'efforcent avec la mesme passion d'arriver à la joüissance du Bien, & que comme les Hommes ne deviennent bons que par la possession du bien, tous les Bons obtiennent ce qu'ils desirent. Pour les Méchans, il leur est impossible d'acquerir le Bien qu'ils souhaitent, parce qu'autrement ils cesseroient d'estre ce qu'ils sont : Ainsi puis que les uns & les autres recherchent également le Bien, & que cependant il n'y a que les premiers qui le puissent obtenir, il ne faut plus douter que les Bons n'ayent une grande puissance, & les Méchans une extréme foiblesse.

Si deux Hommes se proposoient une mesme chose par une mesme inclination, & que l'un venant à l'acquerir par le secours de la Nature seule, l'autre ne peust exercer comme luy cette fonction naturelle, mais se servant d'un autre moyen que de celuy de la Nature, s'efforçast de l'imiter en quelque sorte, sans trouver neantmoins l'entier accomplissement de son desir, lequel estimeriez-vous le plus puissant des deux ? Est-il pas vray que la puissance de marcher est naturelle à l'Homme ; & que les pieds luy sont donnez pour cet usage ? S'il arrive donc que quelqu'un s'en puisse bien servir,

& qu'un autre n'en ayant pas le mouvement libre s'efforce de marcher avec les mains, vous ne ferez point de difficulté d'asſurer que celuy qui fait cette fonction naturellement, eſt plus robuſte que celuy qui ne la peut faire que par artifice, & que par une imitation contrainte. Les Bons & les Méchans ſe propoſent également la joüiſſance du ſouverain Bien ; mais la différence qu'il y a dans la pourſuite qu'ils en font, c'eſt que les uns l'acquiérent par l'exercice naturel des Vertus, & les autres tâchent en vain de l'obtenir par les déreglemens de leurs convoitiſes, qui ne ſont pas les moyens convenables pour y parvenir.

Je reconnois, luy dis-je, la conſéquence de voſtre diſcours, & je ſuis obligé d'avoüer que les Bons ſont toûjours puiſſans, & les Méchans toûjours foibles. Voila, me repartit la Philoſophie, une réponſe tres-judicieuſe: & comme les Medecins ont coûtume de mieux eſpérer de la ſanté d'un Malade qui commence à recouvrer la connoiſſance qu'il avoit perduë ; ainſi je conjécture de ce que vous venez de répondre, que voſtre nature preſque abbatuë, commence à reprendre ſa premiere vigueur, & à contribuer elle-meſme à ſa guériſon: C'eſt pourquoy

comme je voy dans vostre Esprit une plus grande vivacité qu'auparavant, pour penétrer dans les raisons les plus obscures, j'en veux encore apporter beaucoup d'autres pour vous convaincre tout-à-fait.

Considérez combien est grande la foiblesse des Méchans, puis qu'ils ne peuvent obtenir une chose à la joüissance de laquelle leur inclination les conduit & les entraîne. Que seroit-ce donc, s'ils n'estoient avantagez de ce secours presque invincible de la raison, qui leur montre ce qu'ils doivent choisir? Et cette impuissance est d'autant plus déplorable, que leur ambition les porte à des choses plus relevées. Le prix auquel ils aspirent, & qu'ils s'efforcent inutilement d'emporter, n'est pas une chose légere & de peu d'importance, mais la plus précieuse & la plus considérable du monde. Ces Malheureux neanmoins ne voyent jamais l'effet d'un travail qui les occupe continuellement. En quoy sans doute la puissance des Bons paroist avec un éclat merveilleux : car si quelque Voyageur avoit marché si longtemps qu'il ne trouvast plus de terre où mettre le pied, ne diriez-vous pas qu'il auroit beaucoup de force & d'agilité ? Ainsi vous devez nécessairement croire que celuy qui parvient à la

la joüissance du souverain Bien, comme à la fin de toutes choses, est véritablement puissant; d'où par une raison contraire il arrive que tous ceux qui vivent dans l'iniquité, ne peuvent vivre que dans l'impuissance.

Qui peut donc obliger ces Misérables à quitter la Vertu pour suivre le Vice? Est-ce l'ignorance du Bien? qu'y a-t-il de plus honteux qu'un aveuglement si funeste? Est-ce que la violence de leurs passions les détourne du chemin qu'ils doivent suivre, quoy que d'ailleurs ils en ayent une entiere connoissance? & ne seroit-ce pas toûjours une prodigieuse lâcheté, que de ne pouuoir resister aux attaques du Vice? Est-ce enfin qu'ils abandonnent volontairement l'équité, pour embrasser l'injustice? Si leur Esprit est capable d'un si grand crime, non seulement ils ne doivent pas estre estimez puissans, mais mesme ils ne sont point du tout, puis que ceux qui s'éloignent de la fin commune à toutes les Creatures, cessent d'estre de leur nombre. Cecy paroistra peut-estre surprenant, & l'on aura de la peine à se persuader que les Méchans, dont la multitude surpasse infiniment celle des Bons, ne soient point du tout; & cette proposition cependant est tres-véritable: Car je ne dis pas qu'ils ne soient

en la maniere qu'il est nécessaire de les concevoir en leurs actions criminelles ; mais je ne puis accorder purement & simplement qu'ils soient : parceque de mesme que vous appellez un Cadavre, un Homme mort, & non pas simplement un Homme ; ainsi je confesseray bien que les Méchans sont vicieux, mais je n'avoüeray pas qu'ils soient absolument, d'autant qu'il n'y a que ce qui demeure dans l'ordre naturel qu'il a reçeu de Dieu, qui *soit* à proprement parler ; & que tout ce qui s'en éloigne perd l'Estre dont il avoit le Principe en luy-mesme.

Je suis assuré, me direz-vous, que les Meschans peuvent quelque chose ; c'est ce que je reconnois aussi-bien que vous : mais je soûtiens que cette puissance ne tire son origine que de leur foiblesse, parce qu'ils ne peuvent que le Mal, qu'ils ne pourroient jamais, s'ils avoient pû demeurer dans l'exercice du Bien.

Et certainement il n'y a rien qui découvre mieux leur impuissance que cette maniere de pouvoir, puis que si le Mal n'est rien, comme nous le venons de montrer, les Meschans ne pouvant que le Mal, on doit conclure qu'ils ne peuvent rien ; & pour mieux connoistre combien cette force

est vaine & ridicule, souvenez-vous que je vous ay prouvé qu'il n'y avoit rien de puissant que le souverain Bien. Cependant il est certain qu'il ne peut faire le mal que les Hommes qui ne sont pas tout-puissans ne commettent qu'avec trop de facilité : Ce qui découvre évidemment que comme il n'y a que les Gens de bien qui puissent tout, les Meschans qui n'ayant pas la mesme puissance peuvent le mal, ne peuvent rien du tout.

Songez aussi que nous avons mis le Pouvoir au nombre des choses desirables, qui se rapportent toutes au souverain Bien comme à leur centre; & que puis que la facilité de commettre le Mal, ne sçauroit avoir le Bien pour terme, cette fausse puissance est une véritable foiblesse, n'estant point l'objet d'un desir raisonnable comme le doit estre la Puissance.

Voila sans doute des preuves assez fortes du pouvoir des Bons & de la foiblesse des Meschans; ce qui fait dire à Platon, qu'il n'y a que les Hommes sages qui puissent tout ce qu'ils desirent; que les Meschans font à la verité ce que leur suggerent leurs passions dereglées, mais qu'ils ne peuvent avoir ce qu'ils souhaitent. Ils font tout ce

qu'ils peuvent pour acquerir le Bien par le moyen des choses qui leur plaisent ; mais ils n'obtiennent jamais ce qu'ils prétendent ; les crimes ne pouvant avoir de commerce avec la Beatitude.

POESIE II.

EN quelque éclat pompeux que vous voyiez ces Roys,
Dont l'aveugle caprice est le Tyran des Loix,
Et dont la Majesté tout l'Univers étonne;
S'ils sont connus de vous,
Leur Pourpre, leur Grandeur, leur Sceptre, & leur Couronne,
N'auront point de jaloux.

Ce front plein de fierté, ces regards furieux,
Ces Soldats attentifs à lire dans leurs yeux
Quelque nouveau signal de meurtre & de carnage,
Ne sont pour des Esprits,
Qui consultent plutost le cœur que le visage,
Qu'un objet de mépris.

Si vous les dépoüillez de ces vains ornemens
Qui servent à cacher leur honte & leurs tourmens,
Vous les verrez chargez d'assez pesantes chaînes,
Pour pouvoir assurer
Qu'au milieu de leur gloire ils souffrẽt plus de gesnes,
Qu'ils n'en font endurer.

D'une part les ardeurs de l'impudique amour,
En des feux criminels les brûlent nuit & jour;
De l'autre avec ses foüets la boüillante Colere
Leur déchire le sein;
Et la noire Tristesse, ou l'Espoir téméraire,
Troublent leur Esprit vain.

Ne relevez donc plus par des noms apparens
Le sort d'un Malheureux, que de cruels Tyrans
Réduisent sous le joug d'un honteux Esclavage:
Aucun de ses souhaits
(Quoy que tout l'Univers luy viẽne rẽdre hõmage)
Ne s'accomplit jamais.

PROSE III.

NE voyez-vous donc pas à present en quelle fange le vice est plongé, lors qu'il paroist le plus éclatant, & quelle lumiere répand la vertu, lors qu'elle vous semble davantage dans l'obscurité? Ce qui montre que la probité n'est jamais sans récompense, ny le crime sans supplice.

Dans toutes les choses que l'Homme fait, on peut dire que celle qu'il se propose pour fin, doit estre le prix de son travail. C'est ainsi que celuy qui vient aux Jeux Olym-

piques pour y remporter une Couronne, la reçoit pour récompense de sa course : Et comme nous avons dit que la Beatitude n'estoit autre chose que le Bien qui sert de motif à toutes nos actions, il faut confesser que le Bien leur est proposé comme un Prix commun, lequel est inséparable des Bons. Car comme les bonnes actions reçoivent toûjours le salaire qu'elles ont merité, il est certain que si on ne le possede, on ne merite pas le titre de Bon.

Que les Meschans employent donc tant qu'ils voudront la puissance, l'artifice, & la fureur contre l'Homme sage, il leur sera toûjours impossible de luy arracher sa Couronne, ny mesme de la flétrir ; la malice d'autruy ne luy pouvant ravir une gloire qu'il s'est acquise par sa propre vertu. Que s'il l'avoit reçeuë d'autre part, elle luy pourroit estre ostée, ou par les Meschans, ou par celuy qui luy en auroit donné la joüissance : mais comme il ne la tient que de sa vertu seule, il ne la perdra jamais qu'avec elle. Enfin puis qu'on ne desire la récompense qu'à cause qu'on la considere comme un bien, qui pourra s'imaginer que celuy qui le possede n'ait pas encore esté récompensé ? Que si vous desirez sçavoir quelle

eſt cette récompenſe; vous n'avez qu'à vous repreſenter ce qu'il y a de plus charmant & de plus admirable dans la Nature, & vous ne vous en formerez encore qu'une idée imparfaite. Souvenez-vous ſeulement des choſes que j'ay déja dites, & faites ce raiſonnement.

Puis que le Bien & la Beatitude ſont une meſme choſe, il faut neceſſairement que tous les Bons ſoient Bienheureux ; & comme eſtre Bienheureux c'eſt eſtre Dieu, l'on doit conclure que la récompenſe d'un Homme juſte eſt d'eſtre fait Dieu, c'eſt à dire que l'Homme juſte ne doit point craindre que le temps luy faſſe rien perdre de ſa Beatitude, qu'il n'y a point de puiſſance capable de la détruire, & que l'iniquité la plus noire ne ſçauroit ternir l'éclat de ſa vertu. Cela eſtant, qui doutera de la punition des Meſchans? car ſi le mal & le bien, la punition & la récompenſe, ſont oppoſez, il faut infailliblement que ce qui ſe rencontre dans le ſalaire du Bien ſe trouve d'une maniere differente dans la punition du mal; & que comme la vertu ſert de récompenſe à l'Homme vertueux, ainſi les Méchans ayent leur méchanceté pour ſupplice.

S'ils veulent donc eux-mesmes considerer sérieusement ce qu'ils sont, peuvent-ils s'estimer exempts de peine? puis que le vice en est une si grande, & que non seulement ils sont attaquez, mais accablez d'autant de maux qu'ils ont commis & qu'ils commettent de crimes.

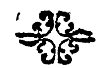
Considerez à present quel est le supplice qui les accompagne toûjours. Je vous ay déja montré que tout Estre est necessairement Un, & que tout ce qui est Un, doit estre infailliblement Bon, d'où vous pouvez inférer que tout Estre est Bon. De cette sorte tout ce qui ne fait plus aucune bonne action ne donne plus aucune marque de vie, d'où il arrive que les Meschans cessent d'estre ce qu'ils ont esté ; & que si la figure du corps humain qui leur reste, fait voir qu'ils estoient autrefois, le vice qui les transforme en luy-mesme donne assez à connoistre qu'ils ont perdu la Nature humaine, parce que n'y ayant que la seule Vertu qui puisse élever les Hommes au dessus de leur condition, il faut necessairement que le vice qui leur ravit la qualité qui les distingue des Bestes, les réduise en un estat infiniment au dessous de celuy qu'ils avoient reçeu de la Nature.

C'eſt pourquoy vous ne devez plus appeller Homme celuy que ſes crimes ont tout-à-fait changé. Brûle-t-il d'une avarice inſatiable, & prend-t-il avec violence le bien d'autruy ? C'eſt un Loup raviſſant. Sa langue toûjours inquiete & médiſante, ne prononce-t-elle que des paroles injurieuſes & piquantes ? Il merite qu'on le compare au Chien. Se plaiſt-il à tromper tout le monde par ſes artifices & par ſes trahiſons? Il eſt ſemblable au Renard. Se laiſſe-t-il emporter au torrent de la colere ? Il cache ſous la figure d'un Homme, une Ame de Lyon. A-t-il de l'apprehenſion pour les choſes qui ſont le moins à craindre ? Il eſt de la nature du Cerf. Eſt-il ſtupide & pareſſeux ? Il n'eſt point different de l'Aſne. Son inconſtance & ſa legereté luy font-elles à tout moment changer de deſſein ? On peut juſtement dire qu'il reſſemble aux Oyſeaux. Eſt-il toûjours plongé dans la fange & dans l'ordure d'un plaiſir infame ? Il n'a point d'autre volupté que celle d'un Pourceau qui ſe tourne & qui ſe roule dans la boüe.

C'eſt ainſi que celuy qui ceſſe d'eſtre Homme en ceſſant d'eſtre Bon, ne pouvant s'élever juſques à la Nature Divine, eſt

malheureusement réduit à la condition des Bestes.

POESIE III.



CIrcé par ses Herbes puissantes,
Et ses Breuvages enchantez,
Donnoit des formes différentes
A ceux qu'elle avoit invitez.
Par une bizarre avanture,
Ils se cherchent sous la figure
D'un Lion, d'un Tygre, ou d'un Ours,
Ou sur la peau d'une Panthere
En quelque Vallon solitaire
Ils consument leurs tristes jours.

Vlysse jetté par l'orage
En l'Isle soûmise à ses Loix,
Refusa son fatal Breuvage,
Et boucha l'oreille à sa voix:
Mais tout le reste de sa Troupe
Ayant déja beu dans la Coupe,
N'avoit plus aucun trait humain,
Et sous une forme hideuse
Recherchoit l'eau sale & bourbeuse;
Et préféroit le Gland au Pain.

L'Ame en ce changement étrange
Bravoit les sucs victorieux;
Le Corps se rouloit dans la fange,
Quand l'Esprit s'élevoit aux Cieux.
La Main qui sembloit si puissante,
N'avoit qu'une force apparente;
Il en méprisoit les efforts,
Et la voyoit d'un œil tranquille
Changer la figure d'un Corps,
Qui n'est qu'une Masse d'argille.

L'Hōme n'a de vigueur qu'au dedās de luy-mesme;
La rechercher ailleurs, c'est une erreur extréme;
Le péril n'est pas grand, si l'Esprit n'est changé.
Le Poison qui se glisse en l'Ame raisonnable,
Sans mesme que le Corps en soit endommagé,
Y fait un changement beaucoup plus déplorable.

PROSE IV.

ALors je pris la parole, & je luy dis. Je confesse que ce n'est pas sans raison qu'on estime que les Hommes vicieux sont metamorphosez en Bestes par le changement déplorable de leur Esprit, quoy que cependant ils conservent toûjours la figure humaine dans toutes les parties de leurs corps: mais il seroit à desirer que ceux dont

l'ame criminelle est continuellement agitée de cette fureur brutale contre les Gens de bien, se trouvassent trop foibles pour leur nuire.

Ils n'ont pas, me repartit la Philosophie, ce pouvoir que vous leur attribuez, comme je vous le feray voir autre-part; & si mesme on leur ostoit celuy qu'on s'imagine qu'ils ont, ce leur seroit un avantage tres-considérable, puis que les peines qu'ils endurent en seroient de beaucoup diminuées. Car quoy que cela puisse sembler incroyable, il est neanmoins assuré que les Méchans sont plus malheureux, lors qu'ils obtiennent ce qu'ils desirent, que lors qu'ils éprouvent un succés contraire à leurs volontez; parce que si c'est une grande misere de vouloir le Mal, ç'en est encore une plus grande de le pouvoir faire; d'autant que sans cette puissance la volonté demeurant languissante, ne commettroit qu'en pensée le Mal qu'elle commet en effet. C'est pourquoy comme chaque mauvaise action entraîne avec soy son infortune, il faut nécessairement que ceux qui veulent commettre un crime, qui le peuvent, & qui le font, soient en mesme temps attaquez de trois sortes de miseres.

Vous estes sans doute de mon sentiment;

& vous estes tellement touché de leur déplorable condition, que vous leur souhaiteriez cette heureuse impuissance de mal faire. Ayez un peu de patience, & peut-estre elle leur arrivera plutost que vous ne le voudrez, & qu'ils ne le croyent eux-mesmes. Il n'y a rien de si longue durée dans le petit espace de cette vie, qu'une Ame immortelle n'en doive attendre la fin sans inquiétude.

Toutes ces grandes espérances, ces vastes desseins, & ces hautes entreprises des Méchans, s'évanoüissent en un moment; & le mesme jour qui les a veu naistre, les voit souvent périr avec celuy qui les a produits. Ce qui ne peut estre qu'avantageux à ces Misérables, qui trouvant des bornes à leur méchanceté, rencontrent aussi quelque soulagement à leur infortune: Car s'il est vray que le vice rende l'Homme malheureux; celuy-là le sera davantage, qui sera plus longtemps criminel; & j'estimerois que leur misere seroit extréme, si la mort au moins ne donnoit des limites à leurs crimes.

Et certainement si ce que nous avons dit de la misere, qui suit toûjours le crime, est veritable, il faut que comme elle est éternelle, elle soit infinie. Cette conséquence vous paroistra peut-estre étrange, & je voy

que vous avez un peu de peine à me l'accorder: mais elle a trop de rapport aux choses que vous m'avez déja accordées, pour y pouvoir justement contredire; & vous n'avez pas raison de le faire, si vous ne montrez auparavant qu'il y a de l'erreur ou dans la proposition que j'ay avancée, ou dans la conclusion que j'en tire. Si ce qui reste n'est pas moins surprenant, la conséquence n'en est pas moins infaillible.

Je dis donc que les Méchans sont plus heureux, lors que la Justice Divine exerce sa rigueur sur eux pour les chastier, que lors qu'ils ont la liberté de pécher impunément. Je ne fonde pas ma proposition sur ce que les mauvaises mœurs peuvent estre corrigées par la vangeance qu'on en tire, sur ce que la crainte des supplices est capable de les conduire au chemin de la Vertu malgré leur resistance, & sur ce que l'exemple de leur punition détourne les autres du peché: Je soûtiens seulement, sans avoir égard à la peine qui leur est inévitable, non plus qu'à l'instruction qu'ils nous laissent, qu'ils sont plus heureux estant punis, que ne l'estant pas.

Je vous ay déja fait voir la félicité des Bons, & la misere des Méchans. S'il arrive

qu'une Personne ne soit pas tellement infortunée, qu'il ne luy reste encore quelque Bien, n'est-il pas vray que sa condition sera plus avantageuse que celle d'un autre dont le malheur ne sera accompagné d'aucun bonheur? Que si l'on adjoûte quelque nouvelle misere à celle de cet Homme qui ne joüit d'aucun Bien, ne sera-t-il pas encore plus misérable, que celuy dont les maux sont amoindris par la participation de quelque Bien? Il est donc certain que les Méchans ont toûjours quelque Bien conjoint à la peine qu'ils endurent, à sçavoir, le supplice mesme dont on les punit, puis qu'estant un acte de justice, il mérite à bon droit ce titre; mais au contraire lorsque leurs crimes demeurent sans chastiment, ils deviennent plus misérables qu'ils n'estoient, par cette impunité que vous confessez vous-mesme estre une peine de leur iniquité continuelle. Ainsi la vengeance que l'on prend des maux qu'ils commettent leur est favorable, & la liberté qu'on leur donne de les continuer, leur doit estre un tourment plus rigoureux que tous les supplices qu'on leur peut faire souffrir. Enfin s'il y a de la justice à punir les Méchans, il y a de l'injustice à leur pardonner; & comme la justice est un Bien,

l'injuſtice eſt néceſſairement un Mal d'où vous pouvez aiſément reconnoiſtre la verité de la propoſition que j'ay avancée.

Comme je me vis convaincu de la force de ce raiſonnement, je l'interrompis auſſitoſt pour ſatisfaire à la curioſité que j'avois de connoiſtre ce que j'ignorois encore, & je conjuray la Philoſophie de me dire s'il n'y avoit point de ſupplices deſtinez aux Ames criminelles que la Mort a ſéparées de leurs Corps. Il y en a, me répondit-elle, vous n'en pouvez douter; mais leur différence eſt bien grande, parceque les uns ſervent à les punir avec une rigueur inſupportable, & les autres à les purifier avec une douceur pleine de miſéricorde & de clémence. Mais je n'ay pas à préſent deſſein de traitter cette matiere; je me ſuis ſeulement propoſé de vous faire voir que cette puiſſance des Méchans, qui vous paroiſſoit injuſte, n'eſt en effet qu'une chimere qui n'eſt qu'en voſtre imagination, & que les vices que vous eſtimiez impunis ne ſont jamais ſans ſupplice; que cette déplorable licence de pécher dont vous deſiriez ſi promptement la fin, n'eſtoit pas de longue durée; que quand meſme elle dureroit beaucoup de temps, elle ſeroit plus à plaindre qu'elle n'eſt; & qu'enfin s'il ſe pouvoit

pouvoit faire qu'elle fust éternelle, elle arriveroit au comble de la misere. En suite je vous ay prouvé que les Hommes vicieux estoient plus malheureux dans l'impunité que dans la punition de leurs crimes ; & que par conséquent le plus grand & le plus cruel de leurs supplices, c'estoit de n'estre point punis.

Je sçay bien que si je consulte là-dessus le jugement des Hommes, je n'en trouveray point qui me veüille croire, ny mesme qui veüille m'écouter. Leurs yeux accoustumez aux tenebres ne peuvent s'ouvrir à la lumiere d'une verité si brillante, & l'on peut justement les comparer à ces Oyseaux que la nuit éclaire, & que le jour aveugle : parce que ne considérant pas l'ordre naturel des choses, & ne suivant que leur inclination vicieuse, ils se persuadent que la licence & l'impunité de leurs crimes est une marque de leur bonheur.

Pour vous, regardez seulement ce qu'ordonne la Loy Divine. Si vous embrassez le party du Bien, vous n'avez que faire d'un Juge qui vous récompense ; le choix que vous avez fait est la plus grande récompense que vous puissiez espérer ; & si vous estes assez malheureux pour choisir le Mal, n'ap-

préhendez point d'autre Bourreau que vous-mesme, puis que l'élection que vous avez faite est le plus cruel de tous les supplices qu'on sçauroit jamais inventer contre vous. Je ne sçaurois mieux représenter cette différence, qu'en me figurant un Homme qui regarde tantost le Ciel, & tantost la Terre, parce qu'il semble que par le moyen de ces deux regards contraires il est quelquefois au milieu des Astres, & quelquefois dans la fange & dans la bouë.

Mais le Peuple, me direz-vous, n'est pas capable d'une refléxion si belle & si solide. Quoy donc, sommes-nous obligez de suivre le sentiment de ceux que nous avons fait voir estre semblable aux Bestes? Si quelqu'un ayant perdu la veuë, s'oublioit tellement luy-mesme, qu'il ne creust pas avoir jamais veu clair, & que cependant il s'imaginast avoir toutes les perfections dont le corps de l'Homme est capable, estimeriez-vous pour cela que tous ceux qui voyent clair sont aveugles? Ne sçavez-vous pas qu'il est encore impossible de persuader à la pluspart des Hommes, que ceux qui font une injure, sont plus malheureux que ceux qui la souffrent? & cependant il n'y a point de verité dont les preuves soient plus faciles & plus convain-

cantes. Si vous les desirez apprendre, les voicy.

Vous ne pouvez douter que les Méchans ne méritent quelque peine; vous n'ignorez pas qu'ils sont malheureux, & vous estes convaincu que tous ceux qui sont dignes de punition sont misérables. S'il arrivoit donc que vous fussiez Juge en une Cause semblable à celle dont il s'agit, lequel condamneriez-vous au supplice? ou l'auteur d'une offense, ou celuy qui seroit offensé? Sans doute que vous satisferiez par la punition de l'autre, à celuy qui seroit outragé; & par conséquent vous seriez persuadé que celuy qui fait une injure, est plus misérable que celuy qui la souffre.

C'est pour ce sujet, & pour beaucoup d'autres raisons qui n'ont qu'un mesme principe, que l'envie rendant de sa nature les Hommes infortunez, l'injure n'est dommageable qu'à la Personne qui l'a faite, & non pas à celle qui l'a receuë.

Cependant il semble que les plus habiles Orateurs ignorent cette verité, lors qu'ils employent tous les charmes & tous les artifices de leur éloquence, pour attirer la compassion des Juges sur une Personne innocente & persecutée, puis que ceux qui

l'ont affligée ſont plus dignes de pitié qu'-elle. Ces aveugles Accuſateurs eſtant touchez de miſéricorde pour les Criminels, les devroient conduire devant le Juge, comme des Malades devant le Medecin, afin de retrancher par le ſupplice les maladies de leurs crimes. S'ils en uſoient de la ſorte, la deffenſe des Avocats deviendroit inutile ; ou s'ils deſiroient encore profiter au Public par la douceur & par la force de leur langage, ce ſeroit en accuſant les Criminels de cette maniere favorable.

S'il reſtoit meſme aſſez de lumiere aux Méchans pour voir la Vertu qu'ils ont ſi lâchement abandonnée ; & s'ils connoiſſoient qu'ils doivent eſtre purifiez de l'ordure de leurs vices par le moyen des tourmens, ils ne les conſidéreroient plus comme une peine, dans l'eſpérance qu'ils auroient de poſſeder encore un Bien qu'ils ont perdu par leur faute ; & ne pouvant plus ſouffrir de Deffenſeurs, ils s'abandonneroient entierement à la diſcretion de leurs Juges & de leurs Parties.

Vous pouvez connoiſtre de ce que je viens de dire, que l'Homme ſage eſt incapable de haine, parce que de haïr les Bons, c'eſt avoir perdu l'eſprit ; & d'avoir de l'a-

version pour les Méchans, c'est estre tout-à-fait déraisonnable. Le Vice est une maladie de l'Esprit, comme la langueur est une infirmité du Corps ; & de mesme qu'on ne juge pas un Malade digne de haine, mais plutost de compassion ; ainsy bien loin de persécuter avec violence les Malheureux, dont l'Esprit est plus tourmenté par ses propres crimes, que le Corps ne l'est par les plus insupportables maladies, il faut avoir pour eux une tendresse efficace, & toute particuliere.

POESIE IV.

Esprits toûjours émûs de colere, ou d'envie,
Qui n'avez de repos qu'en troublant l'Univers,
Est-ce dans le dessein d'abandonner la vie,
Que vous faites armer tant de Peuples divers?

La Mort que vous cherchez viẽdra bien d'elle-méme
Pour vous faire sentir la rigueur de ses Loix:
Rien n'arreste son cours, & sa fureur extréme
Entraîne également les Sujets & les Roys.

Ceux contre qui le Ciel, des Bestes carnassieres.
Anime justement la brutale fierté,
Tournent contre leur sein les armes meurtrieres,
Que leur a fait forger la seule cruauté.

Une diversité de mœurs & de langage
Peut-elle autoriser tant de sanglans combats?
Si c'est là le sujet qui vous porte au carnage,
Certes un tel sujet ne vous excuse pas.

Si vous estes poussé d'un desir équitable
De donner à chacun ce qu'il a mérité,
Aimez les Gens de bien d'un amour véritable,
Et plaignez les Méchans en leur iniquité.

PROSE V.

JE connois assez, luy dis-je, quel est ce bonheur, ou cette misere, qui suivent le mérite des Bons, ou les crimes des Méchans, & neantmoins je ne laisse pas de croire qu'il y a toûjours quelque meslange de Bien & de Mal dans la faveur populaire: car je n'ay point encore veu d'Homme sage qui la méprisast jusques à ce point, que d'aimer mieux estre banny de son Païs, manquer de toutes choses, & vivre continuellement dans l'opprobre, que d'estre honoré de ses Citoyens, avoir sur eux une légitime puissance, & demeurer avec estime en sa propre Patrie. Cette derniere condition fait paroistre la

Sageſſe avec plus d'éclat & d'utilité pour le Public; le bonheur de ceux qui gouvernent, ſe communique à ceux qui ſont ſous leur conduite; & les mauvais Citoyens contre leſquels les priſons, les geſnes, & tous les autres ſupplices ordonnez par les Loix ſont établis, reçoivent la récompenſe de leurs crimes.

Je ſuis donc ſurpris d'un étonnement extréme, lors que je conſidere que par un changement étrange les Innocens ſouffrent les peines que méritent les Coupables, & que les récompenſes de la Vertu deviennent le prix de l'injuſtice; & je voudrois apprendre de voſtre bouche quel eſt le ſujet d'une confuſion ſi déplorable. Mon admiration ſeroit beaucoup moindre, ſi je croyois que le hazard fut cauſe de cette différence; mais ce qui l'augmente encore davantage, c'eſt la conduite dont Dieu ſe ſert au Gouvernement du Monde; & quand je voy que ſouvent il traitte les Bons avec une douceur de Pere, & les Méchans avec une ſevérité de Juge, & qu'en ſuite il afflige les Bons, & qu'il accorde aux Méchans tout ce qu'ils deſirent, ſi l'on ne m'en découvre la cauſe, je ne puis de moy-meſme appercevoir la différence que vous mettez entre ce qui ſe fait ſeule-

ment par sa Providence, & ce qui n'arrive que par avanture.

Ce n'est pas une merveille, me repartit-elle, qu'ignorant l'ordre & la disposition du Monde, vous estimiez qu'il y a de la confusion : mais quoy que vous ne sçachiez pas la cause de cette diversité qui s'y rencontre, vous devez neantmoins estre assuré que puis que celuy qui le gouverne est infiniment Bon, il n'ordonne rien qui ne soit tout-à-fait équitable.

POESIE V.



A La moindre Eclypse de Lune
Le vulgaire est saisy de peur,
Et la stupidité commune
En fait un signe de malheur:
Créte mesme eut ses Corybantes,
Dont les danses extravagantes,
Les cris, & les tambours d'airain,
Par une sottise grossiere,
Contre ce defaut de lumiere
Sembloient un remede certain.

Que le Soleil fonde la glace,
Que les Aquilons orageux
Dans le milieu de la bonace
Elevent des monts écumeux;
On n'est point surpris de ces choses,
Parce qu'on en connoist les causes
Que l'Esprit trouve sans penser:
Celles qui sont moins ordinaires,
Quoy qu'également nécessaires,
Ont coûtume de l'étonner.

Tout ce que le vulgaire admire,
N'est grand que par comparaison,
La rareté seule l'attire,
Et jamais la juste Raison.
Si la Vérité peu connuë,
S'offrant à vos yeux toute nuë,
Eclaire vostre entendement,
Ce qui luy sembloit admirable,
N'aura rien de plus remarquable,
Que ce qu'il voit communément.

PROSE VI.

IE confesse, luy dis-je, que toutes ces choses sont véritables; mais comme c'est à vous de découvrir la cause de ce qui nous semble le plus secret, & d'éclairer par vostre

lumiere les choſes qui paroiſſent les plus obſcures à ceux qui les ignorent, je vous prie de me délivrer de l'incertitude où je ſuis là-deſſus, & de m'inſtruire ſur ceque j'eſtime de plus étonnant & de plus prodigieux dans la Nature. Auſſitoſt la Sageſſe me regardant avec un viſage riant, me repartit en ces termes.

Vous deſirez m'engager à la choſe du monde la plus difficile, & de laquelle il eſt le moins poſſible de trouver le fonds. Cette matiere eſt ſemblable à l'Hydre d'Hercule, & l'on n'en a pas plutoſt retranché les premieres difficultez, qu'il en renaiſt de nouvelles, ſans qu'on puiſſe jamais ſortir de ce combat, ſi l'on ne joint au Glaive tranchant d'une Parole animée le feu d'un Eſprit extrémement vif & perçant. Car il faut parler en meſme temps de la ſimplicité de la Providence, de l'ordre du Deſtin, du Hazard, de la connoiſſance de la Prédeſtination Divine, & du libre-Arbitre.

Tout cela vous fait aſſez comprendre l'excellence du ſujet dont vous deſirez que je vous parle: mais comme l'intelligence que vous en aurez doit beaucoup contribuer à voſtre guériſon, je m'efforceray de vous en découvrir quelques particu-

laritez, quoy que le temps ne me donne pas la liberté de beaucoup m'étendre. La douceur de la Poësie & de la Musique, a jusques icy charmé vostre Esprit curieux, & contenté vostre oreille, & neanmoins il faut vous priver un peu du plaisir que vous y prenez, pendant que vous serez attentif à l'enchaînement & à la suite des raisons que je vous déduiray dans ce discours.

La genération de toutes choses, le progrés & la liaison des Estres, enfin tout ce qui peut avoir quelque mouvement naturel, tire son principe, son reglement, & sa forme, de l'Immutabilité seule, de l'Entendement Divin; & cet Esprit demeurant toûjours inébranlable en sa simplicité, pourvoit diversement à tout ce qui se doit faire. Si nous considérons ce soin dans la pureté de l'Intelligence de Dieu, nous l'appellons Providence; & si nous le regardons dans le rapport qu'il a vers les Estres qu'il meut & qu'il dispose, c'est ce que les Anciens nomment Destin.

Ces deux choses paroistront facilement différentes à celuy qui connoistra la nature de l'une & de l'autre; d'autant que *la Providence est cette souveraine Intelligence par laquelle le premier de tous les Estres dispose*

de toutes choses ; & le Destin n'est rien qu'une disposition qui s'attache fortement aux choses qui se meuvent, & par laquelle la Providence les ordonne avec une liaison merveilleuse. La Providence embrasse toutes choses, quelques différentes & infinies qu'elles soient ; mais le Destin distingue le mouvement particulier des Estres, leur marque leur rang, leur donne une forme convenable, & les distribuë selon les temps ; en sorte que cette disposition temporelle estant rapportée à la connoissance de l'Entendement Divin, n'est rien que ce que nous appellons Providence ; & lors qu'elle est considerée dans la suite des temps & dans l'ordre qu'elle y met, nous la nommons Destin.

Quoy que ces deux choses soient diverses, elles dépendent neantmoins l'une de l'autre, & l'ordre du Destin n'est qu'une production de la Providence : car de mesme qu'un Ouvrier ayant formé dans son Esprit une idée de ce qu'il veut faire, y travaille en suite, & ne produit que dans le cours du temps ce que son Entendement avoit conçeu tout à la fois ; ainsy Dieu dispose par sa Providence tout ce qui doit arriver, & se le representant en un mesme instant sans qu'il puisse recevoir aucune altération, il l'exécute apres

par le moyen du Destin, mais d'une maniere différente, & dans la suite des temps.

Soit donc que le Destin reçoive sa vertu de celle de la Providence Divine, soit que l'Ame du Monde, ou toute la Nature ensemble y préside, ou bien que l'influence des Astres, la puissance des Anges, ou l'artifice des Démons, en fassent mouvoir tous les ressorts, ou qu'enfin son enchaînement admirable soit un ouvrage à la perfection duquel toutes ces choses concourent, il est toûjours asseuré que *la Providence est une idée simple & immuable de ce qui doit estre fait*, & que *le Destin est un ordre successif, & comme une liaison temporelle & mobile de ce que la Providence a déja disposé*. D'où il arrive que toutes les choses qui sont soûmises à l'empire du Destin, le sont à celuy de la Providence, à laquelle le Destin mesme est sujet; & il y en a de certaines qui dépendent tellement de la Providence seule, qu'elles surpassent la puissance du Destin, comme estant étroitement unies à la Divinité mesme, à laquelle elles sont trop fortement attachées pour se laisser aller au mouvement du Destin: Car comme entre plusieurs Globes qui tournent sur un mesme essieu, celuy qui s'approche le plus du milieu par-

ticipe aussi davantage de sa simplicité, & devient comme le centre autour duquel ceux qui sont les plus éloignez roulent continuellement; & comme le dernier au contraire ayant une plus grande circonférence que les autres, occupe une plus grande espace qu'eux, d'autant plus qu'il s'écarte de ce point du milieu qui communique sa simplicité naturelle à ce qui se joint & s'unit à luy, l'empeschant de s'écouler & de se répandre au dehors; ainsy d'autant plus qu'une chose est separée de la premiere Intelligence, elle est plus sujette au pouvoir du Destin; & celle au contraire qui touche de plus pres le centre de toutes choses, à sçavoir la Divinité, s'en trouve plus dégagée. Que si mesme elle s'attache inséparablement à la fermeté de ce premier des Estres, elle devient inébranlable, & s'éleve au dessus de cette necessité fatale à laquelle tant d'autres Estres sont soûmis.

Ce que le raisonnement donc est à l'égard de l'Entendement, ce qui est produit à l'égard de ce qui produit, le temps en comparaison de l'éternité, le cercle à son centre, c'est ce que la suite changeante du Destin est à l'égard de l'immuable simplicité de la Providence.

C'est cet ordre de la Destinée qui regle le cours des Astres & le mouvement du Ciel, qui fait accorder les Elemens entr'eux, & qui leur fait si souvent changer de forme & de nature. C'est luy qui renouvelle toutes les choses qui naissent ou qui meurent, par des semences & des productions qui leur sont semblables. C'est luy-mesme enfin qui détermine la fortune & les actions des Hommes, par une chaîne indissoluble de causes supérieures ; & comme ces causes tirent leur origine de la Providence, qui ne peut jamais changer, il faut nécessairement qu'elles soient exemptes de changement, parce que les choses sont toûjours bien conduites lors que la simplicité de l'Entendement Divin produit une suite inévitable de causes qui retiennent par leur immutabilité propre les Estres les plus inconstans, & qui sans cela se laisseroient aller à l'impétuosité de la Fortune.

De là vient que quoy que toute la Nature vous semble dans le trouble & dans la confusion, à cause de la foiblesse des yeux de vostre Esprit qui n'en peut remarquer l'ordre ; neanmoins ce reglement admirable conduit toutes les Creatures à ce qui leur paroist le plus avantageux. Ce qui se ren-

contre si véritable, que l'Homme quelque méchant qu'il puisse estre, ne se propose jamais le Mal pour la fin de ses actions, & que l'erreur seule en laquelle il est plongé l'empesche de trouver le Bien qu'il recherche au milieu de ses plus grands crimes.

Ainsy l'on ne peut pas raisonnablement dire que cet ordre qui procede comme du centre de la Souveraine Bonté, détourne aucune Creature de son Principe.

Mais quelle plus étrange confusion, me direz-vous, que de voir les Bons & les Méchans partager indifféremment le Bonheur ou l'Infortune? Quoy donc, les Esprits des Hommes sont-ils si perçans, & leurs lumieres si certaines, qu'il faille que tous ceux qu'ils estiment innocens ou criminels, le soient en effet? Ne voyez-vous pas que leurs sentimens ne peuvent s'accorder en ce point, & que celuy que les uns jugent digne de récompense, les autres le croyent digne de punition? Mais quand il se trouveroit mesme quelque Personne assez judicieuse pour faire un discernement si difficile, pourra-t-elle assurément connoistre le tempérament & la qualité des Esprits?

Cette constitution de l'Ame surpasse autant vostre connoissance, que celle du Corps

eſt au deſſus de la portée d'un Homme qui ne s'y ſeroit point étudié. Jamais il ne ſçauroit comprendre pourquoy de pluſieurs Corps également ſains, les uns ſe conſervent par une nourriture agreable, & les autres par une nourriture amere ; & d'où vient que certains Malades ne peuvent eſtre guéris que par des médicamens aiſez, & les autres que par des remedes violens. Il n'y a que le Médecin qui connoiſt l'état & la qualité ſoit de la ſanté, ſoit de la maladie, qui ne s'en étonne point.

L'Ame n'a jamais d'autre ſanté que la Vertu, ny d'autre maladie que le Vice : Elle n'a point d'autre Medecin que Dieu qui luy conſerve les Biens qu'elle poſſede, & qui la délivre des Maux qu'elle ſouffre ; Et comme les yeux perçans de ſa Providence ſont toûjours arreſtez ſur tout ce qui ſe paſſe dans la Nature, il connoiſt ce qui convient à chacun de nous, & nous donne libéralement ce qui nous eſt propre. Voila ce grand miracle & cet enchaînement prodigieux du Deſtin, que les Hommes admirent à cauſe de leur ignorance, & que Dieu fait avec tant de connoiſſance & tant de ſageſſe.

Et pour dire icy quelque choſe de cet abyſme profond de la Divinité, ſelon que la

foiblesse de l'Homme le peut permettre, & vous faire voir en mesme temps que les plus éclairez des Mortels n'y sçauroient pénétrer, n'est-il pas vray que celuy que l'on a estimé le plus juste & le plus équitable des anciens Romains, fut d'un sentiment contraire à cette Providence qui sçait tout? Et Lucain ne vous a-t-il pas averty *que le party du Vainqueur avoit esté le plus agreable aux Dieux, & celuy du Vaincu à Caton?*

Vous voyez donc que tout ce qui se fait contre vostre esperance, ne laisse pas d'estre l'ordre véritable & naturel des choses, quoy que selon vostre jugement ce ne soit que trouble & que confusion. Je veux neantmoins qu'il se trouve un Esprit si solide, & si juste, que ses sentimens s'accordent avec ceux de Dieu: Quand cela seroit, l'Homme le plus raisonnable & le plus ferme, n'est-il pas toûjours sujet aux infirmitez de sa nature? Et s'il luy survient quelque grande affliction, n'abandonnera-t-il pas l'innocence par le moyen de laquelle il n'a pû conserver sa premiere fortune, à moins que Dieu ne le soûtienne de sa Grace?

La souveraine Sagesse épargne donc celuy que l'adversité pourroit malheureusement changer; elle ne le veut pas affliger,

d'autant qu'elle connoist que les peines & les travaux ne luy sont pas convenables. Il y en aura peut-estre un autre consommé dans toutes sortes de Vertus, & qu'une Sainteté parfaite approchera davantage de la Divinité. Celuy-là ne sera pas seulement à couvert des attaques de la misere; mais la Providence Divine ne permettra pas mesme que son corps soit travaillé de maladies; c'est ce qui a fait dire à une Personne plus excellente que moy, ces belles paroles.

Les Vertus ont formé le Corps d'un Homme sage.

Il arrive souvent que cette mesme Providence met la conduite des affaires entre les mains des Gens de bien pour réprimer l'insolence des Méchans. Elle presente à quelques-uns de la douceur & de l'amertume, pour donner un juste temperament à leur esprit, par celuy de ce mélange salutaire. Elle envoye quelques petites disgraces à d'autres, de peur qu'une felicité trop longue ne les corrompe. Elle permet qu'il y en ait d'exposez aux plus furieux orages, afin que leurs vertus se fortifient par l'usage & par l'exercice de la Patience. Ceux-cy craignent plus qu'il n'est raisonna-

ble ce qu'ils peuvent souffrir, & ceux-là méprisent trop temerairement ce qu'ils n'ont pas la force de supporter. Cette conduite souveraine les mene tous par un chemin difficile, pour leur faire connoistre, ou leur trop grande crainte, ou leur présomption par l'expérience de leur force, ou de leur foiblesse. Il y en a qui se sont acquis une gloire immortelle par une mort genéreuse; & l'on a veu des Personnes si constantes au milieu des plus plus horribles supplices, que leur patience a servy d'une preuve infaillible que la Vertu ne pouvoit estre surmontée par aucune peine.

Il n'y a point de doute que toutes ces choses differentes ne soient bien reglées, puis qu'elles sont si profitables à ceux qui les experimentent: Car de ce qu'il arrive tantost du bonheur, & tantost de l'infortune aux Meschans, c'est encore un effet de cette mesme Providence. Quant aux maux qu'ils endurent, personne n'en est étonné, parce qu'on sçait qu'ils les meritent, & qu'ils peuvent non seulement servir d'exemple aux autres en leur donnant de la crainte, mais encore de moyen à eux-mesmes pour s'amander. Il n'y a donc plus que leur prosperité qui puisse sembler étrange; mais

si l'on considere qu'elle instruit les Gens de bien du mépris qu'ils doivent faire d'un bonheur qui devient souvent l'esclave des plus criminels, on reviendra bien-tost d'un étonnement si peu raisonnable.

On peut encore adjouster pour une autre raison de cette conduite favorable, qu'il se rencontrera quelqu'un d'un naturel si prompt & si violent, que la Pauvreté le pourroit précipiter en toutes sortes de crimes, & que la Providence Divine pour apporter quelque remede à cette maladie. luy donne de grandes richesses: Alors ce misérable voyant d'un costé sa conscience soüillée d'une infinité de pechez, & de l'autre la grandeur de sa fortune, il appréhende que la perte d'une chose dont la joüissance luy semble si douce, ne luy soit un jour insupportable; Il change ses mœurs par une seule reflexion d'interest; & lors qu'il craint que sa bonne-fortune ne le quitte, il abandonne heureusement le vice.

Il y en a que le mauvais usage d'une grande fortune a plongé dans une abysme de malheurs: & le Ciel a laissé la puissance de malfaire à quelques-uns, afin de servir d'exercice aux Bons, & d'estre les instrumens du supplice des Meschans: Car com-

me les Justes & les Scelerats n'ont ensemble aucun commerce, ainsi les Meschans ne peuvent estre d'intelligence les uns avec les autres; ce qui ne doit pas sembler étrange, puis que les vices qu'ils commettent leur déchirant à toute-heure la conscience, les empeschent d'estre d'accord avec eux-mesmes, & qu'ils font souvent des choses qu'ils desireroient n'avoir pas faites apres qu'elles sont executées: d'où vient que cette Providence eternelle produit souvent un grand miracle par le moyen de l'iniquité, lors que les Meschans obligent leurs semblables d'estre bons; car il est arrivé que des Hommes scelerats se voyant persecutez par d'autres qui ne leur cedoient point en meschanceté, se sont rangez du party de la vertu par la seule aversion qu'ils avoient de leurs Persecuteurs, s'efforçant de n'estre point semblables à ceux contre lesquels ils avoient conçeu une haine mortelle.

Il n'appartient qu'à la Puissance d'un Dieu de tirer le bien du mal, & de s'en servir en telle sorte qu'il produise un bon effet. Il y a toûjours un certain ordre qui maintient & qui comprend toutes choses; & s'il s'en rencontre quelqu'une qui veüille se retirer de sa conduite, il faut necessaire-

ment qu'elle y retourne par une autre voye, de peur que le hazard n'usurpe quelque authorité dans l'empire de la Providence.

Je ne puis exprimer qu'avec trop de foiblesse,
L'Ordre qu'a mis par tout l'Eternelle Sagesse.

L'Homme n'est pas capable de concevoir, ny d'expliquer tous les secrets des Ouvrages de Dieu. Je me contente seulement de sçavoir qu'ayant produit toutes choses, il les conduit à la possession du Bien qui leur est le plus convenable; & que voulant conserver en sa premiere forme ce qu'il a fait, il bannit le mal des limites de la Republique qu'il gouverne, le détruisant par l'ordre necessaire du Destin: C'est pourquoy si vous considerez attentivement l'ordre de cette Divine Providence, qui dispose toutes choses avec tant de Sagesse, vous confesserez que le Mal qu'on voit si commun dans le monde, n'est en effet que dans la seule imagination des Hommes.

Mais je commence à m'appercevoir qu'estant accablé du poids de tant de difficultez, & lassé de la suite ennuyeuse d'un si grand nombre de raisons, vous soûpirez

apres la douceur des Vers. Auparavant donc que d'entendre ce qui me reste à dire, prenez le breuvage que je vous presente, afin que quand vous aurez reparé vos forces, vous puissiez arriver avec moy jusques où je vous veux conduire.

POESIE VI.

SI vostre Esprit desire voir
Le juste & l'absolu pouvoir
De l'Arbitre de la Nature,
Qu'il considere un peu cet ordre ingénieux
Marqué dans la vive peinture
Que le Globe du Ciel représente à nos yeux.

Les feux de la nuit & du jour,
Sous les justes Loix de l'Amour,
Y conservent la Paix commune;
Et jamais on ne voit les rayons du Soleil
Empescher les rais de la Lune
D'éclairer l'Univers aux heures du sommeil.

L'Ourse voit ordinairement
Tous les Astres du Firmament
Cacher leur lumiere dans l'onde:
Mais sans leur envier un si juste repos,
Contente de servir au Monde,
Elle ne va jamais se plonger dans les flots.

La

La brillante Etoille du ſoir
Nous anonce, en ſe faiſant voir,
Que la nuit tend ſes voilles ſombres;
Et la meſme au matin, ſur la fin de ſon tour,
Nous marque la fuite des Ombres
Au moment que l'Aurore eſt pres de ſon retour.

Ainſy la Concorde & la Paix
Regnent parmy tous les effets
De l'Eternelle Providence;
Et le Diſcord banny de cet heureux ſejour,
Ne peut rompre cette alliance
Qu'entretiennent les nœuds d'un mutuel amour.

Le chaud modére ſon ardeur;
Le froid tempére ſa froideur;
Le ſec s'accorde avec l'humide;
Le feu s'enleve enhaut, incapable de choix;
Il n'a que l'Amour ſeul pour Guide;
La Terre tend en bas, & l'Amour eſt ſon poids.

Si le Printemps couvre d'Iris,
D'Oeillets, de Roſes, & de Lys,
Les Monts, les Jardins, & les Plaines:
Si l'Eſté vient apres couronné de Moiſſons,
Afin de couronner nos peines,
C'eſt l'effet de l'Amour qui regle les Saiſons.

C'eſt luy qui donne à pleines mains
Tant de Fruits & tant de Raiſins,
Dont l'Automne fertil abonde:
C'eſt ſa voix qui commande à l'Hyver pluvieux
De rendre la Terre féconde
Par les riches tréſors qu'elle reçoit des Cieux.

S

Tout ce qui vit en l'Univers
Reçoit de ses ordres divers
Sa naissance & sa nourriture;
Et comme il regle seul & l'un & l'autre Sort.
Tout ce qui meurt en la Nature,
De ses justes Arrests reçoit aussi la mort.

Ainsy le supréme Moteur,
La Fin, le Principe, l'Auteur,
L'Arbitre, & la Regle du Monde,
Reposant dans le sein de sa Divinité,
Maintient en une Paix profonde
Tout ce vaste Univers plein de sa Majesté.

Ce qu'un aveugle mouvement
Entraîne impétueusement
C'est son bras qui le détermine,
Qui luy prescrit son cours, & par un doux effort
Le ramene à son origine,
Dont vouloir s'éloigner, c'est courir à la mort.

Tout Estre craignant de périr,
A coûtume de recourir
Au Bien comme à sa seule Cause;
Il soûpire toûjours pour ce qui l'a produit,
Parce que c'est l'unique chose
Qui le puisse empescher d'estre jamais détruit.

PROSE VII.

VOyez-vous donc la conséquence de mon Discours, & comme il n'y a point de condition qui ne soit heureuse, puis que la Fortune estant ou favorable, ou contraire à nos desseins, n'a point d'autre but que de récompenser, ou d'exercer la vertu des Bons, & de punir, ou de corriger les vices des Méchans? En quoy l'on doit admirer d'un costé sa justice, & de l'autre son utilité.

Je sçay bien neanmoins que le vulgaire ne peut estre persuadé de cette verité, & qu'il considere tout ce que j'ay dit de la Providence comme un phantôme & comme une chimere qu'il met au nombre des choses incroyables. J'entens dire à tout moment que plusieurs sont persécutez de la mauvaise Fortune; & quoy que je n'y puisse consentir, je veux neanmoins m'accommoder par complaisance à l'opinion publique, de peur qu'il ne semble que je m'éloigne trop de l'usage & du sentiment commun des Hommes, par la rigueur & par la severité de mes pensées.

N'estimez-vous pas que ce qui nous est utile nous est bon ? que la Fortune qui nous éprouve & qui nous corrige, nous est utile, & que par conséquent elle est toûjours bonne, de quelque maniere qu'elle se présente à nous ? Cela montre que la Fortune qui fait passer la vertu de l'Homme sage par les peines & par les souffrances, ne peut estre mauvaise ; & que celle qui conduit par la mesme voye les Méchans au chemin de la Justice, ne leur peut estre qu'avantageuse.

Pour celle qui donne des récompenses aux Bons, il n'y a personne qui ne la juge tres-favorable. Il ne reste donc plus que celle qui se montrant severe aux Méchans, les punit justement par de rigoureux supplices. Je ne doute point que le Peuple ne l'estime la plus malheureuse de toutes celles qu'on se puisse figurer ; mais qu'il prenne garde qu'en nous voulant faire suivre son opinion, nous n'en établissions une autre, qui luy sembleroit encore moins croyable, quoy qu'elle soit aussi véritable que la premiere : car il s'ensuit des choses que j'ay déja prouvées, que la fortune de ceux qui sont dans la joüissance, ou dans la recherche de la Vertu, ne peut manquer d'estre bonne, soit qu'elle les récompense, ou qu'elle les

exerce; & qu'au contraire celle des Méchans qui ſont obſtinez dans leurs crimes, ne ſçauroit eſtre que mauvaiſe, quoy qu'elle ſemble les flatter, & leur eſtre favorable.

C'eſt pourquoy l'Homme ſage ne doit pas eſtre plus triſte, ny plus étonné, lors qu'il eſt choiſy pour éprouver ſes forces contre la Fortune, qu'un Soldat genéreux, lors qu'il entend le bruit des Trompettes qui l'appellent au combat; d'autant que le péril que l'un & l'autre voyent devant leurs yeux doit rendre la gloire de celuy-cy plus éclatante, & la ſageſſe de celuy-là plus ferme & plus ſolide: D'où vient que la Vertu tire ſon nom de la Force, qui luy fait ſurmonter ce qu'il y a de plus pénible & de plus fâcheux.

Vous ne l'avez pas acquiſe avec tant de travaux, pour la laiſſer en ſuite corrompre parmy les delices, & pour devenir languiſſant au milieu des plaiſirs & des voluptez: Mais vous devez conſidérer qu'au moment que vous avez réſolu d'eſtre juſte vous avez entrepris une longue guerre contre la Fortune. Tenez-vous donc ferme entre ſes deux attaques différentes, de peur qu'elle ne vous renverſe par ſa violence, ou qu'elle ne vous affoibliſſe par ſa douceur. Celuy qui ſe laiſſe abbattre par l'une, ou qui ſe laiſſe

ſurprendre par l'autre, n'a que ce qu'il y a de plus mépriſable dans la félicité, ſans joüir de la récompenſe de ſes travaux.

Il eſt en voſtre pouvoir de vous faire une fortune telle que vous la deſirerez ; & celle-meſme qui vous paroiſt la plus rigoureuſe, n'a rien que de favorable, puis qu'elle exerce la Vertu, qu'elle corrige les Defauts, & qu'elle punit le Vice.



POESIE VII.



ATride gémit dix années
Sous le poids des travaux guerriers,
Sans voir ſes peines couronnées
Que par de funeſtes Lauriers:
Vangeur d'un public Adultere,
Il perdit le titre de Pere
Pour appaiſer l'ire des Cieux;
Et le ſang de ſa Fille unique,
Que demandoit la voix publique,
Fut répandu devant ſes yeux.

Le ſage Ulyſſe tout de meſme,
Dans les maux les plus déplorez,
Par le barbare Polyphéme
Vit ſes Compagnons devorez:
Il vit entre ſes mains ſanglantes
Leurs entrailles encor fumantes
Servir à ſes cruels repas;
Et par un effort plein d'adreſſe,
Luy crévant l'œil dans ſon yvreſſe,
Il ſe délivra du trépas.

Toute la douceur de la Gloire
Naiſt de l'amertume des maux:
Alcide a rendu ſa mémoire
Fameuſe par ſes longs travaux.
Les Centaures, les Stymphalides,
Ny le Dragon des Heſpérides,
Ne luy pûrent rien oppoſer,
Qu'Euryſte toûjours implacable,
Par ſa valeur infatigable,
Ne vit auſſitoſt terraſſer.

L'énorme Lion de Nemée
Attaqué dans ſon Antre affreux,
Fut devant Cleone alarmée
Déchiré par ſon bras nerveux.
Sauveur du vaillant Roy d'Athenes,
Dont il briſa les dures chaînes,
Il ravit Cerbere à l'Enfer;
Et ſa main toûjours triomphante,
Fit périr l'Hydre renaiſſante,
Et par la flâme, & par le fer.

Le Tyran qui de chair humaine
Nourissoit ses cruels Chevaux,
Souffrit sous luy la mesme peine,
Et fut mis entre ses travaux.
Le Fleuve dont l'onde rapide
Desola jusqu'au temps d'Alcide
Le Païs des Ætholiens,
Par ses soins roula plus tranquille,
Et rendant la Terre fertile,
Combla ses Habitans de biens.

On vit sa valeur indomtée,
Par un ingénieux effort,
Etouffer le fameux Antée,
Que sa chûte rendoit plus fort.
On vit l'attentat ridicule
Du Voleur du Troupeau d'Hercule,
Vangé par un cruel trépas;
Et le Sanglier d'Erymante
Porté dans Mycene tremblante,
Fut un coup digne de son bras.

Enfin ses robustes épaules
Soûtinrent tout le faix des Cieux:
Le poids affermy de leurs Poles,
Finit ses travaux glorieux.
Le Ciel couronna sa constance,
Sa peine fut sa récompense,
Par le bienfait des Immortels:
La Terre luy bastit des Temples:
Et tant d'admirables exemples
Luy mériterent des Autels.

Ames

Ames, que la Bonté Divine
A fait naistre avecque un grand cœur,
Retournez à vostre origine
Sur les traces de ce Vainqueur.
Ce que la Fable a feint d'Alcide,
Cache une vérité solide
Digne d'occuper vos Esprits:
Domtez les Monstres de la Terre,
Et d'une si pénible Guerre
La Paix du Ciel sera le prix.

Fin du Quatriéme Livre.



BOËCE.

LIVRE CINQUIEME.

PROSE I.

LA Philosophie ayant achevé de discourir sur cette importante Matiere, se préparoit à parler d'autres choses; & comme je m'en apperçeus: Voila, luy dis-je, un discours tout-à-fait digne de vous, & je reconnois en effet que la Question de la Providence est pleine de beaucoup d'autres difficultez. Mais je voudrois premierement sçavoir s'il y a un Hazard, & ce que c'est. Alors elle me repartit en ces termes.

Je veux auparavant accomplir ma promesse, & vous montrer le chemin qui vous doit reconduire en vostre Patrie. La connoissance de ce que vous me demandez vous

est à la verité fort utile ; mais elle nous détourneroit un peu trop du dessein que je me suis proposée dés le commencement, & j'appréhende qu'estant fatigué par de si longs détours, vous n'ayez pas assez de force pour faire ce qui vous reste de chemin. Ne craignez pas cela, luy repartis-je ; le plaisir que je prendray dans l'intelligence d'une chose que j'ay envie d'aprendre, me tiendra lieu de repos ; & lorsque vous aurez solidement étably vos Principes, je n'auray plus aucun doute en toute la suite. Je veux, me répondit la Philosophie, suivre vostre inclination contre la mienne propre, & vous éclaircir d'une chose que vous me demandez avec tant de justice. Voicy donc quel est mon sentiment.

Si l'on me dit que le Hazard est un évenement produit par un mouvement aveugle de la Nature, & sans aucun enchaînement de Causes supérieures, je soûtiens que son existence n'est qu'une pure chimere, & que ce n'est qu'un nom qui n'a point de signification véritable, & sur laquelle on se puisse assurer. Car est-il possible que rien se fasse par avanture dans l'Univers, où tout est conduit par l'ordre & par la providence de Dieu? N'a-t-on pas toûjours reconnu qu'aucune chose ne se fait de rien ? Je sçay bien que

cette Propoſition ne s'entend communément que de la matiere, c'eſt à dire de la nature de toutes les choſes, & non pas de leur principe effectif. Il faut neanmoins avoüer que ce qui ſeroit produit de rien, n'auroit point de cauſe ; & comme il eſt impoſſible que cela ſoit, il eſt certain que le Hazard ne peut eſtre tel que nous l'avons tout à-l'heure définy.

Quoy donc, me direz-vous, n'y a-t-il rien qui ſe faſſe par hazard ? N'admettez-vous aucune avanture dans le Monde ? Et parmy la production différente de tant de choſes, n'en trouverez-vous pas-une à laquelle ces noms puiſſent convenir ? Ariſtote vous répond en peu de paroles, & fort à propos en ſa Phyſique, que toutes les fois qu'on entreprend une choſe pour quelque fin particuliere, & que cependant par des cauſes ſecrettes il en arrive une autre que celle qu'on ſe propoſoit, cela s'appelle Hazard : comme ſi quelqu'un labourant la terre pour la cultiver, y rencontroit un Tréſor, on s'imagineroit auſſitoſt que cela ſe ſeroit fait par accident, & neanmoins c'eſt par des cauſes particulieres, dont le concours imprévû produit cet évenement : Car ſi le Laboureur n'euſt pas travaillé dans ſon champ, & ſi l'Avare n'y

euſt pas caché ſes richeſſes, le Tréſor n'euſt jamais eſté trouvé. Voila donc les cauſes de cet accident qui ſembloit n'en point avoir, & qui n'arrive que par leur rencontre & par leur concours inopiné, ſans que l'intention de l'Ouvrier y ſoit conforme. Car celuy qui a foüy la terre pour y mettre ſon Tréſor, n'a pas eu deſſein de le faire trouver, ny celuy qui l'a cultivée n'a pas eu envie de le chercher; mais de ce que le premier a caché ſon or, & de ce que l'autre a labouré ſon champ, il s'eſt produit un effet éloigné de ce que tous les deux s'eſtoient propoſé.

On peut donc définir le hazard, *un Evenement* impréveu qui ſe forme par l'union de pluſieurs cauſes éloignées de l'intention de l'agent; & ce concours merveilleux ne ſe fait point tumultuairement comme on ſe le perſuade, mais par un ordre dont l'enchaiſnement eſt inévitable, & qui prenant ſa ſource de la Providence Divine comme d'une ſource inépuiſable, diſpoſe tout ce qu'il y a dans l'Univers ſelon la difference des temps & des lieux.

POESIE I.

LE Mont sourcilleux de Niphate
Vomit de ses flancs entr'ouverts
Les eaux du Tygre & de l'Eufrate,
Qu'il coupe en deux canaux divers.

Lors qu'en la suite de leur course
Ces Fleuves devenus fameux,
Ainsy qu'en leur commune source,
Confondent leurs flots écumeux;

Tout ce que l'un & l'autre entraîne,
Lors qu'il roule separément,
En cette rencontre soudaine
Se mesle nécessairement.

L'ordre reglé de la Nature,
Le panchant, & le cours des Eaux,
Et non pas l'aveugle Avanture,
Y fait un amas de Vaisseaux.

Ainsy dans ce qu'on s'imagine
N'estre que l'effet du Hazard,
L'Art de la Sagesse Divine
A toûjours la meilleure part.



PROSE II.

IE reconnois, luy dis-je, que ce que vous avancez est véritable; mais croyez-vous que parmy cette liaison de causes, nostre volonté puisse estre libre? & n'estimez-vous pas que cet enchaisnement fatal contraigne toutes les actions des Hommes? Non, me repartit-elle, il n'y a point de nature raisonnable à qui Dieu n'ait donné l'usage du franc-Arbitre; Car ce qui se peut naturellement servir de la raison pour discerner ce qu'il doit ou fuïr ou rechercher, employe le jugement pour marquer à la volonté ce qu'il faut qu'elle choisisse, ou qu'elle rejette; c'est pourquoy vous devez reconnoistre que la raison luy donne la liberté de vouloir, ou de ne vouloir pas.

Cette Puissance n'est pas neantmoins égale en toutes les Creatures raisonnables. Les premieres & les plus pures, à sçavoir celles du Ciel, ont le jugement toûjours éclairé, la volonté tout-à-fait incorruptible, & la puissance extrémement efficace. Quant à l'Esprit de l'Homme, il n'est ja-

mais si libre que lors qu'il s'occupe à contempler la grandeur du premier des Estres. S'il vient à s'abaisser vers les choses sensibles, il perd un peu de cette liberté : S'il se renferme dans le Corps que la Providence Divine luy fait animer, il l'affoiblit encore davantage par le mélange de la matiere. Mais s'il est assez malheureux pour se plonger en toutes sortes de vices, il tombe dans la plus infame de toutes les servitudes, & il perd en mesme temps l'usage de la raison de laquelle il joüissoit auparavant avec tant de bonheur. Il n'a pas plutost détourné ses yeux de la souveraine Verité, pour considérer avec plaisir les nüages du Peché, qu'il tombe dans une entiere ignorance de toutes les choses qu'il connoissoit, & que ses passions élevent au dedans de luy-mesme des tenebres épaisses à travers lesquelles il ne sçauroit plus rien discerner.

Quand il se laisse donc emporter au torrent de ses affections dereglées, il se conserve luy-mesme dans l'esclavage où il s'est mis, & il devient en quelque façon captif par sa propre liberté. C'est ce que regarde la Providence Divine qui voit de toute Eternité tout ce qui doit arriver dans l'Univers, qui dispose à l'Homme des ré-

compenses, ou des chastimens selon ses actions ou bonnes ou mauvaises, & qui dans le sentiment du Poëte,

Entend tout ce qu'on dit, & voit tout ce qu'on fait.

POESIE II.

C'Est en vain que le Grand Homere
Celebre dans ses doctes Vers
Le grand flambeau de l'Univers,
Et du Jour le nomme le Pere.
Cette claire source des Jours
Ne se répand en tout son cours
Que sur une moitié du Monde;
Et sa plus brillante clarté,
Ne peut perçer l'obscurité
Du sein de la Terre & de l'Onde.

Le seul Auteur de la Nature
Découvre tout du haut des Cieux;
Le Peché, pour tromper ses yeux,
N'a point de nuit assez obscure.
Il porte ses regards vainqueurs
Des plus secrets replis des cœurs
Jusques au centre des abysmes;
Et les tenebres des Enfers
A son visage armé d'éclairs
Ne peuvent cacher leurs Victimes.

Son éternelle connoissance
Regarde tout comme présent,
Et rien n'échappe à l'œil perçant
De sa certaine Présciençe.
Puis que luy seul il peut tout voir,
Et penétrer sans se mouvoir
Ce qui nous semble impénetrable,
N'est-il pas l'unique Soleil?
Et celuy qu'on croit sans pareil,
Luy peut-il estre comparable?

PROSE III.

ME voicy, luy dis-je, dans des difficultez plus grandes que les premieres. Je ne puis accorder en aucune maniere le Libre-Arbitre avec la Présçience de Dieu. S'il connoist toutes les choses, avant mesme qu'elles soient, & s'il ne peut estre trompé dans sa connoissance, il faut que ce qu'il a préveu arrive necessairement: C'est pourquoy s'il voit de toute Eternité, non seulement les actions des Hommes, mais aussi leurs desseins, & les volontez les plus secrettes de leurs cœurs, il ne leur reste plus aucune liberté, parce qu'il est impossible

qu'ils fassent ny qu'ils veüillent autre chose que ce que cette Providence infaillible a préveu; d'autant que si l'évenement des choses pouvoit estre changé, sa connoissance ne seroit plus une connoissance certaine, mais une conjecture mal-assurée; ce qu'on ne sçauroit dire de la Science de Dieu, sans un blaspheme.

Je ne puis aussi gouster la maniere dont quelques Personnes s'imaginent démesler cette Question si difficile. Ils disent que les choses n'arrivent pas à cause que Dieu les a préveuës; mais qu'il les connoist parce que sa Providence ne peut rien ignorer; & de cette sorte il faut que la Necessité tombe sur la Providence, & non pas sur les objets qu'elle considere : Car en ce sens il n'est pas necessaire que ce qu'elle prévoit arrive, mais il est necessaire qu'elle prévoye ce qui doit arriver : Comme si l'on estoit en peine de sçavoir si la Préscience est cause de la necessité des choses futures, ou si la necessité des choses futures est cause de la Préscience. Il me suffit de faire voir que quelque ordre qu'on s'y puisse figurer, l'Evenement de ce que Dieu prévoit sera toûjours necessaire, quoy que sa connoissance ne semble leur imposer aucune necessité.

Si l'on voit un Homme assis, il est necessaire que la pensée de celuy qui le croit en cette posture soit véritable; & si son opinion n'est pas fausse, il est réciproquement necessaire qu'il soit assis. Il y a donc une necessité pareille dans tous les deux, en l'un d'estre assis, en l'autre de croire la verité. Ce n'est pas neantmoins que l'on soit assis à cause de la connoissance de l'autre, mais on a cette connoissance à cause qu'on le voit assis. Ainsi quoy que l'on soit la cause particuliere de la verité de l'autre, il y a neantmoins une verité commune entre ces deux choses.

On doit faire le mesme raisonnement de la Providence Divine, & des choses futures; car bien que selon la pensée de ceux dont je parle, Dieu prévoye les choses, parce qu'elles doivent arriver, & non pas qu'elles doivent arriver à cause qu'il les prévoit, il est neantmoins toûjours necessaire qu'il les connoisse avant qu'elles soient, & qu'elles arrivent parce qu'il les connoist; ce qui suffit pour détruire le Libre-Arbitre.

Cependant quelle extravagance, de vouloir que l'évenement d'une chose qui se fera dans les temps, soit la cause de la Préscience eternelle de Dieu? C'est neant-

moins ce qu'on s'imagine, lors qu'on dit qu'il connoist les choses futures, parce qu'elles arriveront. En outre comme il est necessaire qu'une chose soit, lors que je sçay qu'elle est effectivement; Aussi faut-il necessairement que celle que je prévoy avec certitude, arrive en son temps, & que par conséquent son évenement soit inévitable.

Enfin si quelqu'un se represente une chose autrement qu'elle n'est, ce n'est pas une chose, mais une opinion trompeuse, & entierement éloignée de la verité de la Science: D'où vient que si quelque chose doit tellement arriver, que neantmoins l'évenement n'en soit ny certain, ny necessaire, qui pourra la prévoir sans estre trompé? Car comme la Science ne peut souffrir aucun mélange de fausseté ny d'incertitude, aussi ce qu'elle conçoit ne peut estre autrement qu'elle se le represente. C'est ce qui fait qu'elle est toûjours exempte de mensonge, d'autant que les choses sont necessairement comme elle les connoist.

Comment voulez-vous apres cela que Dieu prévoye ce qui peut estre, ou n'estre pas? S'il estime qu'une chose doit infailliblement arriver, quoy qu'elle puisse ne pas

arriver, il se trompera; ce qu'on ne peut ny dire ny croire sans impieté. S'il prévoit au contraire les choses telles qu'elles seront, & que neantmoins il connoisse en mesme temps qu'elles peuvent estre ou n'estre pas, quelle estime doit-on faire d'une Préscience qui n'a rien ny de ferme, ny d'assuré? Ne seroit-elle pas semblable à cet Oracle ridicule de Tiresie?

Tout ce que je diray doit estre, ou n'estre pas.

Quel avantage la Préscience Divine aura-t-elle sur l'opinion des Hommes? si comme eux elle juge incertain l'evenement d'une chose incertaine. Que s'il ne se peut trouver aucune incertitude en la pure source de la verité, ne faut-il pas reconnoistre que l'évenement des choses que Dieu voit clairement est necessaire? & qu'ainsi l'on ne peut admettre de Liberté, ny dans les desseins, ny dans les actions des Hommes, que l'Entendement Divin, qui voit tout sans erreur, détermine, & contraint à l'évenement qu'il a marqué?

Si l'on se persuade cecy comme une verité constante, on met toute la Nature humaine dans le desordre & dans la confusion. C'est inutilement que l'on propose des ré-

compenses aux Bons, & des supplices aux Méchans, puis que ny les uns ny les autres ne les peuvent avoir merité par un mouvement libre & volontaire de l'Esprit : Et ce qui nous sembloit le plus équitable du monde, nous paroistra tout-à-fait injuste, puis qu'on ne pourra trouver aucune raison legitime de la punition des Criminels, ou du salaire des Justes, qui n'ont rien fait de leur propre volonté, mais par la contrainte d'une Necessité qui leur estoit inévitable.

Ainsi les Vertus & les Vices ne seront qu'en apparence, & l'on n'y pourra mettre aucune distinction qui ne soit contraire à la nature des choses. Enfin l'on tirera de ces Principes la conséquence la plus pernicieuse qu'on se puisse imaginer, à sçavoir, que comme tout se fait par l'ordre de la Providence, & que les Hommes ne sont pas libres en leurs desseins, Dieu seul doit estre consideré comme Auteur du Peché, dont les Méchans ne sont que les instrumens. Apres cela toutes nos espérances seront vaines, & nos Prieres deviendront inutiles : Car, helas! quelle apparence d'esperer une chose, ny de la demander, si tout ce qu'on sçauroit desirer est déja tellement déterminé qu'il ne peut changer? Cette dangereuse maxime

ruine ainsi l'unique commerce qui soit entre le Ciel & la Terre, qui ne consiste que dans l'espérance & dans les Prieres ; parce que nous obtenons par une humilité véritable le gage inestimable de la Grace Divine qu'on doit considérer comme l'unique moyen dont les Hommes se puissent servir pour parler à Dieu, & pour s'approcher de cette lumiere inaccessible, puis que c'est cette seule Grace qui nous fait prier, & qui nous donne en suite l'accomplissement de nos Prieres..

S'il arrive cependant que nos vœux ne puissent jamais avoir d'efficace, quel moyen nous reste-t-il pour nous unir étroitement au souverain Bien comme au Principe de toutes choses? Ne faudra-t-il pas selon que vous le disiez il n'y a pas long-temps, que l'Homme estant separé de sa premiere cause, & du lieu de son origine, retourne dans le neant dont il est sorty?



POESIE III.

POurquoy du Libre Arbitre, & de la Préſcience,
Naiſt-il tant de difficultez?
Et quel Démon contraire à noſtre connoiſſance
Fait combattre deux Véritez?

L'Eſprit qui les cõnoiſt par des preuves ſenſibles,
Lors qu'il les prend ſéparément,
Ne les peut regarder que comme incompatibles,
Lors qu'il les voit conjointement.

N'eſt-ce pas qu'en effet il manque de lumiere,
Pour en découvrir les accords,
Tant qu'il eſt retenu par l'impure matiere
Dans l'étroite priſon du Corps?

Mais d'où peut naiſtre en luy l'ardeur qu'il fait paroiſtre
De diſtinguer le vray du faux?
Connoiſt-il bien déja ce qu'il cherche à connoiſtre
Par tant de curieux travaux?

Pourquoy s'efforçoit-il de connoiſtre une choſe
Qu'il n'ignore pas en effet?
Et s'il ne la ſçait pas, qu'eſt-ce qu'il ſe propoſe
Dans la recherche qu'il en fait?

Car peut-il rechercher une choſe ignorée?
Peut-il en aimer les appas?
Et que luy ſerviroit de l'avoir rencontrée,
S'il ne la reconnoiſſoit pas?

V

Peut-estre qu'ayant veu dans la Divine Essence
Ce que nous desirons de voir,
Nous ne conservons rien de cette connoissance
Qu'un reste confus de sçavoir.

Ainsy donc nostre Esprit ne sçait pas tout encore,
Et n'ignore pas tout aussy:
Il sçait en mesme temps, en mesme temps ignore,
Et demande d'estre éclaircy.

Il médite longtemps sur tout ce qui repose
En son profond ressouvenir,
Afin de l'appliquer ẽn suite à chaque chose
Que l'Etude fait revenir.

PROSE IV.

AUssi-tost que j'eus achevé de dire ces Vers, la Philosophie me repartit en cette maniere. Vous renouvellez aujourd'huy les vieilles plaintes qu'on a toûjours formé contre la Providence; que Ciceron fait éclater si haut dans ses Livres des Divinations, & dont vous-mesme avez consideré si long-temps, & si curieusement toutes les difficultez. Personne cependant n'a pû encore résoudre cette Question comme il seroit à desirer. La cause de cette ignorance

ſe doit prendre de la foibleſſe du raiſonnement humain, qui ne ſçauroit jamais atteindre à la maniere de concevoir de la ſimple Préſcience de Dieu, parce que s'il nous eſtoit poſſible de la comprendre, il ne nous reſteroit plus aucun doute. J'eſpere neantmoins guérir voſtre aveuglement, & vous faire voir clair au milieu de ces tenebres auſſi-toſt que j'auray démeſlé toutes les difficultez qui vous troublent.

Je vous demande donc pourquoy vous ne trouvez aucune ſolidité dans la réponſe de ceux qui n'eſtimant pas que la Préſcience de Dieu rende les choſes neceſſaires, ſoûtiennent que ſa certitude n'eſt point contraire à noſtre Libre-Arbitre. D'où tirez-vous un Argument pour prouver la neceſſité des choſes futures? N'eſt-ce pas de ce qu'eſtant une fois préveuës, elles ne ſçauroient ne point arriver? S'il eſt donc vray comme vous venez de l'avoüer, que la prévision des choſes n'apporte aucune contrainte à leur évenement, pourquoy voulez-vous que l'évenement des actions volontaires ſoit neceſſaire?

Pour vous faire voir quelle conſéquence on pourroit tirer de ce que vous avez avancé, ſuppoſons qu'il n'y a point de Préſcience

Vous me direz sans doute que les actions produites par la volonté seront entierement libres. Supposons en suite qu'il y en a une, mais qu'elle n'impose aucune necessité aux choses avenir; la volonté comme je croy, conservera toûjours une liberté tres-parfaite, & tres-absoluë.

Cette connoissance, me direz-vous, ne rend pas à la verité les choses necessaires, mais au moins c'est un signe qu'elles arriveront necessairement. Hé quoy ne voyez-vous pas que de cette sorte l'évenement des choses seroit encore necessaire? d'autant que le signe donne seulement à connoistre la chose sans produire ce qu'elle represente: C'est pourquoy vous devez premierement prouver que rien ne se fait que par necessité, pour avoir en suite un juste sujet de dire que la Préscience Divine est la marque de cette necessité que vous aurez établie. Autrement cette connoissance anticipée ne pourra pas estre le signe d'une chose qui ne sera point du tout. Une preuve ne peut-estre solidement appuyée sur des signes, & sur des argumens extérieurs, mais elle doit estre fondée sur des causes convenables & necessaires que l'on puise dans l'Essence mesme de la chose.

Je voy bien cependant que vous en reviendrez toujours à vostre premiere difficulté, sçavoir, qu'il est impossible que ce que Dieu connoist devoir arriver, n'arrive pas en effet; comme si j'estimois que ce que sa Providence produit ne doive pas estre; & comme si je ne sçavois pas, que quoy qu'il arrive certainement, il n'a toutefois aucune necessité qui le détermine, & qui le contraigne, parce qu'il procede d'un Principe libre.

Pour vous faciliter l'intelligence de cecy, faites reflexion sur toutes les choses que vous regardez. N'est-il pas vray que tout ce que vos yeux considerent n'en dépend pas? Et que lors que vous voyez un Cocher qui détourne & qui conduit adroitement son Chariot au milieu du Cirque, vostre veuë ne luy donne aucun mouvement qui le contraigne, & que toutes les actions semblables ne reçoivent aucune necessité de vostre presence? puis que si leur mouvement estoit contraint, on n'auroit pas sujet de dire que ce qu'on voit est une marque de l'adresse de celuy qui le fait.

Ainsi les choses qui sont libres au moment qu'on les fait, ne sçauroient pas estre necessaires avant qu'on les fasse; & par con-

séquent il y a des choses futures dont l'évenement est sans aucune necessité : Car de dire que ce qui se fait presentement, ne devoit pas arriver, c'est une opinion pleine d'extravagance & de fausseté; d'où l'on doit reconnoistre que ce qui est préveu ne laisse pas d'estre libre, puis que comme la connoissance des choses presentes ne leur peut apporter aucune necessité qui ne soit imaginaire, ainsi la Préscience des choses futures ne leur peut oster la liberté qui leur est naturelle.

Mais peut-estre doutez-vous que la Préscience puisse s'étendre jusques aux choses futures dont l'évenement n'est pas necessaire? & vous y trouvez une contradiction que vous ne sçauriez accorder, parce que vous estimez que si Dieu les prévoit, sa connoissance emporte infailliblement une necessité qui leur est jointe; & si cette necessité ne s'y rencontre pas, vous croyez qu'il ne peut y avoir de Préscience, d'autant que la Science ne sçauroit avoir d'objet, qui ne soit absolumeut infaillible; & que si l'on prévoit avec certitude des choses dont l'évenement est de soy-mesme incertain, c'est plutost une opinion pleine d'obscurité, qu'une Science véritable, qui selon vostre

propre ſentiment ne ſeroit qu'imaginaire s'il arrivoit, qu'elle ſe repreſentaſt les choſes autrement qu'elles ne ſont.

La cauſe de cette erreur, vient de ce qu'on ſe perſuade qu'on ne connoiſt les choſes que ſelon leurs forces, & leur nature particuliere. Ce qui neantmoins ne ſçauroit eſtre, parce que l'intelligence qu'on en peut avoir dépend ſeulement de la capacité de celuy qui les connoiſt. J'eſpere vous faire comprendre cecy par un exemple extrémement commun.

N'eſt-il pas vray que la Veuë connoiſt la rondeur d'un Corps d'une autre façon que le Toucher? Que l'Oeil la conſidere toute entiere & toute à la fois, par le moyen des rayons qu'il envoye de loin? & qu'au contraire la Main ne la connoiſt que ſucceſſivement, & qu'en s'approchant de ce corps, autour duquel elle ſe gliſſe & ſe coule adroitement. Les Sens meſmes, l'Imagination, la Raiſon & l'Entendement, conçoivent l'Homme d'une maniere differente. Les Sens ne s'arreſtent qu'à la figure exterieure de la matiere. L'Imagination ſe repreſente la figure ſans aucune matiere. L'Eſprit s'éleve encore au deſſus de l'Imagination, ſe formant une idée generale de

l'Espece qu'il prend dans les Estres particuliers. Enfin l'Entendement ayant encore l'œil plus vif & plus perçant que la Raison, ne s'occupe point à considerer cette forme universelle, mais regarde seulement la simplicité de l'Essence dans laquelle il penetre. En quoy l'on doit particulierement considerer une chose, à sçavoir, que la Puissance de comprendre la plus noble & la plus parfaite contient toutes les perfections de l'inférieure, & que celle-cy ne peut s'élever à la façon de concevoir de celle-là.

Les Sens ont leur pouvoir borné dans la seule matiere; l'Imagination ne peut voir les especes universelles; la Raison ne sçauroit comprendre une forme toute simple. Mais l'Intelligence considérant les choses d'un lieu plus élevé, comprend facilement la forme toute pure, & juge d'une façon particuliere des autres choses qui luy sont soûmises; d'autant que bien qu'elle connnoisse l'Estre Universel que connoist la Raison, la figure que l'Imagination se propose, & la matiere que les sens ont pour objet, elle ne s'aide pas neantmoins d'aucune de ces facultez; mais elle apperçoit toutes ces choses en un moment, & par une simple action de l'Esprit. Ainsi la Raison voulant regarder

der quelque chose d'universel, comprend sans le secours des Sens & de l'Imagination, tout ce qu'on peut imaginer, & tout ce qui tombe sous les Sens. C'est elle qui s'estant formé une idée universelle de nostre nature, donne la définition de l'Homme en ces termes, *L'Homme est un Animal raisonnable, & qui a deux pieds.* Quoy que cette notion regarde une chose universelle, Personne toutesfois ne doute que cette chose ne soit sensible & sujete à l'Imagination, bien que la Raison n'en juge, ny par l'une, ny par l'autre de ces deux Puissances, mais seulement par une conception raisonnable.

Enfin quoy que l'Imagination reçoive des Sens la premiere puissance qu'elle a de voir & de former les figures, elle ne laisse pas de se representer elle-mesme les choses sensibles, lors que les sens n'agissent plus, non pas d'une maniere sensible, mais par une impression particuliere à l'imagination.

Ne voyez-vous donc pas que ces Puissances se servent plutost, en la connoissance des choses, de leurs facultez propres, que de celles des Estres qu'ils considerent? Et veritablement ce n'est pas sans sujet; parce que le jugement estant un Acte de celuy qui juge d'une chose, il est necessaire que cha-

cun puisse accomplir son action par sa vertu naturelle, & non point par le secours d'une puissance étrangere.

POESIE IV.



ATHenes vit en son Portique
Quelques Maistres dont les Ecrits
Luy debitoient une Physique
Qu'eux-mesmes n'avoient pas compris.
Ces Gens qu'elle estimoit si sages,
Avoient inventé des Images
Qui s'exprimoient de tous les Corps,
Et s'imprimoient en l'Ame nuë,
Qui ne peut agir au dehors
Sur aucune chose connuë.

Si l'on veut croire leurs chimeres,
L'Ame est semblable au Parchemin,
Qui souffre tous les caractères
Qu'y marque une légere main.
Elle n'est en rien différente
D'une Glace qui représente,
Et qui laisse perdre l'Objet;
Et contre l'ordre de Nature,
L'Esprit de tous les Corps sujet
En reçoit en soy la figure.

Si ce discours est véritable,
D'où vient donc que l'Entendement,
D'une maniere inconcevable,
Découvre tout en un moment?
Qu'il comprend l'effet & la cause,
Qu'il sçait prouver tout ce qu'il pose,
Qu'il divise avec netteté,
Et qu'en expliquant sa pensée,
Il reprend sans obscurité
La chose qu'il a desirée?

D'où vient que sa vaste Science
Embrasse la Terre & les Cieux?
Qu'il doit toute sa connoissance
A ses efforts laborieux?
Que d'une promptitude extréme
Il prend au dedans de luy-mesme
Les armes de la Vérité?
Et qu'il s'en sert avec adresse
Pour combattre la fausseté
Dont il découvre la foiblesse?

Cette Ame est donc bien différente
De ces sujets inanimez
Qui souffrent la marque agissante
Des Caracteres imprimez:
Ce n'est pas que l'objet sensible
Dont le Corps la rend susceptible,
Ne précede son action,
Et que par quelque sympathie
Il ne fasse une impression
Sur cette plus noble partie.

Ainsy lors que l'on se réveille,
Surpris des rayons du Soleil,
Ou qu'une voix frappe l'oreille
Au milieu d'un profond sommeil;
L'Ame aussitost se considere,
Cherche, & trouve en soy l'exemplaire
De ce qu'elle voit par les sens,
Applique ce parfait Modelle,
Et connois les objets présens
Par ceux qui sont nez avec elle.

PROSE V.

SI l'Esprit n'est point semblable au Papier qui reçoit toutes sortes de caracteres sans agir de luy-mesme; s'il n'est pas sujet à recevoir l'impression des Especes qu'envoyent les Corps, mais ne se sert que de ses propres connoissances pour juger des objets; & si ces objets provoquent seulement les sens, qui réveillent la vigueur de l'Ame, afin qu'elle agisse sur eux, & qu'elle ramasse en mesme temps toutes les figures qu'elle laisse reposer en elle-mesme; avec combien plus de raison doit-on croire

qu'une Intelligence tout-à-fait separée de la matiere par la simplicité de son Estre, n'emprunte point le secours des choses exterieures pour juger de leurs formes ?

Ne voyons-nous pas que la Nature a donné diverses sortes de Perfections à des Creatures differentes ? Les Animaux immobiles, comme les Huistres, & tant d'autres Poissons qui ne se nourrissent que des Conques ausquelles ils sont toûjours attachez, n'ont eu pour leur partage que le sentiment sans aucune connoissance. Ceux à qui le mouvement est naturel, & dans lesquels on voit un instinct particulier qui leur fait, ou fuir, ou desirer les choses, ont outre cela l'Imagination. La Raison ne se trouve qu'en la Nature humaine, comme l'Intelligence ne se rencontre que dans l'Essence Divine. C'est pourquoy cette derniere connoissance est plus parfaite que toutes les autres, parce que non seulement elle s'étend sur slle-mesme pour se concevoir; mais encore elle comprend tout ce que ses premieres qualitez ont de propre.

Que seroit-ce si les Sens & l'Imagination venoient à contredire la Raison, & luy soûtenir que ce qu'elle considere comme universel, n'est en effet qu'une chimere:

parce qu'une chose sensible & sujete à l'Imagination ne sçauroit estre universelle, & que si le jugement de la Raison pouvoit estre véritable, il n'y auroit rien de sensible & de particulier; & que puis qu'elle reconnoist elle-mesme, que plusieurs choses sont soûmises à ces deux Puissances, il faut qu'elle se trompe lors qu'elle considere comme universel un Estre sensible & particulier.

Si cependant la Raison leur répondoit qu'elle voit d'une maniere universelle toutes les choses sensibles, & qui se peuvent imaginer, & que la foiblesse des Sens & de l'Imagination les empesche d'arriver à cette façon de connoistre, & de passer plus avant que les Especes & les Images corporelles, & qu'il faut porter un jugement plus solide, & plus juste de toutes les choses dont on veut parler.

Les Hommes ausquels la puissance de raisonner, de sentir, & d'imaginer, est naturelle, n'embrasseroient-ils pas en cette dispute le party de la Raison ? Cependant le raisonnement humain, fait à l'égard de l'Intelligence Divine, ce que les Sens & l'Imagination feroient à l'égard de la Raison, lors qu'il croit que Dieu ne peut con-

noiſtre les choſes futures d'une autre maniere que la Raiſon humaine ſe les figure elle-meſme.

Voicy comme vous raiſonnez. Si les choſes ne ſont pas certaines & neceſſaires dans leur évenement, Dieu ne ſçauroit prévoir qu'elles arriveront aſſurément, & par conſéquent il n'y a point de Préſcience; ou ſi nous en admettons une, il faut en meſme temps admettre une neceſſité générale qui contraigne toutes les actions des Hommes, & qui les mette tous également dans l'impuiſſance de rien faire de libre & de volontaire.

Si nous eſtions auſſi bien participans du jugement de la premiere Intelligence que nous le ſommes de celuy de la Raiſon, comme nous eſtimons qu'il faut que les Sens & l'Imagination cedent entierement à la Raiſon, qui les ſurpaſſe en nobleſſe; Ainſi nous croirions que la Raiſon devroit eſtre ſoûmiſe à l'Intelligence Divine.

Efforçons-nous donc, autant que noſtre foibleſſe le peut permettre, de nous élever juſques à cette premiere connoiſſance, & noſtre Eſprit y remarquera ce qu'il ne découvre pas en luy-meſme; à ſçavoir, que ce qui n'a pas un évenement neceſſaire, ne

laisse pas neantmoins d'estre l'objet d'une Préscience certaine & déterminée, & que cette Préscience n'est pas une conjecture trompeuse, mais une Science simple, & qui ne peut recevoir de limites.

POESIE V.



QUe dans tout ce vaste Univers
L'Architecte de la Nature
A formé d'Animaux divers,
Et de différente figure!

Ceux-là par replis animez
Rampent toûjours sur la poussiere,
Et laissent leurs Corps imprimez
En leur sinüeuse carriere.

Ceux-cy fendent le vent & l'air
D'une aisle légere & rapide,
Et penétrent comme un éclair
Par tout où leur instinct les guide.

D'autres paissent dans les Vallons,
Enfoncent les molles Arenes,
Passent les Costeaux & les Monts,
Les Prez, les Forests, & les Plaines.

Mais Dieu créant les Animaux
D'une forme si différente,
En un point les a fait égaux,
Ils ont tous la teste penchante.

L'Homme la porte droite, & regarde les Cieux,
Dignes seuls d'occuper les desirs, & les yeux
De celuy qui leur doit sa plus noble naissance.
S'il vous reste quelque raison;
Songez que cette différence
Vous est une grande leçon.

Il ne vous suffit pas d'avoir les yeux dressez
Vers cet heureux sejour pour lequel vous naissez;
L'Esprit doit imiter le Corps en sa posture,
Si ce n'est qu'il veüille en effet
Changer avec luy de nature,
Et de Roy, devenir Sujet.

PROSE VI.

PUis que nous ne connoissons pas les choses, selon la vertu de leur nature, mais selon celle de nostre entendement; considérons à present autant que nostre foiblesse le pourra permettre, ce que c'est que la Nature Divine, afin qu'en suite nous puissions concevoir à nostre maniere quelle est la perfection de sa Science.

Tous ceux qui parlent raisonnablement de Dieu, disent qu'il est Eternel. Examinons donc ce que c'est que l'Eternité, parce qu'elle nous fera connoistre sa Nature & sa Science.

L'Eternité n'est autre chose que la joüissance parfaite, & sans succession, d'une vie qui ne finira jamais.

Cecy se pourra facilement voir par la comparaison des choses temporelles ; d'autant que ce qui vit dans le Temps, va du Passé au Présent, & du Présent au Futur. Il n'y a rien dans son cours qui puisse embrasser tout-à-la-fois l'espace de sa vie; mais il n'a pas encore atteint le lendemain, qu'il a déja laissé perdre le jour précedent; & les Hommes mesme ne vivent que dans ce petit moment, qui passe si viste qu'ils ne s'en peuvent appercevoir.

Ainsi quand toutes les choses qui sont sujettes à l'empire du Temps, n'auroient ny commencement ny fin, comme Aristote l'a crû du Monde, & quand leur durée se mesureroit par l'infinité des Siecles ; on ne pourroit pas neantmoins dire qu'elles fussent éternelles, parce qu'elles ne joüiroient pas tout à-la-fois de cette durée infinie, que le Passé leur seroit échappé, & qu'elles

ne posséderoient pas encore le Futur.

Ce qui comprend donc sans succession toute la plénitude d'une vie sans fin, à qui rien de l'avenir ne manque, & pour qui le Passé ne s'écoule jamais, est véritablement éternel, est toûjours présent à soy-mesme, y trouve sa Beatitude, & voit sans aucune erreur tous les momens des Siecles passez & futurs. D'où vient que ceux-là se trompent, qui se fondant sur l'opinion de Platon, qui dit que le Monde n'a point eu de commencement, & n'aura jamais de fin, le croyent pour ce sujet éternel, aussi-bien que Dieu; car il y a bien de la différence entre avoir une durée sans limites (ce que ce Philosophe accorde au Monde) & avoir une durée infinie & qui soit toûjours présente (ce que nous voyons clairement estre propre à Dieu, qui n'est pas plus ancien que les choses qu'il a creées par le nombre des années, mais par la proprieté de sa nature toute simple.) Or comme il arrive que le mouvement infiny des choses temporelles s'efforçant d'imiter l'estat toûjours présent de cette vie tout-à-fait immobile, ne peut l'égaler, à cause de sa trop grande différence; il faut nécessairement qu'il dégenere de la perfection de cette immobilité dans

l'imperfection du mouvement, & que ne pouvant avoir une durée toûjours présente, il s'étende & se divise luy-mesme en la suite infinie du Temps à venir, & des Siecles passez; & que comme il ne peut avoir tout-à-la-fois la plénitude de sa vie, il tâche en quelque maniere d'estre toûjours, en contrefaisant autant qu'il peut, ce qu'il ne sçauroit parfaitement exprimer, & qu'il se serve à ce dessein de la présence de quelques momens qui s'évanoüissent à l'instant qu'ils paroissent.

D'autant neantmoins que cette présence passagere a quelques foibles traits de celle qui demeure toûjours; il arrive que les yeux de nostre Esprit se trompent quelquesfois dans le discernement qu'ils en veulent faire, se figurant que l'une & l'autre ne sont qu'une mesme chose.

Cependant cette présence qui les abuse de son apparence, est contrainte de suivre le chemin que luy marque la suite des Temps, & de passer dans un mouvement continuel la vie qu'elle ne sçauroit posseder tout-à-la-fois, & dans l'immobilité.

C'est pourquoy si nous voulons donner aux choses des noms qui leur soient propres, nous dirons avec Platon, que la Nature

Divine est éternelle, & que le Monde est perpétuel. Ainsi l'Esprit ne comprenant les choses qui luy sont soûmises que selon sa nature, & cette premiere Essence estant éternelle & sans vicissitude, il faut que sa science ne soit point sujette au mouvement des Temps, & que demeurant toûjours dans une simplicité parfaite, elle embrasse par l'étenduë de sa connoissance l'espace infiny du Passé & du Futur, se rendant les choses présentes par cette maniere de connoistre si pure & si parfaite. Et par conséquent si vous examinez ce que c'est que la Préscience Divine, vous direz que ce n'est pas une Prévision, mais une connoissance des choses toûjours présentes; d'où vient qu'on ne la nomme pas Prévoyance, mais Providence; parce qu'estant entierement séparée des choses inférieures, elle les voit de loin, & comme d'une Montagne beaucoup élevée au dessus du reste de l'Univers.

Voudriez-vous apres cela que la Lumiere Divine rendist necessaires toutes les choses qu'elle découvre? La connoissance des Hommes leur oste-t-elle la liberté? Ce que vous regardez cesse-t-il d'estre libre, & perd-il par vostre veuë quelque avantage

qu'il ait reçeu de la Nature? Si vous comparez équitablement la connoissance Divine avec la connoissance Humaine, vous confesserez que comme vostre Esprit limité voit quelque chose présente dans le Temps; ainsi l'Intelligence Eternelle, qui ne peut estre bornée par la suite du Temps, connoist toutes choses, & se les rend toûjours présentes par sa connoissance.

C'est pourquoy cette Préscience ne change point la nature, ny la proprieté des choses qu'elle voit présentement, & dans son éternité, comme elles seront un jour; ce qu'elle fait sans confondre les especes des Creatures qu'elle voit présentes, en sorte qu'elle apperçoit d'un seul & d'un simple regard tout ce qui doit arriver, ou necessairement, ou librement. C'est ainsi que lors que vous voyez en mesme temps un Homme qui marche sur la Terre, & le Soleil qui se leve dans le Ciel, vous jugez en un clin d'œil que le mouvement de l'un est libre, & que celuy de l'autre est necessaire. Il est donc vray de la mesme sorte, que la veuë de Dieu n'altere point la qualité des choses qui sont présentes à son égard, quoy que futures à l'égard du temps, & qu'il n'a point une simple conjecture de l'évenement des cho-

ses, mais une connoissance véritable, lors qu'il sçait que ce qui n'arrivera pas avec nécessité, doit neanmoins arriver comme il l'a préveu.

Si vous me dites encore une fois qu'il est toûjours impossible que ce que Dieu a préveu n'arrive pas, & qu'ainsi ce qui doit arriver devant nécessairement estre, je seray enfin contrainte de recevoir ce nom de Nécessité que j'ay rejetté jusques icy. Je vous avoüeray librement une chose dont la verité se trouve tres-solidement appuyée, mais que l'on n'est pas capable de comprendre, si l'on ne penetre dans les mysteres les plus cachez de la Science Divine : C'est que toutes les choses sont en mesme temps, & nécessaires, & libres ; Nécessaires, si l'on les regarde en la connoissance de Dieu ; Libres, si l'on les considere en leur propre nature ; parce qu'il y a deux sortes de Nécessitez, l'une simple, & l'autre conditionnée. La premiere se pourra concevoir, si je dis qu'il faut que tous les Hommes meurent ; La seconde, si j'assure qu'il faut nécessairement qu'une Personne se promene lors que je la voy effectivement en cette action ; d'autant qu'une chose que je voy sans erreur, ne sçauroit estre autrement

que je me la figure, quoy que neantmoins elle n'emporte pas avec soy une nécessité simple & tout-à-fait absoluë, parce que ce n'est pas la Nature qui la produit, mais la seule circonstance, puis-qu'aucune nécessité ne contraint de marcher celuy qui marche librement, bien qu'en-effet il soit nécessaire qu'il soit en ce mouvement lors-qu'il se promene.

Ainsi lors que la Providence Divine regarde une chose présente, il faut necessairement qu'elle soit, quoy que son existence ne soit pas absolument & simplement necessaire: Or il est certain que tout ce que nous devons faire de libre à l'avenir, est present à Dieu. Si je le considere par rapport à la connoissance Divine, il est necessaire d'une necessité conditionnée; & si je le regarde en luy-mesme, il ne dégenere point de la liberté simple de sa propre nature. Toutes les choses donc que Dieu prévoit, arrivent assurément, sans que celles qui partent de nostre Libre-Arbitre se puissent exempter de cette certitude, & qu'elles perdent pour cela cet avantage qui leur est particulier, puis qu'avant qu'elles fussent, elles pouvoient ne pas estre.

Mais que nous sert, me direz-vous, d'avoir

voir une liberté ? si la connoissance de Dieu marque les Evenemens de nos actions avec autant de contrainte que la necessité la plus rigoureuse du monde pourroit faire.

Je vous répondray que cette maniere dont Dieu connoist les choses, met entre vos actions & celles qui sont absolument necessaires, la difference qui se trouve entre le mouvement d'un Homme, & le cours du Soleil, qui sont tous deux necessaires lors qu'ils se font, quoy que l'un fust tres-libre auparavant, & que l'autre ne l'eust jamais esté.

C'est de cette sorte que toutes les choses qui sont présentes à Dieu sont infailliblement, & que neantmoins les unes sont produites par la necessité seule, & les autres par une cause libre. Ce n'est donc pas sans raison que j'ay dit que ce qui devroit estre consideré comme necessaire en la connoissance Divine, estoit libre dans sa nature, de mesme que tout ce qui est sensible, est universel au jugement de la Raison, & particulier en sa nature.

Mais quoy, me direz vous, s'il est en mon pouvoir de changer de volonté, je tromperay la Providence Divine par mon changement, & je rendray sa connoissance

inutile. Je vous répondray là dessus, que vous pouvez prendre de nouvelles résolutions ; mais que cette eternelle Verité toûjours présente à vos desseins les plus éloignez, sçachant que vous le pouvez, & connoissant en mesme temps si vous le ferez, il est impossible que vous évitiez la Préscience de Dieu, non plus que vous ne vous sçauriez empescher d'estre veu par un œil extrémement vif & perçant, quoy que vous vous mettiez librement en toutes sortes de postures.

Mais quoy, me répondrez-vous, changeray-je selon mon caprice cette Préscience immuable ? & lors que je prendray de nouveaux desseins, l'obligeray-je de s'en former de nouvelles idées ? Non, sans doute, puis que l'Intelligence Divine se représente tout à la fois les choses futures, & qu'elle les ramasse toutes ensemble dans sa connoissance, qui n'agit pas successivement comme vous vous l'imaginez, mais qui prévient & qui voit d'un simple regard tous vos changemens, ce qu'elle tient d'elle-mesme, & non pas de l'évenement des choses futures : d'où je pourray facilement répondre à l'objection que vous m'avez déja faite, sçavoir, que ce seroit une chose déraisonnable, que

de prétendre que nos actions fussent la cause de la Science Divine ; car l'étendue infinie de cette connoissance embrassant tout, & se le rendant présent en mesme temps, elle donne la Loy genéralement à toutes choses, & ne la peut recevoir d'aucune.

Cela estant ainsi, la liberté de l'Homme n'est point affoiblie par la Préscience Divine ; Les Loix ne peuvent estre injustes, en proposant des peines ou des récompenses à ceux qui font leurs actions volontairement ; Dieu voit du haut du Ciel tout ce que nous faisons ; & l'éternité de sa connoissance assurée concourt à l'évenement de nos actions, en récompensant celles des Bons, & en punissant celles des Méchans. Enfin l'espérance que nous avons en la puissance de Dieu n'est pas inutile ; & les Prieres que nous luy faisons ne manquent jamais d'estre efficaces lors qu'elles sont justes.

Fuyez donc le Vice, aimez la Vertu ; ne formez jamais en vostre Esprit que des desirs équitables ; & n'offrez au Ciel que des Prieres pleines d'humilité. Vous avez une étroite obligation d'estre vertueux, si vous la voulez reconnoistre, puis que vous faites vos actions devant les yeux d'un Iuge à qui rien ne peut estre caché.

FIN.

